CONSTANTINOPLE



In-8° 1re Série.

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES

☞ En envoyant le prix en un mandat de la poste ou en timbres-poste, on recevra *franco*.



Cabasso del. Lefort Edr Monnin sc

CONSTANTINOPLE.

CONSTANTINOPLE

TABLEAU HISTORIQUE DE CETTE VILLE

ET PRÉCIS DE L'HISTOIRE

DE L'EMPIRE D'ORIENT ET DE L'EMPIRE OTTOMAN

DEPUIS CONSTANTIN JUSQU'A NOS JOURS

PAR MAXIME DE MONTROND

Chevalier de l'Ordre de Saint-Grégoire le Grand

SECONDE ÉDITION



LIBRAIRIE DE L. LEFORT

IMPRIMEUR ÉDITEUR

LILLE
rue Charles de Muyssart
PRÈS L'ÉGLISE NOTRE-DAME

PARIS
rue des Saints-Pères, 30
J. MOLLIE, LIBRAIRE-GÉRANT



INTRODUCTION

Il est, aux confins de deux mondes, une cité qui jouit en ce moment d'un beau privilége, d'un insigne honneur : celui d'attirer les regards de la France et de l'Europe tout entière. Cette cité c'est Constantinople, la *Byzance* des anciens, la *Stamboul* des Turcs modernes ; Constantinople dont le nom seul fait battre de diverses émotions le cœur du Chrétien et du Français.

Au Chrétien, que de souvenirs de l'histoire de l'Eglise ne rappelle-t-il pas, depuis le grand empereur, fondateur de cette capitale, qui, fermant l'ère sanglante des persécutions, fit asseoir avec lui le christianisme sur le trône ! Constantinople, siége de l'empire d'Orient, c'est la ville des saints évêques, des patriarches, des illustres et éloquents docteurs ou confesseurs de la foi ; c'est la ville des conciles.... Après Jérusalem et Rome, quelle autre cité a, pendant plusieurs siècles, joué un plus grand rôle dans les annales du monde chrétien?

Au Français, le nom de Constantinople rappelle une ville dont le souvenir se trouve mêlé aux plus hauts faits de son histoire, à ces faits si prodigieux, que nos anciens chroniqueurs les appelaient *les gestes de Dieu par les Francs* (*Gesta Dei per Francos*). La France n'a point oublié que son drapeau, vainqueur aux plus lointains rivages, a flotté jadis sur ces remparts. L'empire latin, fondé par les chevaliers

croisés à Constantinople, au commencement du treizième siècle, est un de ces faits mémorables qui prouvent la grandeur d'une nation.

Nous ferons comme le navigateur qui, en parcourant une mer orageuse, rame à son point de vue et tient ses yeux toujours fixés sur sa boussole. Notre point de vue, à nous, notre boussole, c'est, d'une part, la croix de Jésus-Christ, que Constantin arbora sur les remparts détruits de l'ancienne Byzance; c'est, de l'autre, le drapeau de la France, qui flottait il y a six siècles sur ces mêmes remparts à côté du signe auguste de la rédemption. Ce double signe sous les yeux, nous recueillerons partout sous nos pas les anciens souvenirs, de préférence à tant d'autres qui s'offrent à nos regards. L'un de ces signes est celui qui donne la victoire : IN HOC SIGNO VINCES. L'autre est l'emblème de l'honneur et de la gloire de nos guerriers, qui durant tant de siècles combattirent sur terre et sur mer pour le triomphe de la Croix. Heureuse la belle cité de Constantin, si cette Croix qui fit jadis sa splendeur et sa puissance, reparaissait un jour sur ses vieilles murailles! Heureuse aussi la France, si la Providence, dans ses secrets desseins, l'avait choisie pour l'instrument de ses vues de miséricorde sur des peuples trop longtemps endormis sur leurs brillants rivages, et pour hâter leur réveil et leur marche dans les sentiers de la civilisation et de la véritable foi!

PRÉFACE

Ce livre a été publié en 1854, à cette époque mémorable où la cité de Constantin, comme se réveillant d'un long sommeil, attirait sur ses rives les regards des peuples. « Aujourd'hui, disions-nous alors, des émotions toutes particulières se rattachent au nom de la grande et vieille cité de Constantinople. La France vient d'y envoyer une partie de ses valeureux soldats pour y défendre et soutenir la plus juste des causes. Des milliers de mères, de sœurs, d'épouses et de frères ont les regards tournés vers les rives du Bosphore où se trouvent en ce moment des êtres qui leur sont chers. La France entière contemple elle-même sur ces bords célèbres et salue de ses vœux, ses vaillantes légions, qui, associées à d'autres nations puissantes, déploient leurs drapeaux pour sauvegarder les intérêts de la justice et de la civilisation. S'il est sous le ciel un coin du globe dont l'étude semble en ce moment utile et intéressante, n'est-ce donc pas ce beau rivage sur lequel est assise comme une reine la brillante cité de Constantinople.

Le temps de ces émotions toutes particulières est passé

sans doute; un intérêt plus calme s'attache aujourd'hui à la vieille cité dont nous avons rappelé l'histoire. Mais cet intérêt serait-il moins grand depuis que nos récentes victoires à l'Alma, à Balaclava, à Inkermann, à Sébastopol semblent avoir rapproché Constantinople de nous et l'avoir unie plus étroitement à la France par le double lien de la gloire et de la charité? Non, nous ne le pensons pas. La guerre d'Orient en faisant admirer tout à la fois au monde la bravoure de nos soldats et le généreux dévouement de nos Filles de Saint-Vincent de Paul, nous semble plutôt avoir donné un nouveau lustre, un attrait particulier à l'antique cité dans le sein ou dans le voisinage de laquelle tant d'actes héroïques ont été accomplis par les enfants de la France.

C'est donc avec confiance et encore en temps opportun, que nous publions cette nouvelle édition de Constantinople. Nous n'avons eu rien à y changer. C'est toujours le même *tableau* d'une cité où revivent les vieux souvenirs de nos pères, rajeunis de nos jours par les faits d'armes de leurs dignes descendants.

CANAL DE CONSTANTINOPLE

PORT DE CONSTANTINOPLE

MER DE MARMARA

SCUTARI

PERA

GALATA

Top Hane

Foundukli

Kavak Serai

Kavak Bournou

Serai Bournou

Harem d'Eté

Harem d'Hiver

Serail

Ste Sophie

Le Fanal

Blaquernes

Samatia

Jeni Baktché

Jeni Kapou

Agath Serai

Ak Serai

Esta Serai

Le Vieux Serail

Douane

Armenien

Samathia Kapousi

Château des 7 tours

Ismael Pacha Baktché

Ste Sophie

1 Vezir Seraï
2 Mosquée de Sultan Osman
3 Mosquée de la Sultane Validée
4 Mosquée de Sultan Achmed
5 Ieni Khan
6 Suleimanié
7 Mosquée de Baiezid
8 Iénitchéri Aga Sérai
9 Mosquée de Sultan Sélim
10 id id Mehemed
11 id de Chali zadé
12 Place aux Chevx (Anc. Hippode
13 Salle du Trône
14 Le Trésor
15 La Colonne d'Arcadius
16 Ancien Palais des Blaquernes
17 Colonne brulée
18 id Corinthienne
19 Citerne des mille et une Colnes
20 Caserne des Bombardiers
21 Maison d'Administon
22 Académie et Dépôts
23 Ecole
24 Corderie
25 Le Bagne
26 Bassin de Construction
27 Nle Casne des Cannoniers
28 Palais du Consul de Suède
29 de Hollande
30 de France
31 d'Angleterre
32

Auto-Lith. de Boldoduc fr à Lille



CONSTANTINOPLE

CHAPITRE PREMIER

De l'ancienne Byzance. — Son origine. — Résumé de son histoire.

Sur le Bosphore de Thrace et sur cette langue de terre à trois pointes où s'élève aujourd'hui Constantinople, on voyait jadis une autre ville nommée Byzance, *Byzantium*. Son origine remonte à une très-haute antiquité. Suivant Scymnus de Chio, Strabon et Diodore de Sicile, elle fut fondée par une colonie de Mégariens, peuple grec, dont le faible territoire avait de l'importance par sa position aux portes de l'isthme de Corinthe et du Péloponèse. Ce même peuple avait déjà bâti la ville de Chalcédoine sur le Bosphore de Thrace. Le chef

de la colonie de Mégariens qui fonda Byzance s'appelait, dit-on, *Byzas :* il lui laissa son nom. C'était, si nous en croyons un antique historien, *un fils de Neptune*, c'est-à-dire, en dépouillant ce langage de son ton poétique, un grand homme de mer. Quel qu'il fut, les Byzantins se faisaient gloire de lui rapporter leur origine. Ce Bizas, suivant certaine tradition, aurait vécu à l'époque reculée où Jason et les Argonautes s'en allaient à la conquête de la Toison d'or (environ 1300 ans avant Jésus-Christ). Il aurait accueilli ces héros grecs avec empressement, leur aurait fourni des vivres et peut-être des indications pour éclairer leur marche.

D'autres historiens, Velleius Paterculus, Justin et Ammien Marcellin, donnent à Byzance une origine différente et bien moins ancienne. Ils attribuent sa fondation aux Milésiens, aux Lacédémoniens ou aux Athéniens. On peut concilier ces auteurs, en disant que ces peuples grecs ont agrandi Byzance en lui envoyant successivement et en divers temps leurs colonies. Telles furent surtout les Lacédémoniens, qui la possédèrent les premiers : ils étendirent son territoire, augmentèrent sa population par une colonie, et lui donnèrent un développement qui mérita à leur général Pausanias, le héros de la bataille de Platée, d'être regardé comme le second fondateur de Byzance.

Quoi qu'il en soit, l'heureuse position de la nouvelle cité ne tarda pas à la rendre florissante. Elle prit bientôt un rang important parmi les états démocratiques que les Grecs semèrent partout où ils portaient leurs pas.

Sa situation lui permit de s'occuper de commerce avec beaucoup d'avantages, et d'opposer des barrières à celui des autres peuples navigateurs, dont les vaisseaux visitaient le Pont-Euxin, ce qu'elle faisait en leur imposant des taxes et des droits de péage. On s'étonne cependant que Byzance, à raison de son admirable position, ne soit pas arrivée plus tôt au rang de capitale d'un grand empire. Mais la constitution de l'ancienne Grèce et le morcellement de son territoire en une foule de petits états démocratiques ne lui permirent pas d'aspirer alors à un rang si élevé. Elle continua donc d'être une petite république importante par son commerce.

Quand les rois de Perse, Darius, et après lui son fils Xerxès, envahirent la Grèce, Byzance, partageant le sort de plusieurs autres villes de cette contrée, tomba en la puissance de ces fiers monarques d'Asie. Elle recouvra sa liberté par la défaite de ses nouveaux maîtres, vaincus à Salamine et à Platée (480 et 479 avant Jésus-Christ). Plus tard, les Spartiates et les Athéniens, dans leurs luttes rivales, en firent un point de mire et s'en disputèrent tour à tour l'alliance ou la possession. Byzance, durant les vingt-sept ans de la guerre du Péloponèse (de 431 à 404 avant Jésus-Christ), eut à souffrir des deux partis rivaux. Suivant les révolutions de la guerre, elle appartint tantôt à Lacédémone, tantôt à Athènes. Enfin elle se rendit indépendante et reprit un rang parmi les puissances maritimes.

Philippe, roi de Macédoine, vint à son tour assiéger Byzance, mais il ne put s'en rendre maître. Son fils

Alexandre, arrêté au milieu de sa carrière n'eut pas le temps lui-même de la subjuguer. Byzance conserva donc du temps de ce prince toute son indépendance, et, quoique toujours en lutte avec ses voisins, les rois de Bithynie, de Syrie, les Galates et les Chalcédoniens, elle la maintint avec bonheur jusqu'au second siècle avant notre ère. Son gouvernement paraît avoir été une démocratie tempérée : ses magistrats avaient le titre d'*hiéromnémons*. Un fait que nous a transmis l'histoire prouve qu'à l'instar de la plupart des autres républiques, elle eut aussi sa part de querelles civiles et devint parfois la triste victime de quelque tyran étranger. Fatigués de leurs divisions intestines, et n'osant confier le pouvoir à un concitoyen, les Byzantins envoyèrent demander un chef à Lacédémone, qui leur donna Cléarque. A peine installé, le nouveau chef mit son premier soin à se composer une garde de satellites aveuglément dévoués à ses projets. Puis, au milieu d'une solennité religieuse, dit-on, il fit égorger les magistrats, et livra au bourreau trente personnages des plus distingués par leur influence et par leur fortune. Bientôt tous les riches furent proscrits et condamnés au bannissement ou à la mort. Pour arrêter de pareils excès, il fallut recourir aux Lacédémoniens, qui parvinrent seuls à chasser le tyran de Byzance.

Rome, maîtresse du monde, étendit aussi sa domination sur la future reine du Bosphore : toutefois, par sa politique habile et sa soumission opportune, Byzance mérita qu'on lui laissât ses lois, qu'on respectât ses mœurs et qu'on lui permît de s'administrer elle-même. C'était

d'ailleurs la récompense des services que Byzance, alliée des Romains, leur avait rendus auparavant pendant la guerre de Mithridate. Elle jouit donc, avec le rang de *métropole*[1], d'une indépendance complète, à l'ombre de leur puissant protecteur. Au premier siècle de notre ère, Byzance, comme la Thrace absorbée dans l'empire, garda toujours un rang élevé parmi les villes importantes de cet immense empire romain, dont elle devait être un jour l'une des capitales, et pendant longtemps elle put jouir d'une heureuse tranquillité.

Sous les successeurs d'Auguste, alors que les soldats s'étaient arrogé le droit de dispenser le pouvoir suprême, Byzance soutint un long siége contre l'un de ces empereurs improvisés que les cohortes prétoriennes, guidées par leur caprice, élevaient tour à tour sur le pavois. Après la mort de Pertinax (193), l'empire ayant été mis à l'encan, un sénateur, Didius Julianus, n'avait pas craint de l'acheter. Il lui fut bientôt arraché avec la vie par ses propres soldats; et le trône, demeuré vacant, fut disputé par deux chefs militaires, Septime-Sévère et Pescennius Niger, gouverneur de l'Asie. Ce dernier avait su se faire aimer par la douceur et la justice de son administration. Salué auguste par son armée, tandis que Sévère était proclamé par les légions d'Illyrie (193), il tenta vainement de s'accommoder avec son rival; il fallut bientôt en venir aux mains. L'Asie et la Thrace

[1] Byzance porte ce titre sur des monnaies de Jules-César. Pline l'appelle une ville libre (*liberæ conditionis*); et de son temps toute la sujétion imposée aux Byzantins consistait à envoyer chaque année un député porteur d'un décret public pour saluer l'empereur.

étaient pour lui; il occupa Byzance et y mit une garnison considérable pour fermer l'Asie à son concurrent. Les Byzantins lui prouvèrent leur affection en se sacrifiant pour sa cause.

Guidés par Priscus, un de leurs braves compatriotes, ils opposèrent aux soldats de Sévère une résistance désespérée. Ils poussèrent, dit-on, l'héroïsme de la défense jusqu'à détruire leurs maisons, dont ils employèrent les bois à construire des barques. Pour se procurer des projectiles, ils démolirent leur théâtre, brisèrent les statues qui décoraient la ville, et en lancèrent les débris aux assiégeants. On rapporte même que les femmes sacrifièrent leurs chevelures pour en fabriquer des cordages. Mais tous ces généreux efforts devinrent comme inutiles devant la famine, qui seule mit un terme à cette lutte héroïque de trois années (196). L'inflexible Sévère ne fit grâce qu'à Priscus, dont les talents lui plaisaient, et qu'il espérait utiliser un jour à son profit; tous les autres citoyens perdirent leurs biens et leur liberté. Byzance, après avoir vu ses murailles démolies, ses édifices rasés, et perdu tous ses privilèges, fut réduite à l'état de bourgade, et mise sous la dépendance de Périnthe ou Héraclée, ville de Thrace, qui lui imposa le joug le plus tyrannique.

Sévère ne tarda pas à se repentir de s'être ainsi privé de la place qui s'opposait le mieux aux incursions des barbares du Pont et de l'Asie. Il la restaura. Mais l'infortunée cité fut encore ravagée par Gallien ; prise et reprise par ses successeurs. Licinius enfin, s'y étant ré-

fugié, y fut assiégé par Constantin et son fils Crispus. Le premier attaqua par terre, le second par mer. La ville fut prise, et Licinius se sauva à Chalcédoine (324).

Nous venons de nommer Constantin; arrêtons-nous ici. Nous touchons enfin à l'époque mémorable où Byzance, prenant le nom de *Nouvelle Rome* ou de *Constantinople*, va reprendre avec lui, non-seulement sa splendeur première, mais encore une splendeur inouie, digne de la cité qui doit être désormais la capitale d'un immense empire.



CHAPITRE II

Fondation de Constantinople par Constantin. — Description de cette ancienne capitale.

C'était l'an 329, quatre années après le concile de Nicée ; Constantin venait de voir disparaître successivement les cinq empereurs qui, par un exemple inoui jusqu'alors et qui ne se revit jamais, avaient régné à la fois avec lui [1]. C'est alors que Constantinople prit naissance.

« Constantin, demeuré en possession du monde, dit Châteaubriand, résolut, vers la fin de sa vie, de donner une seconde capitale à ses états : Constantinople s'éleva sur l'emplacement de Byzance, au nom de Jésus-Christ, comme Rome s'était élevée sur les chaumières d'Evandre au nom de Jupiter. Le fondateur de l'empire chrétien déclara qu'il bâtissait la nouvelle cité par l'ordre de Dieu [2] : il racontait qu'endormi sous les murs de Byzance, il avait vu dans un songe une femme accablée d'ans

[1] C'étaient Maxence et Maximien en Occident ; Licinius, Maximin et Galère en Orient.

[2] *Cod. Théod.* lib. v.

et d'infirmités se changer en une jeune fille brillante de santé et de grâce, laquelle il lui semblait revêtir des ornements impériaux [1]. Constantin, interprétant ce songe, obéit à l'avertissement du Ciel : armé d'une lance, il conduit lui-même les ouvriers qui traçaient l'enceinte de la ville. On lui fait observer que l'espace déjà parcouru était immense : « Je suis, répondit-il, le guide invisible qui marche devant moi, je ne m'arrêterai que quand il s'arrêtera [2]. »

» La cité naissante fut embellie des dépouilles de la Grèce et de l'Asie ; on y transporta les idoles des dieux morts et les statues des grands hommes qui ne meurent pas comme les dieux. La vieille métropole paya surtout son tribut à sa jeune rivale ; ce qui fait dire à saint Jérôme que Constantinople s'était parée de la nudité des autres villes [3]. Les familles sénatoriales et équestres furent appelés des rivages du Tibre à ceux du Bosphore pour y trouver des palais semblables à ceux qu'ellés abandonnaient.... L'Egypte demeura chargée de nourrir la Rome nouvelle aux dépens de l'ancienne [4]. »

On dit que déjà, depuis plusieurs années, Constantin méditait de transférer dans l'Orient la résidence des empereurs et le siége du gouvernement. Les historiens, indépendamment des signes extraordinaires qui ont pu la provoquer, varient sur les vrais motifs de cette translation. Les uns l'attribuent à l'attachement que Rome et ses habitants témoignaient pour le paganisme. On

[1] Sozomène.
[2] Philostorge. *Hist. ecclés.* l. 2.
[3] Chron.
[4] Chateaubriand, *Etudes historiques.*

prétend que Constantin, désespérant de réformer un peuple amolli et corrompu par les cruautés, le luxe et les débauches de ses tyrans, et dont toute l'ardeur et l'énergie se concentraient dans les jeux publics, avait pris Rome en dégoût. L'historien Zozime rapporte qu'une inimitié réciproque existait entre Rome et son souverain. Elle avait pour cause d'un côté la tenacité opiniâtre de cette ville à maintenir le culte de ses dieux, et de l'autre, le changement de religion de l'empereur.

Une autre pensée a dû encore diriger Constantin. Son règne en Occident lui avait révélé l'affaiblissement de cette partie de l'empire. Prévoyant la chute rapide dont elle était menacée, soit par les incursions prochaines des barbares, soit par le délabrement général, il ne vit sans doute d'autre moyen de prolonger la puissance romaine que de la transférer tout entière au centre de ses possessions, et dans un pays en quelque sorte nouveau, ou moins fatigué par le poids et les secousses du pouvoir. Si telle fut la politique de Constantin, elle est justifiée par la durée de ce nouvel empire. La nouvelle capitale fut comme une seconde tête à l'empire romain, cette tête ne devait être abattue que plus de mille ans après la première par le glaive de Mahomet II.

Quoi qu'il en soit de ces divers motifs, il suffit d'un simple regard sur Constantinople pour admirer le choix que fit l'empereur lorsqu'il destina Byzance à devenir la première ville du monde et à recueillir les restes de a magnificence des arts des Grecs et des Romains. Constantin aurait songé un instant, dit-on à relever les

ruines de Troie : mais les avantages réels de Byzance, connus personnellement de ce prince, l'emportèrent sur les poétiques souvenirs d'Ilion.

On vit donc s'élever avec une rapidité merveilleuse, dans une enceinte immense, la nouvelle Rome, *nea Roma*, comme on l'appela d'abord. Bâtiments de toute espèce, places publiques, rues, fontaines, palais, églises, vastes citernes, bains, cirques, marchés, etc., tout se construisit comme par enchantement. Les immenses ressources que possédait alors le chef suprême de l'empire romain furent appliquées à rendre la *seconde Rome* la digne rivale de la première. Ce nom, que lui donna Constantin par une ordonnance spéciale, et que la jeune cité porta comme un titre d'honneur, résumait clairement la pensée du grand prince son fondateur. Mais là ne se borna point son œuvre. Voulant reproduire dans cette reine du Bosphore tous les principaux caractères de la reine du Tibre, monuments et institutions, il y fit siéger un second sénat près d'un second Capitole, et l'un des deux consuls dut y avoir son séjour habituel. Enfin l'imagination trouva également sept collines dans l'enceinte de la nouvelle Rome, pour qu'elle n'eût pas même à envier à sa sœur aînée son épithète de *septicollis*, qui, résonnant harmonieusement aux oreilles des Romains, se liait au souvenir de leur origine. La fondation de la nouvelle cité paraît avoir commencé l'an 328 ou 329. Le 11 mai de l'an 330, on en fit l'inauguration ou la dédicace avec des cérémonies et des fêtes dignes de la grandeur et de la puissance de son fondateur. La seconde Rome fut consacrée à la Vierge Marie.

Si l'on excepte les débris de vieux monuments transplantés de la Grèce ou de Rome sur les rives du Bosphore, on ne voyait dans le sein de la jeune cité aucune trace de paganisme. Sur ce sol magnifique, où déjà près de trois siècles auparavant l'apôtre saint André, suivant la tradition, avait planté la foi chrétienne, des temples de la plus grande magnificence furent construits au Dieu véritable [1]. L'église des *Saints-Apôtres*, entourée dans son entier de cuivre doré, suivant la description qu'en a laissée Eusèbe, surpassait tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. Ce fut là que Constantin et ses successeurs, après avoir commandé à la terre, vinrent dormir leur dernier sommeil sous la protection de ces douze pêcheurs qui, avec d'autres armes, avaient aussi conquis le monde.

Constantin jeta les fondements de *Sainte-Sophie*, la principale église de la nouvelle cité, et qui, transformée en mosquée, est aujourd'hui encore le plus curieux monument de Constantinople. Ce prince la dédia à la *sagesse sacrée* du Verbe éternel (αγια σοφια). Son fils Constance termina ce bel édifice, auquel les ariens mirent le feu sous Théodose. Reconstruit par le ministre Rufin, il devint tout entier la proie des flammes lors de la révolte qui éclata dans les premières années du règne de Justinien. Ce prince répara ce désastre en érigeant un monument qui surpassa le premier en beauté, en gran-

[1] Au rapport des Grecs, saint André planta la foi dans la Thrace, et particulièrement à Byzance, aujourd'hui Constantinople. Mais on ne trouve rien dans l'antiquité qui puisse donner des lumières sur ce point.

deur, et auquel rien n'était alors comparable dans le monde entier.

D'autres églises s'élevèrent encore par l'ordre de Constantin. On en compta bientôt quatorze, correspondant peut-être aux quatorze quartiers ou régions qui partageaient la nouvelle ville. Ce nombre de sanctuaires devint dans la suite bien autrement considérable. Constantinople chrétienne, capitale de l'empire d'Orient, vit dans son sein jusqu'à trois cent soixante églises, dont cinquante environ étaient consacrées sous l'invocation de la sainte Vierge. On y compte aujourd'hui un nombre presque égal de mosquées : les quartiers de Péra et de Galata renferment, il est vrai, d'assez nombreuses églises ou chapelles catholiques ; mais leur vue ne peut consoler le chrétien dont la pensée se reporte à ces pieux et antiques souvenirs.

Constantin ne survécut pas longtemps à la fondation de la nouvelle Rome. Dès l'an 335, il avait partagé ses vastes états entre ses trois fils, Constantin, Constance et Constant. Deux ans plus tard, il fut atteint d'une grave maladie. Les bains d'Hélénople, ville qu'il avait aussi fondée, furent impuissants pour lui rendre la santé. Il se fit porter alors au château impérial d'Achéron, près de Nicomédie. C'est là qu'il reçut le baptême, différé jusqu'à ce dernier moment. Quelques heures après, il terminait, à l'âge de soixante-quatre ans, son règne glorieux (22 mai 337). Après sa mort, la nouvelle Rome, reconnaissante envers son fondateur, s'appela Constantinople.

Sous les successeurs de Constantin, la nouvelle cité prit un grand accroissement. Les historiens se sont complu à décrire avec de minutieux détails toutes les beautés et les magnificences de cette capitale de l'Orient; empruntons quelques traits à leurs fidèles tableaux.

Constantinople, ainsi que nous l'avons dit, était divisée en quatorze régions. La première, où se trouvait l'*acropole* ou citadelle, était placée à la pointe qui forme le sommet du triangle, et les autres suivaient par derrière dans un ordre assez régulier. Les onzième, douzième et quatorzième régions longeaient ainsi les fortifications de l'ouest, du côté de la terre. La treizième était de l'autre côté du port, en face de la première, là où se trouve le faubourg de Galata, aujourd'hui le quartier des négociants européens. Le mur de l'ouest, représentant la base du triangle rempli par la ville, avait été construit par Constantin bien au delà de l'ancien mur de Byzance, et les priviléges accordés à la nouvelle capitale attirèrent dans son sein un tel flot de population, qu'il dépassa même les prévisions du fondateur.... Une seconde muraille plus reculée, ouvrage de Théodose le Jeune, ayant été détruite par un tremblement de terre, l'an 731, l'empereur Léon l'Isaurien la fit reconstruire et la porta encore plus loin. A la fin du huitième siècle, elle couvrait ainsi une longueur d'environ deux lieues. Celle de chacune des deux autres murailles, sur la Propontide et sur le port, étant à peu près la même, les fortifications de Constantinople présentèrent enfin une enceinte d'environ six lieues de tour.

Au commencement du septième siècle, l'empereur Héraclius avait en outre enserré le faubourg des Blaquernes dans la cité nouvelle. Au siècle précédent, l'empereur Anastase avait fait construire le long mur extérieur de vingt pieds d'épaisseur, qui, s'étendant du Pont-Euxin à la Propontide, servait de ceinture à toutes les maisons de plaisance des environs, pour les protéger contre les fréquentes incursions des barbares.

Et maintenant, si nous énumérions les monuments ou édifices de toute sorte compris dans cette vaste enceinte, nous trouverions cinq citadelles, indépendamment de l'acropole, assise à la pointe orientale; quarante-trois portes, dont douze sur le port, treize sur la Propontide, et dix-huit à l'ouest; dix-sept places publiques; douze aqueducs, grands réservoirs ou *nymphœa;* vingt-quatre bains publics, vingt et une citernes, deux théâtres, deux gymnases, un amphithéâtre, un stade et un magnifique hippodrome, où Constantin avait réuni tous les chefs-d'œuvre de la sculpture. Parlerons-nous du grand palais, dont les dépendances formaient toute une ville?... On comptait dix-neuf autres palais et une foule d'autres édifices de tout genre. Au milieu de ces trois cent soixante églises, celle de Sainte-Sophie, qui était la principale, s'élevait radieuse et dominait toutes les autres, comme aujourd'hui Saint-Pierre de Rome domine les quatre cents temples de l'auguste métropole du monde chrétien. Constantinople, devenue ainsi en tous points la rivale de Rome, se glorifiait à juste titre de sa splendeur et de sa magnificence. A peine fondée, elle avait vu son importance

s'accroître progressivement aux dépens de celle de Rome, déchue et négligée par les empereurs. Ses écoles, déjà célèbres, où enseignait Libanius, où venaient étudier les Pères de l'Eglise grecque, saint Basile et saint Jean Bouche d'or, étaient, au quatrième siècle, fréquentées comme celles de Rome et d'Athènes. La belle capitale de l'empire d'Orient, bâtie à l'ombre de la Croix, voyait devant elle un long avenir de gloire et de prospérité. Elle avait quelque droit d'y prétendre; mais, hélas! ses empereurs qui l'ont faite si belle, s'imprégnant de l'esprit subtil, raisonneur et tracassier des Grecs, source de tant d'hérésies qui ont ensanglanté le monde et l'Eglise, vont bientôt ternir eux-mêmes l'éclat de cette gloire et arrêter la marche de la fille de Constantin vers son glorieux avenir. « Constantinople naquit chrétienne, dit Chateaubriand; elle n'eut point, comme Rome, a renier un autre culte, mais elle défigura l'autel que Constantin lui avait donné. » Combien la belle capitale de l'Orient eût été plus heureuse, combien sa gloire eût été plus pure, si le Soleil de la vérité eût toujours brillé radieux dans son sein, comme l'astre éclatant et pur qui éclaire et vivifie ses beaux rivages!

CHAPITRE III

De Constantin à Théodose (336 — 378).

Quand les persécutions du paganisme finirent, celles des hérésies commencèrent, mais ce fut pour l'Eglise l'occasion de nouveaux triomphes. Le concile de Nicée venait de condamner Arius et sa doctrine impie. Les ariens, confondus, suscitèrent de nouveaux troubles; ils obtinrent d'être rappelés de leur exil, et par différents artifices ils prévinrent l'empereur contre l'évêque Athanase, leur plus redoutable adversaire. Athanase, voyant ses jours menacés dans sa ville épiscopale, vint à Constantinople pour se justifier devant le souverain. En son absence, les ariens prononcèrent contre lui une sentence de déposition : ils l'accusaient, entre autres calomnies, d'avoir menacé d'empêcher le transport du blé envoyé tous les ans d'Alexandrie à Constantinople. Vainement Athanase protesta-t-il contre ces mensonges, Constantin, prévenu, le jugea coupable, et l'exila à Trèves, ville de la Gaule-Belgique, à huit cents lieues d'Alexandrie.

Le saint, adorant la volonté du Ciel, partit aussitôt pour le lieu de son exil. Il y était arrivé à peine, lorsqu'un étrange événement survenu dans Constantinople vint hâter le signal de son retour.

Arius, mandé dans la ville impériale, présenta à l'empereur une profession de foi rédigée avec tant d'artifice que l'hérésie n'y paraissait point. En vain Alexandre, le vénérable évêque de Constantinople, s'efforça-t-il de détromper l'empereur : il reçut l'ordre de recevoir Arius dans son église. On l'y portait déjà en triomphe, un dimanche, au milieu d'une foule de peuple qu'il haranguait avec fierté. Le saint évêque Alexandre, contraint de céder à la violence, avait eu recours au Ciel. Prosterné au pied de l'autel, fondant en larmes, le visage contre terre, il avait adressé cette prière à Dieu : « Seigneur, si Arius doit être reçu dans l'Eglise, je vous conjure de me retirer de ce monde auparavant. Mais si vous avez encore pitié de votre troupeau, comme je n'en doute pas, ne permettez pas que votre Eglise devienne un objet de mépris. » Comme on approchait du temple où on lui avait préparé une réception solennelle, Arius pâlit, chancela, et se sentit tout à coup déchiré de douleurs atroces. Lorsqu'on vint le chercher dans un lieu secret où il s'était retiré, on le trouva mort, renversé par terre, nageant dans son sang, et les entrailles hors du corps. L'horreur d'un tel spectacle fit trembler ses sectateurs mêmes. Ils dirent qu'il avait été empoisonné ; les catholiques regardèrent cet événement comme un effet miraculeux des prières d'Alexandre. Le lieu où Arius expira cessa pendant long-

temps d'être fréquenté : on n'osait en approcher; on le montrait au doigt comme un monument de la vengeance divine[1].

Constantin, reconnaissant lui-même dans cet événement la main de Dieu, sentit la faute qu'il avait commise en bannissant Athanase; et, avant de mourir, il donna l'ordre de le rappeler de l'exil.

L'Eglise ne fut point délivrée par la mort d'Arius des maux qu'il lui avait causés. Unis entre eux, les ariens formèrent une secte dangereuse dans l'Eglise et une faction redoutable dans l'Etat, soutenus et protégés qu'ils étaient par l'empereur Constance, dont le règne ne doit arrêter qu'un instant nos regards.

A Constance, le second des trois fils de Constantin, étaient échues en partage les provinces d'Orient. Ses deux frères, Constantin et Constant, prirent les armes l'un contre l'autre. Constantin périt auprès d'Aquilée, dès la première campagne. Constant, seul maître de l'Occident, fut attaqué par les Francs. Magnence, barbare d'origine, salué auguste par ses amis, l'obligea à prendre la fuite et le fit assassiner au pied des Pyrénées. L'unique fils de Constantin qui restait alors, Constance, après avoir mal combattu les Perses, dépouillé Vétranion, usurpateur de la pourpre en Illyrie, et refusé de traiter avec Magnence, vainquit celui-ci à Murza. Le barbare, réduit à fuir, erra de contrée en contrée, et bientôt, par sa

[1] Les Arius de nos jours seraient moins audacieux peut-être s'ils pensaient quelquefois à ce souvenir de l'antique histoire de Constantinople.

mort, il laissa le dernier fils de Constantin seul maître paisible de l'empire (353).

Héritier de tous les états de son père, Constance ne put porter sa fortune. Ce prince, auquel il manquait, selon Libanius, le cœur d'un roi et la tête d'un capitaine; ce souverain qui passa son règne dans les transes des discordes civiles et d'une guerre peureuse contre Sapor, se donnait encore l'embarras des querelles religieuses. Superbe et ambitieux, il voulut s'immiscer et commander en maître dans ce qui concernait les principes de la foi et la conduite de l'Eglise. Que servaient aux chrétiens ses efforts pour renverser le paganisme, lorsque, partisan déclaré de la secte d'Arius, il persécutait saint Athanase et troublait toute l'Eglise?..... Il exerça toutes sortes de vengeances, et se rendit tellement odieux, que les troupes proclamèrent Julien à sa place. Constance marchait contre ce nouvel auguste, lorsqu'il mourut en route à Mopsucrène, au pied du Taurus (361). Le règne de Constance, rempli de guerres contre les Perses, qu'il ne put soumettre, et de querelles religieuses mêlées de violences, a laissé dans l'histoire la trace d'un pénible sillon. Constance faisait, dit-on, son séjour ordinaire à Antioche. Et cependant, au rapport de Julien, il aimait Constantinople « comme sa sœur, » tandis que lui, Julien, l'aimait « comme sa mère [1]. »

Julien, que l'histoire a surnommé l'Apostat, avait en effet reçu le jour à Constantinople (331). Le neveu de Constantin étudia dans cette capitale, où Ecébole fut son

[1] Julien, Ep. 58.

maître; il vint continuer ses études à Athènes, où il eut pour condisciples Grégoire de Nazianze, qui prévit sa future destinée, et Basile de Césarée. A vingt-quatre ans, gouverneur des Gaules avec le titre de césar, il alla se fixer à Lutèce (Paris), et se signala dans plusieurs expéditions contre les Germains, qu'il battit complétement auprès d'Argentoratum (Strasbourg) (357). Constance, jaloux de sa gloire, lui ayant ordonné d'envoyer de Gaule en Orient une partie de ses troupes, les vaillants soldats de Julien refusèrent d'obéir. Courant au palais de leur général en faisant retentir les airs de leurs cris mille fois répétés : « Julien auguste! Julien auguste! » ils l'élèvent sur un bouclier et le proclament empereur. Cette scène triomphale se passait au mois de mars de l'an 360, dans les murs de Lutèce.

A la nouvelle de la mort de Constance, Julien accourut dans la capitale de l'empire, où il fit son entrée le 11 décembre 361, et fut de nouveau proclamé empereur. Constantinople, jusqu'à ce jour toute chrétienne, reçut alors dans son sein le plus ardent ennemi de la Croix : comme les autres villes de l'empire, elle se trouva souillée par le culte des idoles, que son nouveau maître s'efforça de rétablir. Déjà, avant la mort de Constance, les temples de la Grèce et des contrées voisines s'étaient rouverts par les ordres de Julien. Se voyant à Constantinople seul maître de l'empire, il déclara plus hautement encore ses volontés. De grandes réformes introduites dans le palais impérial devaient avoir toutes pour résultat le rétablissement du paganisme; c'était le but unique des efforts

de Julien. Un édit général ordonnait d'ouvrir les temples de toutes les provinces, et de rétablir ceux qui auraient été démolis. Il voulait que chaque ville célébrât ses fêtes comme autrefois. En même temps il comblait des plus grands honneurs les prêtres païens, leur assignant des revenus considérables et faisant revivre les nombreux priviléges dont ils avaient joui jusqu'au règne de Constantin. Le sang des victimes recommença à couler en abondance. Julien donnait lui-même l'exemple; son palais était témoin de fréquents sacrifices, ses jardins étaient remplis de statues et d'autels érigés en l'honneur de ses dieux. En sa qualité de souverain pontife, non moins chère et précieuse que la dignité impériale elle-même, il exerçait souvent de ses propres mains les fonctions de sacrificateur. « Le matin il immolait une victime au soleil pour honorer son retour; le soir il lui disait adieu par un second sacrifice. Il rendait de semblables hommages la nuit à la lune et aux étoiles. Lorsqu'on célébrait une fête, il courait au lieu de la solennité; on l'y voyait se prosterner devant l'idole, lui baiser les pieds, aller et venir d'un air inquiet et empressé, fendre le bois pour l'autel, attiser le feu avec la bouche jusqu'à perdre haleine, égorger les victimes, fouiller dans leurs entrailles, y chercher l'avenir d'un œil avide [1]. »

On sait d'ailleurs quel nouveau plan s'était tracé Julien dans sa restauration du paganisme. La violence contre les chrétiens lui avait paru impuissante. Les persécutions, loin d'en diminuer le nombre, n'avaient servi

[1] La Bletterie, *Vie de Julien.*

qu'à les multiplier. Julien mit en œuvre l'artifice et la ruse : caresses, honneurs, promesses flatteuses, d'une part ; de l'autre, vexations et manœuvres sourdes, défense d'étudier les lettres humaines, dur esclavage enfin, sous une fausse apparence de liberté : tels étaient les moyens qu'il employait tour à tour envers les chrétiens pour leur faire abandonner la foi et les ramener au culte des dieux. En même temps, il n'épargnait rien pour rendre à ce culte tombé toute sa liberté, toute sa pompe et son éclat; il relevait sa dignité avilie, en introduisant dans son sein les institutions et les usages du christianisme, dont il avait su apprécier le mérite et la valeur. Ce genre de persécution, s'il eût duré longtemps, aurait peut-être été plus funeste à l'Eglise que la cruauté des Néron et des Dioclétien : mais Dieu en abrégea le cours en frappant le prince impie. Julien était néanmoins doué d'heureuses qualités : simple, frugal, généreux, instruit, il avait reçu du Ciel une haute intelligence et une riche nature. Sa haine contre le christianisme altéra et obscurcit ces dons éminents et le fit descendre jusqu'aux plus misérables superstitions. Il eut recours aussi à l'imposture pour établir son crédit dans l'esprit du peuple, prétendant converser face à face avec les dieux qui lui découvraient toutes choses. Tant est profond l'abîme qui s'ouvre devant l'orgueil !

Julien aimait Constantinople, sa ville natale, comme il aimait Paris, sa *chère Lutèce* [1]; il y résidait volontiers et se plaisait à la décorer. L'empereur Constance, voulant

[1] V. *Misopogon.*

laisser quelques traces de son passage à Rome, avait fait transporter au bord du Tibre l'obélisque du temple d'Héliopolis qui orne aujourd'hui la place de Saint-Jean de Latran. Un autre obélisque devait, dans sa pensée, être transporté à Constantinople. Reprenant ce projet, Julien en écrivit aux Alexandrins, leur proposant en échange une statue colossale qui venait d'être achevée et qui vraisemblablement était la sienne. Il prétend que les Alexandrins auront un grand plaisir à reconnaître de loin, en arrivant à Constantinople, le présent dont ils auront embelli sa ville natale. Cet obélisque, transporté à Constantinople, fut élevé par Théodose dans l'hippodrome. Il a été détruit dans les bouleversements de la ville impériale.

A la mort de Julien, qui avait péri à trente-trois ans, durant sa marche contre Sapor (363), les officiers de l'armée élurent pour empereur Jovien, primicère des gardes. Brave capitaine, zélé chrétien, Jovien s'était trouvé chargé de conduire à Constantinople le corps de Constance, mort à Mopsucrène; assis dans le char funèbre, il avait partagé les honneurs impériaux rendus à la poussière de son maître; on en augura sa grandeur future. « On y aurait pu trouver, dit Chateaubriand, le présage de son second et prochain voyage sur le même char. »

Jovien signa une paix de trente ans avec Sapor en lui cédant les cinq provinces transtigritaines. C'est donc sur le champ de bataille où était tombé Julien qu'eut lieu le premier démembrement de l'empire. Le nouvel

empereur ramena du désert ses troupes fatiguées et accablées de misère. Arrivé à Antioche, il s'appliqua à régler les affaires de la religion, rendit la paix à l'Eglise, et rappela saint Athanase, qui tour à tour souffrait et triomphait avec elle. L'Eglise respirait après tant de traverses et jouissait d'une faveur dont elle était privée depuis Constantin. La capitale de l'empire se préparait à recevoir Jovien dans ses murs; mais ce bon prince ne put même y pénétrer. Enlevé tout à coup au milieu de sa carrière, il termina une vie trop courte pour le bien de ses peuples. L'impératrice, sa femme, venait à sa rencontre pour s'asseoir avec lui sur le trône : la pompe d'un convoi fut la seule qu'elle pût ramener à Constantinople (février 364).

Assemblés une seconde fois, les officiers de l'armée élurent pour empereur Valentinien, brave capitaine, et, comme Jovien, zélé confesseur de la foi. Trente jours après, le nouvel auguste associa son frère Valens à l'empire. Alors eut lieu un premier *partage officiel* de l'empire, et sa division en empire d'Orient et empire d'Occident. Valentinien établit sa cour à Milan, Valens à Constantinople. Avec ce dernier prince reparurent les troubles de l'arianisme et tous les malheurs du règne de Constance. Les fidèles de Constantinople, ne pouvant se persuader que Valens ordonnât les excès dont ils étaient les témoins, lui députent un jour quatre-vingts prêtres vertueux pour lui porter leurs plaintes. Valens les écoute en silence et dissimule sa colère; mais presque aussitôt il ordonne à Modeste, préfet du prétoire, de

les faire périr. Celui-ci, craignant une sédition dans la ville, prononce contre eux seulement une sentence d'exil. Embarqués tous sur le même navire, ces confesseurs de la foi partent avec joie; mais à peine hors de la vue du rivage, les matelots mettent le feu au vaisseau, et les quatre-vingts prêtres périssent tous dans les flammes ou dans les flots de la mer.

Valens, parcourant les provinces pour y rétablir l'arianisme et en chasser les évêques catholiques, rencontrait de généreux défenseurs de la vérité. Entre tous se distingua par sa fermeté saint Basile de Césarée, le digne émule d'Athanase : « Jamais on ne m'a parlé avec tant de hardiesse, » dit le préfet Modeste après s'être efforcé vainement de le gagner par des promesses ou de l'intimider par des menaces. « C'est apparemment, reprit le saint prélat, que vous n'avez jamais rencontré un évêque. »

Au nom de Valens se rattache le souvenir d'un événement mémorable qui hâta la chute de l'ancien monde. Les nations gothiques, refoulées par les Huns, avaient franchi le Danube; Valens admit dans son empire ces peuples barbares, que l'avidité des agents impériaux réduisit bientôt au désespoir et provoqua à la révolte [1] : les sanglantes batailles de Salices et d'Andrinople apprirent à connaître les destructeurs futurs de l'ancien monde romain. Dans cette dernière bataille, où périrent trente-six tribuns avec les deux tiers de l'armée romaine, Valens lui-même, blessé d'une flèche, trouva la mort

[1] L'empereur leur avait donné asile dans la basse Mésie.

au milieu des flammes d'une maison de paysan incendiée par les vainqueurs (378). « Les Goths livrèrent l'assaut à Andrinople, qu'ils manquèrent ; descendus jusqu'à Constantinople, ils admirèrent les édifices pyramidant au-dessus des murailles qui mettaient la ville à l'abri : leur destin fut de voir Constantinople et de prendre Rome ; entre ces deux bornes, le monde civilisé était la lice ouverte à leurs courses [1]. »

[1] Chateaubriand, *Études historiques*.



CHAPITRE IV

Constantinople sous Théodose le Grand (379 — 395).

Valentinien, en précédant son frère Valence dans la tombe, avait laissé deux fils, Gratien et Valentinien. Le second n'étant encore qu'un enfant sous la tutelle de sa mère, Gratien se trouvait seul maître de l'empire. Effrayé du redoutable fardeau, il se choisit un collègue. Ses yeux s'arrêtèrent sur un jeune guerrier espagnol qu'il avait vu souvent à la cour de son père et qui était devenu son ami. On vit donc s'asseoir sur un trône, qu'il devait entourer de gloire et de vertus, Théodose le Grand (379).

Théodose, jeune exilé, et fils d'un père, grand général, injustement décapité à Carthage, n'avait point sollicité la puissance : il n'eut pour intrigue que sa renommée, pour protecteur que la nécessité. Déclaré auguste à Sirmium, il fut chargé du gouvernement de l'Orient. L'année suivante, il reçut le baptême à Thessalonique. Constantinople accueillit dans ses murs le nouvel empereur (24 novembre 380). Sa renommée l'avait déjà précédé dans cette capitale.

Un des premiers soins de ce prince fut de purger ses états, et surtout la ville impériale, des hérésies qui s'y étaient établies. Déjà, par un célèbre édit, daté de Thessalonique, et adressé aux habitants de Constantinople, il avait ordonné à ses peuples de suivre, sous peine de la rigueur des lois, la foi de l'Eglise romaine enseignée par le pape Damase. Cet édit, d'abord exécuté dans la ville impériale, devait de là passer promptement dans toutes les autres villes de l'empire. Mais pour seconder les vœux du monarque, il fallait un autre secours que celui des lois et de la force : c'était un homme de Dieu, un saint, puissant en paroles et en œuvres. La Providence l'amena dans la grande cité. Arrêtons-nous ici un instant pour contempler sur les rives du Bosphore une des plus vénérables figures de l'antiquité chrétienne.

Il est des noms qu'entoure une auréole de respect, parce qu'ils rappellent l'heureuse alliance de la vertu et du génie, les deux plus grands biens de l'homme ici-bas : tel est le nom de saint Grégoire de Nazianze. Cet illustre Père de l'Eglise, surnommé le Théologien, naquit vers l'an 320, près de Nazianze, petite ville de la Cappadoce ; son père et sa mère, dignes d'un tel fils, sont tous deux honorés d'un culte public. Après avoir étudié à Césarée de Palestine, à Alexandrie d'Egypte, le jeune Grégoire fréquenta les écoles d'Athènes, où sa rencontre avec Basile de Césarée fournit à ces deux grands hommes l'occasion d'offrir un modèle de la plus pure et en même temps de la plus tendre amitié [1]. En retournant dans sa patrie,

[1] « Nous ne connaissions dans cette ville, dit-il, que deux

Grégoire, passant par Constantinople, eut la joie d'y trouver son frère Césaire, qui par son mérite, ses talents et surtout ses vertus, occupait la première place dans l'estime publique et parmi les médecins de l'empereur. Césaire exerçait en saint sa noble profession, et l'Eglise a placé sur ses autels ce pieux médecin de Constantinople, avec son illustre frère et leurs pieux parents.

Ce fut en vain qu'on s'efforça de retenir Grégoire dans cette capitale, seul théâtre, lui disait-on, digne de ses talents et de sa gloire. « Que m'importent la gloire et la fortune? répondait le jeune homme; je ne veux vivre que pour Dieu; il saura bien me rendre ce que j'aurai quitté pour lui. »

Revenu dans sa famille, et baptisé des mains de son père, alors évêque de Nazianze, Grégoire, une fois marqué du sceau divin, se regarda en effet comme appartenant tout entier à Dieu. Passionné pour la retraite et le silence, il s'était décidé à aller rejoindre Basile, son ami, qui vivait dans la solitude. Là, ces deux grands hommes, comme autrefois à Athènes, rivalisèrent encore de veilles, de jeûnes, de bonnes œuvres et d'amour pour l'étude et la prière. Mais Grégoire ne resta dans la solitude que le temps nécessaire pour apprendre à la regretter. Rappelé par son vieux père, qui le priait de revenir auprès de lui pour l'aider dans le gouvernement de son diocèse, il fut ordonné prêtre, comme malgré lui, le jour de Noël de l'an 361, à l'âge de plus de trente-cinq ans. Sacré

chemins : l'un qui conduisait aux églises, et l'autre aux écoles publiques.

évêque quelques années plus tard, Grégoire donna alors l'exemple touchant, et peut-être unique dans l'histoire, d'un fils coadjuteur zélé de son père dans les fonctions de l'épiscopat. Après la mort du vénérable vieillard, dont Grégoire prononça lui-même l'oraison funèbre, il voulait se retirer dans sa chère solitude ; mais pressé de ne point abandonner l'Eglise de Nazianze, il y resta quelque temps encore, jouissant des honneurs et supportant les charges de l'épiscopat. Retiré ensuite à Séleucie, métropole de l'Isaurie, il vivait oublié dans cette ville, essayant de rétablir sa santé affaiblie, lorsque sa renommée, qu'il cherchait vainement à cacher, le fit appeler dans la capitale de l'empire.

L'arianisme, qui depuis quelque temps ceignait tout à la fois le diadème des empereurs et la mitre épiscopale, exerçait ses fureurs avec le plus vif acharnement. Mais à la mort de Valens, la persécution étant enfin arrêtée et la paix rendue à l'Eglise, il s'agissait de réparer les ravages causés par l'hérésie. Les évêques catholiques, rassemblés dans ce but, résolurent d'envoyer dans les provinces les plus affligées des hommes aussi distingués par leur science que par leur zèle et leurs vertus. Entre tous ces hommes, qui n'étaient point rares alors, Grégoire, comme un flambeau éclatant, brillait par son éloquence et sa piété. Or l'Eglise de Constantinople, gémissant depuis quarante ans sous la tyrannie des ariens, avait reçu les plaies les plus profondes ; tous les yeux se tournèrent donc naturellement vers l'illustre ami de saint Basile, qui seul, par sa grande âme, paraissait capable de remédier

à de si grands maux. Grégoire, pressé de toutes parts, partit pour la ville impériale, qui devint dès lors le théâtre de son infatigable et sublime apostolat.

Un petit nombre de catholiques restant dans la grande cité, était comme un troupeau errant sans bercail et sans pasteur. Grégoire le réunit dans la maison d'une de ses parentes, qu'il transforma en église, à laquelle il donna le nom d'*Anastasie*, c'est-à-dire *résurrection*. C'était là que le Saint, par de solides et éloquentes instructions, voyait avec joie s'accroître son petit troupeau. Chaque jour lui amenait de nouveaux auditeurs, qui devenaient bientôt de nouveaux fidèles. Vainement, outrés et furieux, les ariens et les autres hérétiques lancent-ils contre lui le venin de leurs discours, s'efforcent-ils de le noircir par les plus atroces calomnies, ou même le poursuivent-ils à coups de pierre, le Saint souffre tout avec une admirable patience et une angélique résignation. Las de persécuter un homme dont on disait tant de bien, les hérétiques et les païens cédèrent enfin à la curiosité d'aller aussi l'entendre. Tous sortaient enchantés de son éloquence, et la plupart, ouvrant les yeux à la lumière, rentraient dans le sein de l'Eglise. Mais au milieu de ses triomphes, le Saint s'affligeait des applaudissements que provoquaient ses discours. Il redoutait le poison de la vaine gloire, et sa parole, qui frappait comme la foudre, était quelquefois, dit-on, presque tremblante et embarrassée. Pour lui, il n'avait qu'un but : c'était de faire briller la foi catholique au milieu du chaos des erreurs dont l'avait enveloppée l'hérésie. Il combattait aussi le scandale et la dissolution

des mœurs qui suivent toujours la décadence de la foi, et jamais en présence des grands on ne le vit prostituer son éloquence à de vaines flatteries.

Grégoire de Nazianze, après avoir été d'abord le missionnaire de Constantinople, en devint l'archevêque. Théodose, qui lui donnait les plus grandes marques d'estime et d'affection, lui dit un jour en l'embrassant : « Les catholiques vous demandent pour évêque; leur choix ne pouvait pas être plus conforme à mes désirs. » Quelques jours après, l'empereur faisant chasser les ariens des églises qu'ils avaient usurpées, mit lui-même Grégoire en possession de celle de Sainte-Sophie, aux applaudissements unanimes du peuple. Théodose, de son côté, témoignait une joie digne d'un grand monarque chrétien : c'était d'avoir enlevé aux hérétiques, sans verser une goutte de sang, les églises qu'ils avaient acquises par la mort de tant de saints personnages. Vers le même temps, Théodose convoquait un concile des évêques de toutes les contrées de l'Orient, alors réunis à Constantinople. Il était présidé par saint Mélèce, patriarche d'Antioche. Tous les Pères déclarèrent nulle l'ordination de l'arien Démophile et du cynique Maxime, usurpateur du siége de Constantinople; et, malgré les larmes et les supplications de Grégoire, ils l'établirent canoniquement évêque de la ville impériale (381).

Ce concile de Constantinople, que présida d'abord saint Mélèce, et ensuite saint Grégoire de Nazanze, est devenu par l'acceptation de toute l'Eglise, le second concile général[1].

[1] Il était composé de cent cinquante évêques.

On y dressa le symbole que nous chantons aujourd'hui à la messe. On y condamna tous les hérétiques du temps, et on y fit plusieurs canons. L'un d'entre eux, en donnant la prérogative d'honneur ou le second rang après le pape, à l'évêque de Constantinople, fut malheureusement comme le germe de tant de prétentions rivales qui aboutirent enfin au déplorable schisme d'Orient.

Constantinople ne jouit pas longtemps de la présence de son nouveau pasteur. Ses talents, ses vertus, sa douceur n'avaient pu désarmer la haine de ses ennemis. Ils en vinrent jusqu'à former l'horrible projet de lui ôter la vie. Un assassin aposté par eux prouva par sa conduite qu'il valait mieux que ceux dont il était l'envoyé. Touché de remords et les yeux baignés de larmes, il se jeta aux genoux du Saint, et se frappant la poitrine : « Mon Père, s'écria-t-il, vous voyez à vos pieds un malheureux qui avait résolu de plonger ce poignard dans votre sein. — Mon fils, que Dieu vous pardonne ! lui répondit Grégoire ; sa bonté, qui m'a conservé, me demande votre grâce ; vous m'appartenez par votre crime ; mais je ne veux de vous qu'une seule chose : c'est que, renonçant à l'hérésie, vous vous donniez à Dieu. » On aime à reposer sa vue sur de tels actes. Quand sur un sol où l'hérésie, la guerre, le fanatisme ont tour à tour amassé tant de crimes, on découvre la trace de quelque sublime vertu, l'historien y attache volontiers ses regards, comme au milieu d'un orage le matelot sourit aux rayons du soleil qui, perçant la nue, vient réjouir son œil fatigué de l'aspect de la tempête.

Celui qui, par sa science et par sa charité, était comme le soleil de la ville impériale, Grégoire de Nazianze, voyant son élection combattue par les évêques d'Egypte et de Macédoine arrivés plus tard au concile, se leva un jour du milieu de l'assemblée où se manifestait une grande fermentation, et s'écria : « Puisque mon élection cause tant de troubles, je consens à subir le sort de Jonas; qu'on me jette à la mer pour apaiser la tempête, quoique je n'aie rien fait pour l'exciter.... Jamais je n'ai eu le désir de devenir évêque; si je le suis, c'est malgré moi. Si donc il vous paraît expédient que je me retire, ce sera un bonheur pour moi de retourner dans ma solitude; puisse l'Eglise, à ce prix, jouir enfin de la concorde et de la tranquillité ! » Grégoire avait trouvé l'église de Constantinople dans un déplorable état : il la voyait presque florissante, il en rendait grâces à Dieu. Obligé de s'arracher à cette église de sa création et de son amour, il lui fit, dans l'église de Sainte-Sophie, ces adieux pathétiques qui ont retenti jusqu'à nous. Il passa la fin de ses jours dans sa retraite de Cappadoce, composant ces admirables ouvrages qui aujourd'hui encore attestent la beauté de son génie, ou chantant, car il était poëte, l'inconstance des amitiés humaines, le bonheur de la fidélité dans le commerce de Dieu et la beauté de la vertu [1].

[1] Saint Grégoire de Nazianze mourut en 389, âgé d'environ soixante-dix ans. On sait de quels trésors enrichit les saintes lettres cet illustre docteur, surnommé le Théologien. En 950, l'empereur Porphyrogénète, fit transporter ses reliques de Nazianze à Constantinople, où elles furent déposées dans l'église des Apôtres. Transférées à Rome au temps des croisades, elles sont encore sous un autel de la basilique de Saint-Pierre.

Théodose continuait de régner à Constantinople, toujours occupé à confondre l'hérésie, à réprimer les désordres qui s'étaient glissés dans son empire ; s'efforçant en même temps de donner à ses peuples une paix durable, et d'assurer leur bonheur en travaillant au triomphe du christianisme. Les nombreux édits qu'il publia témoignent de son zèle infatigable. Ce grand prince, après avoir rétabli l'ordre et la discipline dans ses états par des ordonnances sévères, fit éclater sa douceur et sa piété par une loi de grâce et de pardon. Confirmant par un édit une coutume pratiquée par Constantin et ses fils, il commanda d'ouvrir les prisons aux fêtes de Pâques, afin de relâcher les criminels en ce jour où s'était achevé le mystère du salut des hommes. Il ajoutait ces paroles, si dignes, suivant saint Chrysostôme, d'un empereur chrétien : « Plût à Dieu que je pusse ouvrir les tombeaux aussi bien que les prisons, et redonner la vie aux morts comme je la donne aux vivants, en leur pardonnant leurs crimes. »

L'impératrice Flaccille, la digne compagne de Théodose, la mère et l'amie des malheureux à Constantinople, appelle ici un pieux souvenir. Entre sainte Hélène et l'illustre Irène, nous voyons briller sur le trône d'Orient, par l'éclat de leurs talents ou de leurs vertus, quelques femmes, dont Flaccille, l'Espagnole, de la famille d'Adrien, peut être regardée comme la première. La charité fut la compagne fidèle de sa vie, trop courte pour le bonheur de son époux, qu'elle aidait de ses conseils, et pour celui des pauvres, des malades, des infortunés qu'elle visitait, servait, pansait elle-même dans les hôpitaux et les prisons. A la nou-

velle de la mort de cette princesse, toute la ville fut en deuil, les pauvres fondaient en larmes. Théodose fit transporter son corps, du bourg de la Thrace où elle avait cessé de vivre, à Constantinople, et lui fit rendre de magnifiques honneurs. Grégoire de Nysse, qui prononça l'éloge funèbre de Flaccille en présence de l'empereur, l'appelle « la colonne de l'Eglise, le trésor des pauvres et l'asile des malheureux. » (385).

Théodose, déjà, avant de monter sur le trône, victorieux des Quades, des Marcomans et des Wisigoths, acheva la soumission de ces derniers peuples. Par sa conduite généreuse envers leur roi Athanaric, il s'en fit d'utiles auxiliaires. Vainqueur de Maxime, tyran et usurpateur des Gaules, vainqueur du franc Arbogaste et du rhéteur Eugène, que ce traître avait fait saluer empereur après le meurtre de Valentinien II, Théodose s'était aussi montré vainqueur de lui-même, en pardonnant, à la prière de Flavien, aux habitants d'Antioche, soulevés contre lui. Par la mort de Valentinien, il se trouva seul maître de l'empire (394). Théodose avait atteint le but de ses efforts. Le paganisme abattu, ses temples détruits, et le christianisme régnant à Rome comme à Constantinople et dans les province de l'empire : que manquait-il à sa gloire? Ce fut alors et au moment où il espérait sans doute voir le monde jouir des biens qu'il lui avait acquis, que ce monarque termina sa carrière à Milan dans sa cinquantième année. Il mourut entre les bras de ses deux fils Honorius et Arcade, auxquels il avait partagé l'empire. Il venait de leur adresser ces belles paroles : « Vous devez vous distinguer de vos

sujets plus par la sagesse et la vertu que par l'autorité.... On ne mérite pas de commander aux hommes si l'on n'a appris à obéir à Dieu. » (Juin 395.)

Théodose, aussi grand dans la paix que dans la guerre, fit tous ses efforts pour réparer les maux de l'empire par une sage administration; il ne put cependant que retarder l'instant de sa ruine; elle commença sous ses deux fils. Digne du nom de Grand, il jouirait d'une pure gloire, si l'heureuse éloquence d'un nouveau Flavien avait pu sauver Thessalonique comme Antioche, et arrêter les flots de sang dont les larmes amères qu'Ambroise fit répandre à l'empereur n'ont point effacé les taches aux yeux de la postérité.

De la mort de Théodose Ier, date le partage complet et définitif de l'empire. A cette époque s'ouvre l'histoire proprement dite de l'empire d'Orient.



CHAPITRE V

Constantinople et l'empire d'Orient, d'Arcade à Justinien (395 —565).

L'Empire d'Orient, qu'on appelle aussi *Bas-Empire*, *Empire Grec ou Byzantin*, *Empire de Constantinople*, doit désormais concentrer nos regards. Cet empire, dont Constantinople fut sans interruption la capitale, commençant à la mort de Théodose et finissant à la prise de cette cité par Mahomet II, l'an 1453, comprend une durée de dix siècles et demi [1]. Que d'événements dans le monde durant cette période! Quant aux annales de la partie du globe que nous allons étudier, elles offrent à l'historien une longue suite de crimes, de trahisons et de bassesses. Tous occupés de querelles religieuses ou civiles, les empereurs sont impuissants pour résister aux barbares. Enfin l'empire, affaibli de jour en jour par les invasions, par les

[1] Il y avait bien eu précédemment, en 364, un *partage officiel* de l'empire entre Valentinien et Valens; la tétrarchie de Dioclétien elle-même avait établi un *partage réel* en empire d'Occident et et empire d'Orient; mais ce partage ne fut réel qu'après la mort de Théodose.

dissensions intestines et par les vices des princes, périt comme de décrépitude. Quelque affligeant et triste que soit sans doute ce tableau, un vif intérêt s'y attache cependant. L'histoire n'est-elle pas la grande école où les hommes attentifs reçoivent les plus salutaires leçons? En voyant comment se forment les nations, comment elles prospèrent, comment elles vivent par leurs mâles vertus, comment enfin elles se dégradent et périssent par leurs vices, ne découvre-t-on pas clairement les voies de la Providence, qui impose aux empires comme aux individus les mêmes conditions d'existence et de salut?...

Tandis qu'Honorius, souverain d'Occident, établissait son siége à Ravenne, Arcade, maître de l'Orient, venait régner à Constantinople. Peu de temps après, il accueillait dans cette capitale et honorait magnifiquement le corps de son auguste père, qui, après avoir traversé comme en triomphe l'Italie et d'autres contrées, venait reposer dans le sépulcre de Constantin.

Les provinces de l'empire d'Orient qu'Arcade, fils aîné de Théodose, avait reçues en partage, sont à peu près celles qui, dans l'empire romain, composaient les deux préfectures d'Illyrie orientale et d'Orient proprement dit. Capitale d'un vaste empire comprenant soixante provinces, en attendant son agrandissement par les conquêtes de Justinien, Constantinople croissait en splendeur, en puissance, tandis que l'infortunée Rome sa rivale, malgré les efforts du brave Stilicon, se débattait vainement sous les étreintes des barbares. Un laps de temps de cent soixante-dix années entre l'avènement d'Arcade et la mort de Justinien

(de 395 à 565), forme une première période de l'histoire de cet empire.

Prince faible et d'un mauvais naturel, Arcade n'avait nullement hérité des grandes qualités de son père. Son règne n'est guère connu dans l'histoire que par les intrigues et les démêlés d'ambitieux dont il fut l'esclave. Ils déchirèrent l'Etat par leurs perfidies, leurs querelles et leur connivence avec les Goths et d'autres barbares, auxquels ils livrèrent les provinces et les trésors de l'empire. C'est d'abord l'Aquilain Rufin, tuteur du jeune prince, qui, ne pouvant réussir à lui faire épouser sa fille et à devenir son collègue, appelle les Huns et les Goths dans l'Asie et dans la Grèce. C'est ensuite Eutrope, vil eunuque, qui, après la mort tragique de Rufin, succède à son crédit, et qui, plus scélérat encore, achève par ses violences d'avilir et de décourager les Romains. C'est le général Gaïnas, qui ravage l'empire, au lieu de le défendre. C'est enfin l'impératrice Eudoxie elle-même, femme vaine et criminelle, tantôt l'ennemie, tantôt l'appui des ambitieux, qui persécute et fait exiler saint Jean Chrysostôme.... Ce premier tableau qu'offre l'histoire de l'empire d'Orient, est triste et déplorable. Mais nous venons de prononcer un grand nom. C'est comme une brillante étoile qui scintille dans une profonde nuit. Arrêtons-nous un instant pour la contempler. Ce nom, l'un des plus glorieux dans les fastes de l'Eglise, réveille l'un des plus beaux souvenirs dont puisse s'honorer Constantinople.

Jean, surnommé Chrysostôme ou *Bouche d'or*, l'un des plus grands docteurs et sans contredit le plus illustre des

orateurs chrétiens, était né à Antioche (347). Il étudia les belles-lettres à Constantinople, sous le célèbre rhéteur Libanius, qui aurait désiré l'avoir pour successeur. Mais d'autres palmes que celles du sophisme et du bel esprit attendaient ce grand homme. Après avoir pratiqué durant quatre ans la vie ascétique sur les montagnes de Syrie, il vint à Antioche, où, ordonné diacre par saint Mélèce, ensuite prêtre par Flavien, il devint le vicaire de ce pontife, qui lui confia le ministère de la parole dans sa ville épiscopale. Ici commence la vie publique de Chrysostôme. Dans cette autre capitale, qu'on nommait *l'Œil de l'Orient*, et où, comme il nous l'apprend lui-même, se pressaient cent mille habitants, des foules innombrables accouraient à ses prédications. L'orateur chrétien excitait un enthousiasme pareil à celui qu'avait produit autrefois dans le peuple athénien les fameuses harangues de Démosthène. Toute la modestie du saint prêtre ne pouvait arrêter les acclamations que provoquait sa merveilleuse parole. Souvent interrompu, il protestait, mais toujours en vain, contre ces explosions du transport public, en répétant qu'il ambitionnait non des battements de mains, mais la conversion et le salut des âmes. Grâce à Jean *Bouche d'or*, cet Evangile, que la philosophie avait dédaigné, fut bientôt regardé comme le livre de la plus haute sagesse et la source la plus féconde des inspirations du génie. Le christianisme, qui avait déjà brillé par l'éclat de toutes les vertus, cueillait encore les palmes de l'éloquence. Sur tous points le paganisme s'avouait vaincu. Le juif opiniâtre, le païen dédaigneux, entraînés comme par un

charme irrésistible, apportaient au pied de la chaire chrétienne le tribut de leur admiration.

Lors de la sédition d'Antioche (388), tandis que Flavien, malgré son grand âge, se rendait à Constantinople, et prosterné devant l'empereur, demandait, au nom du pardon du Christ, le pardon de son malheureux troupeau, Chrysostôme, simple prêtre encore, semait des consolations par ses discours au milieu de ce même troupeau dont il était aussi le pasteur et le père. Mais sa renommée, qui déjà s'était répandue dans tout l'empire, vint l'arracher à sa chère patrie. La mort de Nectaire, patriarche de Constantinople, ayant laissé vacant le siége de cette ville, le premier de l'Eglise après celui de Rome, l'empereur Arcade, par le conseil d'Eutrope, son ministre, y éleva Jean, dont il fallut s'emparer par force au moyen d'un stratagème. « Si dans l'âge héroïque chrétien, dit Châteaubriand, quand il s'agissait d'être le premier martyr, ce n'était pas un léger fardeau que l'épiscopat, ce fardeau n'était pas moins pesant dans l'âge philosophique du christianisme : il fallait avoir le talent de la parole, la science de l'homme de lettres, l'habileté de l'homme d'état, la fermeté de l'homme de bien. » A tous ces titres, nul n'était plus digne de le porter que Jean.

Devenu évêque de Constantinople (398), Jean fut un admirable modèle de toutes les vertus d'un saint pasteur. Ses premiers soins furent pour la réforme de sa maison épiscopale et pour le soulagement des pauvres, qu'il aimait d'un amour de préférence. Il fonda un hôpital dans le voisinage de son église, et un autre pour les étrangers,

dans un quartier plus éloigné. Constantinople, comme Antioche, le vit s'épuiser pour les malheureux. Il corrigea le clergé, s'efforça de réformer les mœurs publiques, et lutta violemment contre le luxe, cette source de corruption qui, dans Constantinople, devenue une nouvelle Rome, exerçait déjà de grands ravages. On sait avec quelle force d'éloquence il attaqua surtout le faste et l'immodestie des femmes dans leurs parures. Beaucoup d'entre elles, touchées de ses discours, renoncèrent pour toujours à l'usage de la soie, de la pourpre et des diamants. Les spectacles et les jeux du cirque, ces funestes écoles de libertinage, excitaient aussi son zèle et son éloquence. En même temps le saint pontife gouvernait par ses conseils les églises de la Thrace et de l'Asie. Il rendait d'éminents services à l'empereur, en résistant aux entreprises du Goth Gaïnas, et en apaisant des révoltes par l'ascendant qu'il avait sur les multitudes. Toutes les fois que l'Eglise ou l'Etat réclamait les soins du saint évêque, il se prodiguait tout entier. Tant de vertus, tant de bienfaits n'auraient-ils pas dû l'entourer de respects unanimes et mettre sa tête à l'abri de tout orage?....

Il n'en fut point ainsi. On conspira contre lui : on l'accusa d'orgueil, d'injustice, de violence, de désordre. Ses principaux ennemis étaient Théophile, patriarche d'Antioche, dont toutes les intrigues n'avaient pu empêcher son élection, et l'impératrice Eudoxie, femme altière, vindicative, impérieuse, qui, depuis la mort d'Eutrope, était en possession de gouverner Arcade et l'empire. Les rapines et les vexations d'Eudoxie devenaient de plus en

plus criantes; le saint gémissait sur ces abus; on savait bien qu'il ne les eût point soufferts, s'il eût été en son pouvoir de les empêcher. Ses discours contre le luxe et les parures indécentes furent mal interprétés. On persuada à l'impératrice qu'elle en était elle-même l'objet principal et personnel. Eudoxie, brûlant du désir de la vengeance, mit tous ses soins à faire déposer Chrysostôme.

Condamné au *conciliabule du Chêne*, près de Chalcédoine (403), et chassé de Constantinople, le Saint y fut bientôt rappelé en triomphe. Un tremblement de terre survenu le lendemain dans la ville impériale, avait été regardé comme un effet de la colère divine. Chrysostôme ne voulut pas fléchir devant Eudoxie, qui jura sa mort. Mais on a faussement attribué au Saint le discours commençant par ces mots : « Hérodiade est encore furieuse; elle danse encore; elle demande encore la tête de Jean. » Un nouvel orage eut pour cause des jeux publics mêlés de superstitions, qu'on avait célébrés autour d'une statue d'argent dressée à l'impératrice près la principale église de Constantinople. Le saint évêque prêcha contre cet abus. Eudoxie se crut personnellement offensée et résolut d'en tirer vengeance. « Précipité, comme Démosthènes, de la tribune dont il était la gloire, enlevé de l'autel où il avait donné un asile à Eutrope, Chrysostôme reçoit l'ordre de quitter Constantinople. Il dit aux évêques ses amis : « Venez, prions, prenons congé de l'ange de cette église. » Il dit aux diaconesses : « Ma fin approche, vous ne reverrez plus mon visage. » Il descend par une route secrète aux rives de Bosphore pour éviter la foule,

s'embarque et passe en Bithynie. Dans son exil à Cucuse, les peuples, les moines, les verges accourent à lui; tous s'écrient : « Mieux vaut que le soleil perde ses rayons que Bouche d'or ses paroles. »

« Tout banni qu'il était, les ennemis de Chrysostôme le redoutaient encore et sollicitèrent pour lui un exil plus lointain. Il fut enjoint au confesseur de se transporter à Pytronte, sur le bord du Pont-Euxin. Le voyage dura trois mois, les deux soldats qui conduisaient Chrysostôme le contraignaient de marcher à la pluie ou à l'ardeur du soleil, parce qu'il était chauve. Quand ils furent passé Comane, ils s'arrêtèrent dans une église dédiée à saint Basilisque, martyr. Le Saint se trouva mal; il changea d'habits, se vêtit de blanc, communia, distribua aux assistants ce qui lui restait, prononça ces mots qu'il avait ordinairement à la bouche : « Dieu soit loué de tout; » puis il dit le dernier AMEN [1]. »

Ainsi mourut dans la dixième année de son épiscopat et la soixantième de son âge (14 septembre 407), l'illustre Père de l'Eglise grecque, qu'on a surnommé l'Homère des orateurs, celui dont l'incomparable éloquence réunit les mérites de Démosthènes et de Cicéron. Il est glorieux pour Constantinople d'avoir été le théâtre de son zèle et de sa charité. Quarante années après sa mort (448), ses restes, par les soins de saint Procle, son légitime successeur, étaient solennellement transportés dans la ville impériale, et reçus avec une grande piété par

1 Pallad. *Dialog. de Vitâ S. Chrysost.* Chateaubriand, *Etudes historiques.*

Théodose le Jeune et sa sœur Pulchérie. Mais Rome réclama plus tard ce précieux trésor. De l'église des Apôtres, sépulture ordinaire des empereurs d'Orient, elles passèrent dans la basilique de Saint-Pierre au Vatican. Sous l'autel de son nom, près de son illustre prédécesseur Grégoire de Nazianze, repose aujourd'hui sur les bords du Tibre, la dépouille mortelle de *saint Jean Bouche d'or.*

Arcade survécut peu à l'illustre prélat qu'il n'avait su ni protéger ni défendre; il mourut l'année suivante (408), à trente-un ans, détesté de son peuple : il avait vu avec une égale indifférence Alaric ravager ses états, ses sujets gémir dans l'oppression, les secours que lui amenait Stilicon devenir inutiles par les intrigues ou les perfidies de ses ministres, enfin l'arianisme désoler la religion que soutenait l'éloquence de Chrysostôme. Le règne de Théodose II, ou le *Jeune*, fils d'Arcade, où brillèrent les douces et fortes vertus de sainte Pulchérie, sa sœur aînée, vint consoler Constantinople et l'empire du triste règne de l'indigne fils de Théodose le Grand.

Théodose, proclamé empereur à l'âge de huit ans, eut pour tuteur le sage Anthémius, préfet d'Orient. Six ans plus tard, Pulchérie, à peine dans l'adolescence, devenait l'institutrice de son frère. Déclarée *augusta*, cette illustre princesse, que l'Eglise a inscrite parmi les saintes, partageait en même temps le pouvoir impérial. Elle ne se servit de sa puissance et de son ascendant illimité sur son jeune frère que pour le bien de la religion et pour celui des peuples.

Théodose se levait de grand matin avec sa sœur pour

chanter à deux chœurs les louanges de Dieu. Jamais il ne vengea une injure; il laissa rarement exécuter un criminel à mort. Il disait : « Il est aisé de faire mourir un homme, mais Dieu seul peut lui rendre la vie. » Ce prince, doux, instruit, aimant les arts jusqu'à peindre et à modeler de sa propre main, écrivait si bien qu'on lui avait donné le surnom de Calligraphe. Du reste, il manquait de grandeur d'âme, achetait la paix des barbares et particulièrement d'Attila. Saint Augustin remarque que cet empereur aurait été un saint dans la solitude [1]. Sur le trône, il fut un prince faible, inconstant, ennemi du travail, gouverné toute sa vie, d'abord par le sage Anthémius et Pulchérie, ensuite par sa femme Athénaïs, enfin par l'eunuque Chrysaphe, son chambellan. Il ne se signala que par son zèle pour la justice. On lui doit la rédaction du *Code Théodosien*, le premier code officiel connu : fait pour l'Orient, il fut adopté par plusieurs peuples occidentaux.

Sous le règne de Théodose II, fut tenu le *Concile général d'Ephèse*, où plus de deux cents évêques, présidés par saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, condamnèrent les hérésies de Nestorius et de Pélage (431). Nestorius, évêque de Constantinople, avait provoqué un soulèvement parmi les fidèles de cette cité, en osant enseigner qu'il y a deux personnes en Jésus-Christ, et que la sainte Vierge ne doit point être appelée *Mère de Dieu*, mais seulement *Mère du Christ*. Quand le Concile d'Ephèse, convoqué par les soins de Pulchérie, proclama solennellement

[1] Epist.

la Vierge Marie *Mère de Dieu*, toute la ville d'Ephèse tressaillit d'allégresse et retentit du nom et des louanges de cette divine mère. L'écho de ces louanges aurait retenti aussitôt sur les bords du Bosphore, si les hérétiques, gardant les vaisseaux et les chemins, n'eussent retenu quelque temps la vérité captive. Enfin Dieu lui donna la force de surmonter toutes les cabales formées contre elle. Un député, déguisé en mendiant, porta la véritable relation du concile, enfermée dans le creux d'une canne, et pénétra dans le palais impérial. La ville de Constantinople, instruite de tout ce qui s'était passé à Ephèse, fit alors elle aussi éclater ses transports, et paya son tribut de louanges à l'auguste *Mère de Dieu*, son insigne patronne. Quant à Nestorius, l'indigne héritier du siége qu'avait illustré Jean *Bouche d'or*, il fut relégué dans un monastère d'Antioche, puis exilé en Egypte, où quelques années après il mourut misérablement.

Théodose étant mort sans postérité (450), Pulchérie, la plus proche héritière de la couronne, prit les rênes de l'empire. Se voyant chargée seule d'un si lourd fardeau, elle choisit un ,époux capable de gouverner l'état, et digne en même temps d'être le gardien de sa virginité, qu'elle avait consacrée à Jésus-Christ. Elle le trouva dans le sénateur Marcien, aussi religieux que brave, dont le nom est resté associé au sien dans l'estime et la vénération des peuples. Par leurs soins furent bientôt réparés les maux du règne précédent. Le pape saint Léon ayant envoyé quatre légats à Constantinople, Pulchérie et Marcien les accueillirent avec grande joie et affection. Un

concile général fut convoqué à Chalcédoine (451); on y condamna l'eutychianisme et ses partisans; la déposition de Dioscore, patriarche d'Alexandrie, mit le sceau à la paix de l'Eglise [1]. Marcien, comme autrefois Constantin à Nicée, étant venu dans cette assemblée, non pour gêner les suffrages, mais pour appuyer de l'autorité impériale les décisions du concile, tous les évêques s'écrièrent: *Vive le nouveau Constantin, vive le religieux empereur et l'impératrice orthodoxe! Longues années, règne heureux à Marcien, ami du Christ!*

Un des canons du concile était ainsi conçu: « Les Pères ont eu raison d'accorder au siége de Rome ses priviléges, parce qu'elle était la ville régnante. Ainsi les cent cinquante évêques [2] ont jugé que la nouvelle Rome (Constantinople), honorée de l'empire et du sénat, doit avoir les mêmes avantages dans l'ordre ecclésiastique, et être la seconde après elle. » C'était à la réserve de la primauté, attribuer autant à l'Eglise de Constantinople qu'à celle de Rome. Ce canon, vivement combattu par les légats du Saint-Siége, par saint Léon et par ses successeurs, n'accordait dans le fond aux évêques de la ville

[1] Eutychès, abbé d'un monastère près de Constantinople, en voulant combattre le nestorianisme, tomba dans une hérésie opposée. Il enseigna qu'il n'y avait en Jésus-Christ qu'une seule nature après l'Incarnation. Cette nouvelle erreur n'excita pas moins de troubles que celle de Nestorius. Chrysaphe, l'un des ministres de l'empereur, soutenait le novateur de tout son crédit. Il gagna Théodose, lui-même, qui, l'an 449, convoqua ce concile d'Ephèse, connu dans l'histoire sous le nom de *brigandage d'Ephèse*, à cause des violences qui s'y commirent.

[2] Du concile de Constantinople, tenu l'an 381.

impériale que des prérogatives dont ils étaient en jouissance : on doit le regarder néanmoins, avec celui qu'il confirmait, comme le germe du grand schisme qui sépara depuis l'Eglise d'Orient de celle d'Occident.

Ce même Concile de Chalcédoine mit au nombre des saints et des martyrs un pieux personnage qui venait d'occuper dignement le siége déjà illustré par saint Grégoire de Nazianze et saint Jean Chrysostôme. Je veux parler de Flavien, archevêque de Constantinople. Elu en 447, il avait l'année suivante, dans un concile tenu dans sa ville épiscopale, fait condamner Eutychès, malgré les intrigues de Chrysaphe. Mais Flavien avait été condamné à son tour dans cet autre concile présidé par Dioscore, évêque d'Alexandrie, ami d'Eutychès, dans cette assemblée tumultueuse et menaçante, que l'histoire a flétrie sous le nom de *brigandage d'Ephèse* [1]. Ayant appelé au Saint-Siége de l'inique sentence prononcée contre lui, Flavien s'était vu exilé, maltraité, accablé de coups sur la route; enfin, peu après, il avait succombé à ses blessures à Epipe, près de Sardes, en Lydie, lieu de son exil. Et maintenant le corps du saint pontife, transféré solennellement à Constantinople par l'ordre de Pulchérie, y recevait les plus grands honneurs, tandis que l'Eglise inscrivait son nom avec ceux des Athanase, des Cyrille, des Chrysostôme, parmi les plus glorieux défenseurs de la foi.

Revenons à Pulchérie et à Marcien. Les dernières années de la pieuse princesse, consacrées uniquement aux

[1] *Latrocinium Ephesinum.*

bonnes œuvres, virent fonder un grand nombre d'institutions utiles, des hôpitaux, qu'elle dota richement, et une multitude d'églises, parmi lesquelles on distingue celles de *Blaquernes*, de *Chalcopratum* et de *Hodégiria* ou *Notre-Dame des Guides*, toutes trois sous l'invocation de la Vierge Marie. Dans cette dernière fut placée la célèbre image de la Vierge, que la tradition disait être l'ouvrage de saint Luc, et qu'envoya de Jérusalem à sa belle-sœur, l'impératrice Eudoxie, retirée en Palestine depuis la mort d'Arcade, son époux. Cette image de la Vierge par saint Luc joue un grand rôle dans l'histoire de Constantinople. Pulchérie occupait les moments qu'elle pouvait dérober aux affaires publiques à la visite des malades et des pauvres. Elle fut favorisée de grâces extraordinaires. Par suite d'une vision, elle ordonna la translation à Constantinople des reliques des quarante martyrs de Sébaste [1]. Ces précieux restes furent enfermés dans une châsse magnifique. Au rapport de Sozomène, témoin oculaire, le peuple de Constantinople assista à cette cérémonie avec une singulière dévotion.

Après la mort de Pulchérie (453), Marcien, régnant seul sur le trône d'Orient, continua les bonnes œuvres de son auguste épouse, et se montra le fidèle imitateur de ses vertus. Ce sage et religieux prince sut braver les menaces d'Attila et le forcer par son énergie à s'éloigner de l'Orient. Il a été loué par saint Léon le Grand. On a dit qu'il avait le cœur au-dessus de l'argent et de la

[1] Ils avaient souffert, en 320, à Sébaste, ville de la petite Arménie, sous l'empereur Licinius. (V. leur fête au 10 mars.)

crainte. Il répondit à Attila qui lui demandait le tribut : *J'ai de l'or pour mes amis, du fer pour mes ennemis*[1]. Cette fière réponse tint le conquérant indécis. « Attila ne savait, dit un célèbre écrivain, lequel de ses deux bras il devait étendre pour saisir l'empire d'Orient ou l'empire d'Occident, et s'il arracherait Rome ou Constantinople de la terre. Il se décida pour l'Occident, et prit son chemin par les Gaules.... »

Après sept ans d'un règne glorieux, et dans la soixante-cinquième année de son âge, Marcien alla rejoindre sa vertueuse compagne. Avec lui finit la dynastie théodosienne (457).

Une nouvelle dynastie, dite de *Thrace*, nous montre cinq empereurs, dont le passage sur le trône de Constantinople a laissé dans l'histoire peu de souvenirs dignes d'attirer nos regards. C'est d'abord (de 457 à 474) Léon Ier, dit *l'Ancien* ou *le Grand*, parvenu à l'empire par l'appui du patrice Aspar et d'Ardabure son fils. Proclamé empereur par l'armée, et couronné par Anatole, patriarche de Constantinople, c'est le premier souverain que l'histoire nous montre couronné des mains d'un évêque. Léon, zélé pour la foi catholique, confirma le concile de Chalcédoine, repoussa les barbares, et conclut une paix glorieuse avec Wélamir, général des Goths, qui envoya en otage à Constantinople son neveu, le jeune Théodoric, depuis roi d'Italie. Trahi par Aspar, dans la guerre contre les Vandales d'Afrique, Léon fit mourir ce général avec son fils, malgré les services qu'il en avait

[1] Procop. *de Bell. Vand.*

reçus (471). Après un règne long et heureux, il laissa la couronne à son petit-fils Léon, sous la tutelle de son gendre, Zénon d'Isaurie (474).

Léon II, enfant de quatre ans, étant mort en bas âge, son père Zénon, déjà proclamé empereur, demeura seul possesseur du trône. Ce tyran triompha de plusieurs révoltes par plusieurs crimes. Chassé de Constantinople par les menées de Vérine, sa belle-mère, et de Basilique, frère de Vérine, il cherche un refuge en Isaurie (475). Deux ans après, ayant recouvré le trône par l'appui des Isauriens et des Goths, il souille sa victoire par des cruautés et des perfidies; et d'allié il devient l'ennemi des Goths qui lui font une guerre désastreuse. Livré à la débauche et devenu odieux, il fut, dit-on, enterré tout vivant dans un de ces engourdissements léthargiques où le plongeaient des excès de tous genres. Sa veuve Ariadne, à qui l'on a reproché d'avoir précipité les funérailles de son époux, s'unit à Anastase qu'elle éleva au trône (491) [1].

Anastase, surnommé *Dicore* et *le Silenciaire*, né à Dyrrachium ou *Durazzo*, ville d'Illyrie, se fit estimer au début de son règne par sa modération et sa justice, mais bientôt détester par sa violence, sa fourberie et son avarice [2]. Il favorisa les eutychéens et persécuta les catho-

[1] Zénon avait donné, en 482, le célèbre édit, connu sous le nom d'*Hénotique*, pour réunir les catholiques et les eutychéens, édit qui augmenta les troubles, loin de les apaiser.

[2] On l'appelait *Dicore* parce qu'il avait un œil noir et l'autre bleu, et *Silenciaire* à cause de la charge qu'il avait eu de faire observer le silence dans le palais.

liques; Euphémius et Macédonius, patriarches de Constantinople, déposés ou exilés, furent au nombre de ses victimes. Rumeurs, séditions, querelles de factions, telle est l'histoire de ce règne. Dans plusieurs de ces émeutes, le sang coula en abondance. On vit une fois un général, à la tête d'une puissante armée, tenir Constantinople assiégée jusqu'au rétablissement d'un évêque orthodoxe. Pendant ce temps, les barbares investissaient l'empire, les Perses et les Bulgares ravageaient les provinces. L'empereur n'obtenait la paix qu'à prix d'argent. Il défendait ses états avec ses trésors, et faisait élever autour de Constantinople une muraille immense, afin de mettre au moins ses fertiles campagnes à l'abri des incursions des ennemis. Anastase, ayant formé quelques projets sur l'Italie, rechercha, dit-on, à cette occasion l'alliance de Clovis, roi des Francs, auquel il envoya le titre de consul (509). Ce prince avait quelques bonnes qualités, et se signala par des actions qui lui méritèrent de grandes louanges. Il supprima le *chrysargyre*, impôt odieux qui se levait tous les cinq ans, et tellement détesté, que sa suppression, disent les historiens, en couvrant le prince de gloire, suffit pour faire pardonner ses plus grands crimes. Anastase abolit aussi les spectacles barbares du cirque, où l'on voyait des hommes combattre contre des bêtes féroces. Ce prince mourut subitement frappé de la foudre, à l'âge de quatre-vingt-huit ans (518).

Justin Ier, dit *le Vieux*, d'abord berger, puis soldat, enfin capitaine des gardes du palais, sous l'empereur Léon, fut porté sur le trône par une intrigue à la mort

d'Anastase. Catholique zélé, ce prince, qui, dit-on, ne savait point lire, régna sagement et apaisa pour un temps les querelles religieuses. Son règne fut troublé par les factions des *Verts* et des *Bleus* [1], Cavadès, roi des Perses, ayant rompu la paix qui subsistait entre les deux souverains, Justin envoya contre lui le célèbre Bélisaire (526). Le vaillant général préluda à ses exploits futurs dans cette première guerre, dont le vieil empereur ne vit point la fin. Il mourut l'an 527, après s'être associé son neveu Justinien.

Justinien fut un grand empereur : son nom réveille de beaux et glorieux souvenirs; c'est le principal personnage de cette période encore ascendante de l'empire d'Orient. Après lui commence la décadence, qu'aucun autre bras ferme et puissant ne viendra arrêter. Justinien, neveu de l'empereur Justin, qui l'avait adopté, était né à Tauresium en Mésie, l'an 483. Le règne de ce prince est célèbre par les querelles des factions du Cirque, dites les *Verts* et les *Bleus*. Justinien, ayant soutenu ces derniers, vit son palais investi par les *Verts;* peut-être eut-il été victime de leur fureur, si Bélisaire, revenant à la tête d'une armée victorieuse des Perses, n'avait fait lever le siége à ces séditieux, dont la plupart périrent sous ses coups. Après cette triste expédition, ce grand homme, marchant à des exploits plus dignes de lui, commença ces belles conquêtes qui ont rendu glorieux le règne de Justinien.

[1] Dans les jeux du Cirque les conducteurs de chars portaient des couleurs vertes ou bleues; de là des cabales pour les *Verts* ou les *Bleus*, et des rixes sanglantes qui troublèrent longtemps Constantinople.

Déjà vainqueur des Perses, qu'il avait contraints à demander la paix, Bélisaire passa en Afrique (533), prit Carthage, fit prisonnier l'usurpateur Gélimer, et renversa la monarchie des Vandales, qu'il chassa pour jamais du sol africain. La calomnie, toujours prête à s'attacher aux succès du mérite, noircissait Bélisaire aux yeux de Justinien, en lui imputant le projet de se rendre indépendant en Afrique. Le vaillant général, apprenant ces bruits injurieux, veut les détruire et rassurer son prince. Bientôt Constantinople le voit débarquer sur ses bords, suivi de Gélimer et des trésors conquis sur l'ennemi. Sa conduite toucha Justinien, qui lui décerna les honneurs du triomphe. L'empereur reçut le vainqueur dans le Cirque, et fit frapper une médaille, conservée jusqu'à nos jours; sur le revers on lit : *Bélisaire la gloire des Romains.*

Poursuivant le cours de ses exploits, le général de Justinien se rend ensuite en Sicile, reprend sur les Goths Catane, Palerme, Syracuse; pénètre en Italie, où il enlève aux Goths Naples, et enfin Rome, qu'il défend durant un an contre les attaques de leur roi Vitigès, accouru avec cent mille combattants sous les murs de l'ancienne capitale du monde. Vainqueur avec l'appui de Narsès, autre général de Justinien, auquel ses victoires préparent la conquête de l'Italie, Bélisaire fait lever à Vitigès le siége de Rome, le poursuit jusqu'à Ravenne, le fait prisonnier et l'emmène à Constantinople (540). De là, retournant en Perse, il s'oppose aux progrès de Chosroës (543). Rappelé de nouveau en Italie par les succès de Totila, il reprend Rome, dont s'était emparé

ce conquérant, dernier soutien de la monarchie expirante (547). Le manque de troupes et leur dénûment, paralysant ses efforts, arrêtent enfin Bélisaire dans ses conquêtes. Il demande son rappel. Mais après quelques années de repos, il reprend encore les armes pour repousser une invasion formidable de Huns, de Bulgares et autres barbares de race sarmatique. Constantinople retentissait de ses louanges. Cependant, malgré ses services, le héros, sur la fin de sa vie, est accusé de conspiration et disgracié. L'empereur, ayant reconnu son innocence, lui rendit sa fortune avec les biens et les honneurs dont il l'avait dépouillé. Bélisaire n'en jouit pas longtemps et mourut l'an 565. L'imagination des poëtes et des artistes nous montre Bélisaire pauvre et privé de la vue, réduit à mendier dans les rues de Constantinople. Cette tradition, dont ne parle aucun historien contemporain, est une pure fable inventée par un poëte peu estimé du douzième siècle [1], et répétée depuis sans examen.

Tous les écrivains sont d'accord sous les grands qualités de Bélisaire : on vante sa fidélité pour son prince, sa douceur, sa générosité constante envers les vaincus. L'histoire le regarde comme l'un des plus habiles généraux qui aient existé. Justinien doit aux talents, aux vertus et aux victoires de cet homme illustre une grande partie de l'éclat de son règne.

Justinien a rendu aussi son nom fameux par la réforme des institutions judiciaires. Il fit réviser par une commission de jurisconsultes, sous la direction du célèbre

[1] Le poëte Tzetzes.

Tribonien, toutes les constitutions ou ordonnances de ses prédécesseurs, et en forma le code qui porte son nom (529). Le *Code* fut suivi du *Digeste* ou *Pandectes*, des *Institutes* et des *Novelles*[1]. » Justinien, au début de son règne, avait publié des édits sévères contre les hérétiques; mais il s'occupa des affaires de religion avec plus de zèle que de lumière. Enfin, non content de policer l'empire par de bonnes lois, il l'embellit par de superbes édifices, et le fortifia par un grand nombre de citadelles qu'il fit élever sur les frontières. Constantinople fut surtout l'objet de ses soins. Cette capitale, qui surpassait Rome même par la splendeur de ses monuments, par sa population, ses richesses et son commerce, ayant été renversée par un tremblement de terre (557), on la réédifia aussitôt avec encore plus de magnificence.

Justinien mourut la même année que Bélisaire (565). Avec ces deux grands hommes, l'empire d'Orient, bien que riche encore de neuf siècles d'existence, parut s'affaiblir et s'incliner vers la tombe.

[1] Tous ces ouvrages ont été réunis sous le titre de *Corpus juris civilis*.

CHAPITRE VI

Constantinople et l'empire d'Orient sous les dynasties de Justinien, d'Héraclius et Isaurienne (565 — 867).

Durant la première période que nous venons de parcourir, l'empire d'Orient ou grec, après avoir subi les ravages des Huns et perdu presque toute l'Arménie, vit périr l'empire d'Occident; mais s'étant annexé bientôt quelques-unes de ses dépouilles [1], il était encore à la mort de Justinien, dans tout l'éclat de sa puissance. Une seconde période, de Justin *le Jeune*, neveu de cet empereur, à Léon III l'*Isaurien* (565-717), ouvre l'ère de sa décadence. Les Lombards occupent les deux tiers de l'Italie; les Bulgares, Serbes et Croates s'établissent au sud du Danube; les Arabes, obéissant à l'impulsion vigoureuse de leur habile prophète Mahomet, débordent comme un torrent, soumettent la Syrie, l'Egypte, l'Afrique et l'île de Chypre. Constantinople elle-même, après avoir été vainement assiégée d'abord par les Avares [2] (593), puis par les Avares

[1] L'Italie, l'Afrique, la Barbarie, etc.

[2] Les *Avares* ou *Abares*, peuple barbare, originaire de la Tartarie, de la famille des Huns.

unis aux Perses (625), voit deux fois les fougueux disciples de Mahomet s'approcher de ses rivages (671 et 678). Mais son heure n'est point venue; près de huit siècles s'écouleront encore depuis ces premières apparitions des Musulmans aux portes de Byzance jusqu'au funeste jour où le Croissant remplacera sur ses murs la Croix qu'y planta Constantin.

Après Justin II, qui ne put défendre la haute Italie contre les Lombards et se rendit odieux par ses cruautés, on voit sur le trône Tibère, surnommé *Constantin*, dont le règne trop court ne fut pas sans gloire par des victoires sur les Perses et sur les Avares, et par le bon gouvernement des peuples. Les autres princes les moins nuls de cette période de cent quarante années, sont Maurice, Héraclius et Constantin *Pogonat*.

Maurice (610-641) rétablit Chosroès II, roi de Perse, expulsé par ses sujets, défendit l'Italie contre les Lombards, et se défendit lui-même contre les attaques et les perfidies du roi des Avares. Au milieu de ses exploits et de ses triomphes, il commit une grande faute, qui fut la cause de ses malheurs : il refusa de payer la rançon de plusieurs milliers de soldats tombés entre les mains des ennemis, et le chef des Avares fit égorger tous ces infortunés prisonniers. Maurice, accablé de douleur, pria Dieu de le punir en cette vie plutôt que dans l'autre. La prière fut exaucée. Phocas, exarque des Centurions, s'étant fait proclamer empereur par l'armée cantonnée au nord du Danube, marcha sur Constantinople (602). Maurice, arrêté avec ses six fils, les vit égorger sous ses yeux, pendant qu'il

répétait ces paroles du Roi-prophète : *Vous êtes juste, Seigneur, et votre jugement est équitable.* Il périt lui-même après toute sa postérité. Phocas, son meurtrier, assis sur un trône sanglant, se montra lâche, débauché, rapace et cruel ; il se laissa enlever, par Chosroès roi de Perse, l'Osroène, la Mésopotamie, l'Arménie, la Syrie et une partie de l'Asie Mineure. Il réprima vainement trois conjurations. Détrôné enfin par Héraclius, après la bataille navale de Constantinople, le tyran fut décapité sur le tillac du vaisseau de ce prince (610). Son corps, traîné par les rues, fut ensuite brûlé dans le marché aux bœufs.

La mort d'*Héraclius*, fils d'un exarque d'Afrique, rappelle le prince brave et religieux qui vainquit les Perses, et se signala par un de ces traits de piété chrétienne, dont la mémoire honore un souverain aux yeux de la postérité. Son règne fut cependant marqué par de grands désastres qu'il ne sut point éviter. L'empire, envahi en Europe par les Avares, en Asie Mineure et en Egypte par les Perses, était comme réduit aux murs de Constantinople. Sept années de ce règne agité furent néanmoins une époque de gloire (de 622 à 629).

Profitant de la faiblesse de l'empire et des factions qui le désolaient, les Perses, ces éternels ennemis des monarques d'Orient, avaient rompu la paix : sous le règne de Phocas, on les avait vus ravager la Mésopotamie, une partie de la Syrie, commettant diverses cruautés et faisant trembler sur son trône le farouche meurtrier de Maurice. Lorsque Héraclius eut pris la pourpre et frappé de mort l'usurpateur, le nouvel empereur, encore mal assis, envoya demander la

paix au roi de Perse Chosroès. Mais ce prince idolâtre, poussé par son ambition, ne songeant qu'à profiter de ses avantages, et poursuivant ses ravages sur le territoire de l'empire, prit successivement les villes d'Edesse, d'Apamée, de Césarée en Cappadoce et de Damase; enfin la ville sainte de Jérusalem tomba elle-même en son pouvoir (614).

Il n'entre point dans notre plan de décrire les horreurs que commirent dans cette dernière conquête les adorateurs du soleil. Au milieu de ces calamités inénarrables, les Chrétiens d'Orient eurent à déplorer la perte de la vraie Croix, qu'enlevèrent les Perses, après avoir incendié le magnifique temple érigé en son honneur par la mère de Constantin. Cependant le patrice Nicétas avait, à prix d'argent, sauvé l'éponge présentée au Sauveur sur la croix, et la lance dont son côté avait été percé. Ces deux saintes reliques, envoyées à Constantinople, furent exposées pendant plusieurs jours, dans la grande église, à la vénération des fidèles, qui les arrosaient de leurs larmes et leur rendaient d'insignes hommages. Quant à la vraie Croix, elle fut déposée dans un château de Tauris, en Arménie.

Les ambassadeurs d'Héraclius offraient à Chosroès de lui céder une portion considérable de ses conquêtes, s'il consentait à conclure la paix. Mais ce monarque impie exigeait, avant d'entamer les négociations, qu'Héraclius abjurât le christianisme et adorât le soleil. Le religieux empereur rejeta avec horreur cette proposition, et mettant sa cause sous la protection du Dieu des armées, il résolut de se défendre avec toute l'énergie que donne une sainte cause.

De nombreuses troupes furent rapidement organisées; les

ressources financières de l'empire ayant été épuisées par les révolutions des règnes précédents, l'Eglise ouvrit ses trésors, et versa ce qu'elle avait d'or et d'argent dans le coffre impérial. L'an 622, après avoir célébré pieusement à Constantinople la solennité de Pâque, Héraclius se mit lui-même à la tête de ses troupes, et leur jura de ne les abandonner jamais. Le Ciel bénit sa résolution. Une première victoire en Arménie fut le prix de son courage. La campagne suivante s'ouvrit sous les plus favorables auspices. Le vainqueur, ému d'un généreux sentiment de compassion, avait mis en liberté cinquante mille prisonniers persans. Cet acte d'humanité lui concilia les cœurs de tous ces peuples, que Chosroès opprimait sous un joug de fer.... Héraclius, admirablement secondé par les populations au milieu desquelles il faisait la guerre, marcha de succès en succès. Durant cinq campagnes, il ne cessa de battre ses ennemis, sur lesquels il reconquit l'Asie Mineure jusqu'au Tigre, tandis que le patrice Bonose repoussait les barbares loin de Constantinople.

Vers la fin de 627, Héraclius résolut de livrer à Chosroès une bataille décisive. Il anima ses soldats au combat en leur retraçant tous les maux que les Perses avaient faits à l'empire : les campagnes désolées, les villes saccagées, les autels profanés, les églises réduites en cendres. « Vous voyez, leur dit-il, quels sont nos ennemis : ils déclarent la guerre à Dieu même ; ils ont livré aux flammes ses temples et ses autels. Soyez pleins de confiance ; Dieu combattra pour vous. » Excités par ces paroles, les soldats fondent avec impétuosité sur l'armée des Perses,

campée alors auprès de l'ancienne Ninive. Héraclius, combattant lui-même au fort de la mêlée, voit son cheval blessé et reçoit plusieurs coups dans ses armes. La bataille dura onze heures. La victoire fut complète. Les Perses perdirent plus de la moitié de leurs soldats, et les vainqueurs cinquante hommes seulement. L'empereur, poursuivant sans relâche Chosroès, le força de se sauver de ville en ville jusqu'au fond de ses états. Réfugié à Séleucie sur le Tigre, avec sa femme, ses nombreux enfants et ses plus dévoués serviteurs, Chosroès, atteint d'une maladie grave, préparait avec magnificence le couronnement d'un de ses fils, quand survint Siroès, son fils aîné. Chosroès avait été parricide. Il avait fait assommer son père Hormisdas pour se couvrir de ses dépouilles. Siroès vengea sur lui cet attentat par un crime plus horrible encore. Indigné de se voir exclu du trône au profit de Médarsès, son frère puîné, le monstre fit arrêter son père, et après avoir ordonné d'égorger en sa présence dix-sept de ses frères, il le fit enfermer dans une prison, où il mourut de faim au milieu de ses trésors.... Devant de tels forfaits, qui ne sont point des faits isolés dans les temps antiques, l'âme, tressaillant d'horreur, sent mieux le prix d'une religion et d'une civilisation sous lesquelles les droits de la nature sont du moins consacrés et mis comme à l'abri de pareils attentats.

Siroès, devenu roi, conclut une paix solide avec Héraclius. Il délivra tous les Chrétiens captifs en Perse; de ce nombre était Zacharie, patriarche de Jérusalem. Parmi les précieuses dépouilles que rendirent les vaincus, se trouva

le bois sacré de la vraie Croix. L'empereur, le regardant comme le plus beau trophée de sa conquête, le transporta avec lui à Constantinople. Au printemps de l'année suivante (629), Hélaclius s'embarqua pour Jérusalem, afin de rendre grâces à Dieu de ses victoires, et replacer la sainte Croix dans l'église du Saint-Sépulcre. Ce prince, quittant ses vêtements précieux, sa couronne, ses brodequins de pourpre, symbole de sa dignité, voulut marcher sur les traces du Sauveur. On le vit donc, avec un extérieur dont la simplicité rappelait le dénûment de Jésus crucifié, porter lui-même sur ses épaules jusqu'au lieu du Calvaire le signe auguste de notre rédemption, la Croix qui a conquis le monde. Ce jour fut pour tous les Chrétiens une fête solennelle, dont la mémoire, après douze siècles, est célébrée chaque année encore dans l'Eglise, le 14 septembre, sous le nom d'*Exaltation de la sainte Croix.*

Héraclius, après de si beaux exploits, tomba dans une fausse sécurité qui vit s'ouvrir une nouvelle période de revers et de désastres. Pendant qu'il s'occupait de querelles religieuses, et appuyait l'erreur des *monothélites* [1] par son fameux édit appelé *Ecthèse* ou *Exposition*, les fougueux disciples de Mahomet envahissaient déjà les belles

[1] Les *monothélites*, nouvelle secte d'*eutychéens* déguisés, soutenaient qu'il n'y a qu'une seule volonté en Jésus-Christ; tandis que l'Eglise catholique, reconnaissant en Jésus-Christ deux natures, y reconnaît aussi deux volontés, jamais opposées sans doute, mais néanmoins toujours distinctes. Cette hérésie, approuvée par Sergius de Constantinople, Cyrus d'Alexandrie, mais combattue par saint Sophrone, patriarche de Jérusalem, et condamnée par le pape saint Martin, a divisé longtemps l'Eglise et l'empire.

provinces de l'empire. Les lieutenants du calife Abou-Békre prenaient Damas (632); Jérusalem se rendait au calife Omar (637); enfin la Mésopotamie, la Syrie, la Palestine et l'Egypte tombaient aussi au pouvoir des enfants de l'imposteur arabe. Héraclius ne survécut pas longtemps à ces désastres; il mourut après un règne de trente années, mêlé de gloire et de revers (641). Huit empereurs après lui montent sur le trône par des crimes et périssent de mort violente. L'un d'eux, Constant II, son petit-fils, auquel les historiens attribuent presque tous les vices de Néron, persécuta le pape saint Martin jusque dans Constantinople, et se laissa enlever par les Musulmans, sans oser marcher contre eux, les îles de Chypre et de Rhodes, et une grande partie de l'Afrique. Délaissant la ville impériale, qui le haïssait, il s'était réfugié en Sicile, où ses rapines l'ayant rendu également odieux, le glaive d'un de ses officiers le frappe dans un bain, et débarrasse cette île de ce tyran (668). Le règne de Constantin *Pogonat* ou le *Barbu*, son fils, dans ses premières années du moins, offre à l'histoire de moins tristes souvenirs.

Ce prince, montant sur le trône avec ses deux frères, Tibère et Héraclius (668), fait avec succès la guerre aux Sarrasins, qui durant sept années successives reparaissent sous les murs de Constantinople, et tiennent, l'espace de cinq mois, en 672, la ville impériale bloquée par mer. A cette époque, Callinique invente le feu grégeois, avec lequel il brûle les vaisseaux des infidèles. Vainqueur enfin des Sarrasins, et ayant conclu avec eux une paix de trente ans, Constantin s'applique à rétablir celle de l'Eglise.

divisée depuis le règne d'Héraclius. Un sixième concile général, convoqué par ses soins à Constantinople et auquel il assiste lui-même (681), condamne l'hérésie des *monothélites*, qu'avaient soutenue Sergius et quelques autres patriarches. L'Eglise, si souvent agitée en Orient, respire alors un instant, et répare ses forces pour combattre bientôt sous une autre forme, une nouvelle erreur, appuyée cette fois des plus violentes persécutions.

Constantin *Pogonat* se rendit odieux vers la fin de son règne par le meurtre de ses deux frères; il mourut sans laisser de regrets (685). Après lui, le trône est occupé par six ou sept princes dont le court passage a laissé peu de traces dans l'histoire. Franchissant les trente années de leurs règnes vides de souvenirs, arrivons à celui de Léon l'Isaurien, qui ouvre une nouvelle dynastie avec une troisième période de l'empire d'Orient, période pleine d'orages et de calamités.

Léon III, l'*Isaurien*, fils d'un cordonnier de Séleucie en Isaurie, avait été général d'Anastase II. Parvenu à l'empire (717), il se fit d'abord estimer par son courage, son habileté dans l'art de la guerre, et son talent pour le gouvernement. Il défendit vaillamment Constantinople assiégée par les Sarrasins, et brûla, au moyen du feu grégeois, une grande partie de leurs vaisseaux; mais toutes les qualités de ce prince s'éclipsèrent, lorsque, devenu chef de la secte des *iconoclastes*, il souleva dans l'Eglise un schisme qui sépara de lui tout l'Occident.

Jusqu'alors on avait vu les empereurs d'Orient protéger l'hérésie, mais aucun d'eux ne s'en était encore déclaré

le chef. Ce triste honneur était réservé à Léon l'*Isaurien*, qui, malgré son ignorance profonde en religion, eut la folle vanité de s'ériger en réformateur. Prévenu contre le culte des saintes images, et voulant l'abolir, il publia un édit par lequel il ordonnait d'enlever des églises les images de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et des saints (726). Cet édit, contraire à la pratique constante de l'Eglise, révolta tous les Chrétiens. Le peuple de Constantinople murmurait publiquement. Vainement saint Germain et saint Nicéphore, patriarches de cette ville, luttèrent-ils tour à tour avec zèle contre la nouvelle erreur; vainement le pape Grégoire II, informé de ce qui se passait à Constantinople, condamnait-il à Rome l'hérésie naissante, et s'efforçait-il, par ses lettres à l'empereur, de faire révoquer le funeste édit; Léon n'en devenait que plus ardent et plus obstiné. Il faisait brûler les saintes images sur la place publique, et blanchir les murailles des églises ornées de peintures. Par son ordre, un grand crucifix, que Constantin, après sa victoire, avait fait placer sur la porte du palais impérial, fut abattu à coups de hache. L'histoire a conservé le souvenir de pieuses femmes, martyres de leur zèle trop ardent à défendre l'image du Dieu crucifié. Leurs prières n'ayant pu détourner de cet acte impie l'officier chargé de l'exécuter, elles n'écoutèrent que leur indignation, et tirant le pied de l'échelle, elles firent tomber l'officier, qui mourut de sa chute. L'empereur, irrité, les fit condamner au dernier supplice avec dix autres personnes soupçonné d'avoir favorisé cette émeute. Le patriarche saint Germain fut lui-même chassé de son siége, et mourut en exil. Persécutant

les hommes d'étude qui lui étaient les plus contraires, Léon détruisit les écoles des saintes lettres, et fit brûler la bibliothèque de Constantinople avec ses gardiens. Grégoire II, et après lui Grégoire III, n'échappèrent aux embûches de ce prince que par l'active vigilance des Lombards et des Romains. Une flotte, qu'il avait équipée pour se venger du Pape, fit naufrage dans l'Adriatique. Enfin, après un règne de vingt-quatre ans, il délivra, par sa mort, l'Eglise d'un de ses plus violents persécuteurs (741). L'hérésie des *iconoclastes* ne descendit pas avec lui dans le tombeau. Son fils et son successeur, Constantin *Copronyme*, dont le nom est resté si odieux dans l'histoire, n'imita que trop les exemples de son père.

L'année qui précéda l'avènement de ce prince au trône fut signalée par un affreux tremblement de terre, dont les fréquentes secousses portèrent la désolation depuis Constantinople jusqu'au fond de l'Egypte (740). C'était comme le signe précurseur d'une autre désolation réservée à l'Eglise.

De retour d'une expédition en Asie contre les Sarrasins, Constantin envoie en exil, après leur avoir fait crever les yeux, son beau-frère Artabasde et ses deux fils. Artabasde avait usurpé le trône en son absence. Dès lors on vit se déchaîner toute la fureur du prince *iconoclaste*. Constantinople devint un théâtre de supplices. On persécutait avec un acharnement incroyable ceux qui honoraient les saintes images : on leur crevait les yeux, on leur coupait les narines, on les déchirait à coups de fouets, on les jetait à la mer. L'empereur accablait d'outrages et de tourments

surtout les moines, qu'il détestait à cause de leur zèle pour défendre la vérité : on leur brûlait la barbe, enduite de poix : on brisait sur leur tête les images des saints, peintes sur bois. Le spectacle de ces horreurs divertissait Constantin, qui, non content des cruautés exécutées par ses ordres, présidait lui-même aux exécutions. Assis sur un tribunal dressé aux portes de Constantinople, environné de bourreaux, et au milieu de la pourpre impériale, le monstre faisait tourmenter les catholiques et repaissait ses yeux de leurs tortures. Un saint abbé d'un couvent près de Nicomédie, nommé Etienne, et vénéré de tout le peuple, fut amené à Constantinople. L'empereur, voulant l'attirer dans son parti, entra en dispute avec lui : « Homme stupide ! lui dit-il, comment ne comprends-tu pas qu'on peut fouler aux pieds l'image de Jésus-Christ sans offenser Jésus-Christ même? » Alors, Etienne, s'approchant, et lui montrant une pièce de monnaie qui portait son image : « Je puis donc, répondit-il, fouler aux pieds cette image sans manquer au respect que je vous dois. » Et jetant par terre cette pièce de monnaie, il marcha dessus. Les courtisans, se précipitant sur lui, s'apprêtaient à venger l'affront fait à leur prince : « Eh quoi ! reprit Etienne avec un profond soupir, c'est donc un crime de profaner l'image d'un prince de la terre, et ce n'en serait pas un de jeter au feu l'image du Roi du ciel ? »

Etienne, traîné en prison, y trouva plus de trois cents moines de divers pays : les uns avaient les yeux crevés, d'autres le nez mutilé, les mains coupées, par suite de leur refus de souscrire aux édits contre les saintes images. Cette

prison devint un monastère, où l'office, chanté par les voix de ces martyrs, se faisait régulièrement. Le vénérable Etienne interrompit ses chants pour marcher au supplice. Dix-neuf officiers, accusés d'avoir loué la constance du saint dans les tourments, furent tourmentés eux-mêmes : deux d'entre eux eurent la tête tranchée par ordre de l'empereur. La persécution gagnait les provinces. Les gouverneurs, pour faire leur cour au monarque, se signalaient par leurs excès contre les catholiques. Non-seulement les images des saints, mais encore leurs reliques étaient dans tout l'empire l'objet d'une guerre impie : on les arrachait des sanctuaires; on les jetait au vent, dans les égoûts et dans les rivières; on les faisait brûler avec des ossements d'animaux, afin qu'on ne pût en démêler les cendres.... Mais détournons les yeux de ces hideuses scènes, dont la mort de Constantin vint enfin interrompre le cours. Ce violent persécuteur mourut de la peste dans une expédition contre les Bulgares (775). Après lui et son fils Léon, nous voyons apparaître sur le trône d'Orient l'impératrice Irène, l'illustre contemporaine et amie de Charlemagne (780).

Irène, née à Athènes, de parents obscurs, avait reçu de la nature une rare beauté jointe à tous les dons de l'esprit. Constantin *Copronyme* fut tellement frappé de ces qualités, qu'il la choisit (769) pour l'épouse de son fils, depuis l'empereur Léon IV. Elle prit un grand ascendant sur l'esprit de son époux, qui en mourant lui laissa la tutelle de leur fils Constantin V (780). Irène déploya, durant sa régence, toutes les vertus d'une grande reine : elle remporta plusieurs avantages sur les Sarrasins; mais

dans la suite, trahie par la fortune, elle conclut avec le célèbre calife Haroun-al-Raschid une paix onéreuse quoique utile. La gloire de cette princesse, zélée catholique, est de s'être appliquée à réparer les maux causés par le mauvais gouvernement des derniers empereurs. Par le conseil de saint Taraise, patriarche de Constantinople, elle écrivit au pape Adrien pour la convocation d'un concile général. La ville impériale avait été choisie pour le lieu de l'assemblée; mais les nombreux *iconoclastes* répandus dans son sein fomentant déjà des troubles, cet honneur fut dévolu à Nicée, ville déjà célèbre par la tenue du premier concile œcuménique. Là on vit se réunir trois cent soixante-dix-sept évêques, sous la présidence de deux légats du souverain pontife (787) [1]. Ce nouveau concile anathématisa l'impiété des *iconoclastes*, et le culte des saintes images, expliqué et défini, fut rétabli solennellement dans l'Eglise.... Ainsi fut éteinte cette hérésie, la plus sanglante de toutes celles qu'avait soulevées l'Orient. Quelques autres empereurs essayeront de la ranimer; elle reparaîtra enfin en Occident, au seizième siècle, quand les derniers réformateurs, marchant sur les traces de ces anciens fanatiques, promèneront en diverses contrées les mêmes excès d'impiété, de cruauté et de fureur.

Cependant Constantin V, parvenu à sa majorité, avait relégué sa mère Irène dans un château-fort (790). Quinze mois après, elle obtint de reparaître à la cour, et cherchant alors à s'assurer désormais le pouvoir, elle ne craignit pas de recourir à un moyen barbare, horriblement

[1] Ce fut le septième concile général.

usité dans ces temps de décadence, mais qu'on s'étonne de retrouver dans un règne entouré d'une certaine auréole de grandeur et de gloire. Irène, étouffant la voix de la nature pour écouter celle de l'ambition, fit mettre son fils dans une prison, où, par ses ordres, on lui creva les yeux. Le jeune prince y mourut à l'âge de dix-sept ans (797). L'impératrice s'efforça de faire oublier ce crime par de grandes actions. Elle envoya des ambassadeurs à Charlemagne, pour lui offrir sa main, afin d'unir ainsi les deux empires d'Orient et d'Occident. Si cette alliance eût pu s'accomplir, qui sait à quel avenir était réservé le monde? Mais le temps fit défaut à Irène pour la réalisation de ses gigantesques projets. Détrônée elle-même par Nicéphore, son grand trésorier (802), elle fut reléguée dans l'île de Lesbos, où elle se vit, dit-on, réduite à filer du lin pour vivre. Elle y mourut l'année suivante (803). Les Grecs, oubliant ses crimes, ont mis Irène au nombre de leurs saintes [1].

Le zèle *iconoclaste* avait fait disparaître de Constantinople et des autres villes de l'empire un grand nombre de monuments religieux, premiers hommages des arts au christianisme, qui doit leur rendre un jour tant d'éclat et de gloire. Sous les sept princes qui succèdent à Irène, on voit le culte des saintes images se rétablir, bien moins, toutefois, par la protection des empereurs, que par les soins des pontifes et des simples fidèles. Nicéphore, Staurace, son fils, et Michel *Curopalate*, son gendre, occupent successivement le trône. De nouveaux troubles,

[1] Ils célèbrent sa fête le 15 août.

de nouveaux crimes signalent cette époque. Le dernier de ces princes, cependant, se montra magnifique, libéral et zélé pour la religion. Il commence son règne (811) par secourir les veuves et les enfants des soldats moissonnés dans les guerres des Sarrasins et des Bulgares, et réprime les excès des iconoclastes. Mais attaqué peu après et défait par les Bulgares, il est détrôné par ses troupes, qui proclament empereur Léon *l'Arménien* (813). Michel se réfugie dans une église avec sa femme, trois fils et deux filles. Là, se coupant mutuellement les cheveux, ils prennent tous l'habit monastique. L'un de ces moines, fils d'empereur déchu, deviendra bientôt saint Ignace, patriarche de Constantinople.

Léon V, *l'Arménien*, remporte une victoire signalée sur les Bulgares; mais sa cruauté envers ses parents et les défenseurs du culte des images le rend odieux. Il chasse le patriarche Nicéphore, qui, en lui mettant la couronne sur la tête, avait cru toucher des épines, tant son poil était rude. Ce prince, qui rappela *Copronyme*, s'était montré d'abord catholique; on l'appela *Caméléon*. Victime d'une conspiration ourdie par Michel le *Bègue*, il fut massacré dans la nuit de Noël (820). Michel le *Bègue*, de Phrygie, sortant de prison, est proclamé empereur, les fers encore aux pieds : il se montre cruel et lâche envers les ennemis de son pouvoir, persécute les catholiques, et surtout les moines, et se laisse enlever par les Musulmans l'île de Crète, la Pouille et la Calabre. Il meurt par suite d'excès (829). Son fils Théophile, qui lui succède, fait fleurir le commerce, favorise les sciences,

embellit Constantinople de nouveaux édifices. Mais le culte des images trouve en lui encore un nouvel ennemi ; il est presque continuellement en guerre avec le calife Motassem, qu'il insulte en détruisant sa ville natale, Zapeira en Syrie ; le calife se venge en saccageant Amorium, patrie de Théophile, qui meurt de chagrin (842). Il est remplacé sur le trône d'Orient par son fils Michel III, dit *l'Ivrogne*, persécuteur, comme Néron, qu'il avait pris pour modèle, de sa mère, l'impératrice Théodora, dont le nom se rattache à l'entière extinction de l'hérésie *iconoclaste*, et à la conversion des peuples slaves et bulgares. Abhorré pour ses crimes, Michel est poignardé, dans un moment d'ivresse, par ordre de Basile le Macédonien, qu'il avait associé à l'empire (867). Avec lui finit la dynastie isaurienne, dont les princes, à l'exception d'Irène et de Théodora, n'ont guère laissé dans l'histoire que d'odieux souvenirs. Sous le règne de Michel *l'Ivrogne* apparaît Photius, le premier promoteur du grand schisme d'Orient.

CHAPITRE VII

Schisme d'Orient. — Pothius et Michel Cérulaire. — Efforts de la papauté pour la réunion des Grecs. — Conciles de Lyon et de Florence.

L'esprit d'orgueil et d'indépendance qui plus d'une fois déjà avait soufflé sur les évêques de Constantinople, fiers de leur titre de *patriarche œcuménique*[1], et de leurs hautes prérogatives, sanctionnées par deux conciles généraux, présageait depuis longtemps un schisme en Orient. Il éclata vers le milieu du neuvième siècle; Photius en donna le premier signal.

Photius, né à Constantinople, homme également distingué par sa naissance et son savoir, avait été honoré de plusieurs hauts emplois à la cour impériale : ambassadeur en Perse et premier secrétaire de l'empereur Michel, il était devenu le favori de Bardas, oncle et principal ministre du jeune prince. Saint Ignace, fils de Michel *Curopalate*, occupait alors le siége de Constan-

[1] Jean le Jeûneur prit le premier, en 595, ce titre, qui, malgré l'opposition de Rome, fut toujours conservé par le patriarche de Constantinple.

tinople. Bardas, ennemi du saint prélat, dont les remontrances contrariaient ses déréglements, résolut de le perdre. Il parvint à le faire bannir, et fit nommer Photius, quoique laïque, au patriarcat (857). D'insignes fourberies et d'odieuses violences signalèrent cette intrusion, à laquelle s'opposa vainement le pape Nicolas I[er]. Par une étrange imposture, dont il n'y a jamais eu d'exemple, Photius, supposant un concile général tenu contre le souverain pontife qui l'avait condamné, prononça contre lui une sentence de déposition et d'excommunication. En même temps ce fourbe adressait aux évêques d'Orient une lettre circulaire remplie de griefs contre l'Eglise latine : il y traitait d'erreur la doctrine enseignant *que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils*, et reprochait à l'Eglise romaine divers points de discipline (858). Telle fut comme la semence cachée qui, après avoir germée pendant longtemps, produisit dans la suite le déplorable schisme d'Orient.

Photius ne trouva point dans l'empereur Basile la même faveur que lui avait accordée Michel, son prédécesseur. Le nouvel empereur, dès son avènement (867), convoqua dans son palais une assemblée d'évêques, et par leur avis il chassa du siége patriarcal Pothius, dont l'imposture fut alors reconnue. Ignace, patriarche légitime, qu'on avait chargé de chaînes, et envoyé en exil dans l'île de Lesbos, rentra solennellement dans son Eglise, et pour y réparer tant de scandales, il engagea le prince à convoquer un concile général. Constantinople vit alors se réunir de nouveau dans ses murs une de ces vénérables assem-

blées de pontifes, que le retour de l'hérésie, sous mille formes, rendait si fréquentes dans ces premiers siècles (869)[1]. Trois légats, envoyés par le pape Adrien II, successeur de Nicolas, présidèrent dignement ce concile, dans lequel la primauté de l'Eglise romaine ayant été reconnue, l'anathème fut prononcé contre toutes les hérésies, contre Photius en particulier et ses adhérents. A la dernière cession, qui fut la plus nombreuse, l'empereur assista avec ses deux fils, Léon et Constantin. Deux lettres, écrites au nom du concile, l'une au pape Adrien pour le prier d'en confirmer les décrets, l'autre adressée à tous les fidèles pour les exhorter à s'y soumettre, furent le dernier acte de cette mémorable assemblée : elle rendit la paix à l'Eglise de Constantinople. Mais le schisme, ainsi étouffé dans sa naissance, se réveilla plus fort un siècle après, par l'ambition d'un nouveau patriarche.

L'an 1043, sous le règne de Constantin IX, Michel Cerularius ou *Cérulaire*[2], succédant au patriarche Alexis, vint s'asseoir sur le siége de Canstantinople. Près d'un siècle s'était écoulé depuis Photius. Mais la plaie faite à l'Eglise par ce dernier n'avait jamais été bien fermée. Un levain de jalousie était resté dans le cœur des évêques de la ville impériale : ils ne supportaient qu'avec peine la prérogrative du siége de Rome, la Chaire de Saint-Pierre, établie par Jésus-Christ lui-même, comme le fondement

[1] Ce fut le huitième concile œcuménique. Il dura du 5 octobre 879 au 28 février 870.

[2] C'est-à-dire *le Cirier*.

de l'Eglise. Michel Cérulaire, plus fougueux encore que Photius, osa enfin rompre ouvertement avec l'Eglise romaine, et se séparer de l'unité dont elle est le centre. Renouvelant à l'égard des Latins, les injustes accusations et les reproches frivoles dont Photius avait autrefois coloré sa conduite scandaleuse, il défendit de communiquer avec le Pape, fit fermer les églises des Latins, et poussa le fanatisme jusqu'à rebaptiser ceux qui avaient reçu le baptême dans ces églises. Cependant le pape Léon IX, informé de cette réapparition du schisme, faisait tous ses efforts pour l'étouffer et calmer les esprits. Désirant sincèrement la paix, il envoya trois légats à Constantinople, chargés de deux lettres, l'une pour l'empereur, l'autre pour Michel Cérulaire. Déjà le pontife dans une lettre précédente, avait reproché à Cérulaire, en refutant ses erreurs, son ingratitude envers l'Eglise romaine, sa mère, qui, dans plusieurs conciles avait ordonné d'honorer le premier pasteur de Constantinople comme évêque de la ville impériale. Les messagers du Pape, bien reçus de l'empereur, ne purent communiquer avec le patriarche, qui ne voulut ni leur parler ni les voir. Indignés d'une telle conduite, les trois légats se rendirent à l'église Sainte-Sophie, et là, en présence du grand clergé et du peuple (10 juillet 1054), ils déposèrent sur le grand autel un acte d'excommunication. Puis ils sortirent du temple en secouant la poussière de leurs pieds, et disant : *Que Dieu voie et qu'il juge !* Ils prirent ensuite congé de l'empereur, qui, blâmant le patriarche, n'avait pas la force de réprimer ses excès.

Michel Cérulaire, rendu furieux par la sentence des légats, osa examiner le Pape à son tour. Il s'efforçait, par des lettres pleines de mensonges, de séparer de l'Eglise romaine les autres patriarches d'Orient. Plusieurs évêques, séduits par ses impostures et son audace, entrèrent dans ses vues. Cependant, après Constantin IX, avaient régné successivement sa belle-sœur Théodora et Michel *Stratiotique* (1056). Ce dernier fut bientôt renversé du trône par ses officiers, qui choisirent en sa place Isaac Comnène. Cérulaire, l'un des fauteurs de la la révolte qui l'avait élevé au pouvoir, couronna solennellement le nouvel empereur dans Sainte-Sophie (1er septembre 1057). Croyant dès lors son crédit sans bornes et son autorité inébranlable, il fatiguait le prince de demandes incessantes, s'emportant jusqu'à dire, lorsqu'il éprouvait un refus : « Je saurai bien abattre l'édifice que j'ai élevé. » Isaac, à la fin indigné de cet évêque factieux, le prévient en abattant lui-même sa puissance. Ses gardes l'enlevant violemment du trône patriarcal, le mirent sur un mulet, le conduisirent au bord de la mer, l'embarquèrent et le déposèrent à Proconèse, lieu fixé pour son exil. L'empereur s'occupait du soin de le faire déposer dans un concile, lorsque ce prélat mourut, victime de son orgueil et de son ambition (1058).

Avec Michel Cérulaire fut consommé pour ainsi dire le schisme d'Orient, qui, après huit siècles, dure encore aujourd'hui.... Toutefois ce schisme déplorable ne fut point alors général. L'histoire assigne une autre date à sa véritable consommation. C'est l'époque où les Latins,

un siècle et demi plus tard, s'emparant de la ville et de l'empire de Constantinople, devinrent odieux aux Grecs, qu'ils étaient venus délivrer d'un usurpateur.... Etrange effet des révolutions et des conflits des peuples! Les barons français, comme nous le verrons plus tard, combattaient sur les rives du Bosphore dans l'espoir flatteur de réunir les Grecs et les Latins, et ils n'épargnèrent rien pour atteindre ce but : mais voilà que leur brillante conquête est au contraire le signal de la rupture entière des deux Eglises d'Orient et d'Occident... C'est que cette conquête, entreprise au détriment d'une autre guerre plus sainte, et souillée par le pillage de la belle cité de Constantin, n'avait point mérité sans doute un plus noble prix.

Mais ce noble prix, que n'ont pu atteindre des guerriers victorieux, les longs et persévérants efforts de l'autorité la plus auguste et la plus pacifique de la terre ne pourront-ils pas l'obtenir quelque jour? Il est permis d'espérer pour l'avenir ce triomphe complet de l'Eglise; en attendant, elle n'a cessé de le préparer par la voie et les travaux de ses pontifes.

Au milieu des innombrables sollicitudes dont le gouvernement de l'univers chrétien remplit l'âme d'Innocent III, on voit ce grand pape chercher longtemps à réunir par des voies de douceur et de conciliation l'Eglise séparée d'Orient à celle d'Occident. Au célèbre concile de Latran (1215), quelques mois avant sa mort, il espérait encore, par l'élection d'un nouveau patriarche, né en Occident, fonder pour l'Eglise de l'empire byzantin l'ordre dont elle avait un si grand besoin, et consolider en même temps

la réunion de l'Eglise grecque avec l'Eglise romaine. Son espoir est vain : mais ses successeurs poursuivent ses efforts. L'un d'entre eux, Grégoire X, soixante ans plus tard, convoque pour cet objet principal, sur les bords du Rhône, dans la vieille métropole des Irénée et des Pothin, le quatorzième concile général, l'un des plus imposants par le nombre et la majesté, entre tous ceux dont l'histoire de l'Eglise offre le souvenir (1274).

Lyon vit en effet arriver alors dans ses murs cinq cents évêques, soixante-dix abbés, Jacques, roi d'Aragon, plusieurs autres princes ou leurs ambassadeurs, et enfin le pape Grégoire X, qui présida lui-même le concile[1]. Michel Paléologue, à cette époque empereur de Constantinople, envoya aussi ses députés à une réunion qu'il avait sollicitée par des vues politiques : c'était le patriarche Germain, Théophante, métropolitain de Nicée, et Georges, grand trésorier de l'empire. Ces députés, chargés d'une lettre du prince pour le Pape, *le premier et le souverain pontife*, disait-il, *le père commun de tous les chrétiens*, en portaient une seconde, écrite au nom de trente-cinq archevêques grecs avec leurs suffragants : ces prélats y exprimaient leur consentement et leur concours pour la réunion avec l'Eglise de Rome. Tous les Pères du concile allèrent au-devant de ces ambassadeurs, et les conduisirent au palais du Pape, qui les reçut honorablement, et leur donna le baiser de paix avec toutes les marques d'une affection paternelle. Les messagers de l'empereur d'Orient rendirent de leur côté au souverain

[1] Ce concile s'ouvrit le 27 mai 1274, et dura jusqu'au 17 juillet.

Pontife les honneurs dus au vicaire de Jésus-Christ, auquel ils venaient, disaient-ils, au nom du souverain et des évêques d'Orient, faire acte d'obéissance, voulant professer avec l'Eglise romaine une même foi. Cette déclaration excita la joie la plus vive dans tous les cœurs... L'Eglise, dans sa marche pénible ici-bas, à travers les écueils et la tempête, voit luire parfois quelques jours sereins, quelques instants fortunés; Lyon avait alors l'insigne honneur d'offrir l'un de ces grands spectacles qui, à de rares intervalles, ont consolé le monde chrétien.

Le jour de saint Pierre, Grégoire X célébra la messe dans la cathédrale de Lyon, en présence de tout le concile. Le Symbole fut chanté en latin, et ensuite en grec par le patriarche Germain et les autres évêques d'Orient. Placés à la droite du Pape, après les cardinaux, les députés de l'empereur ouïrent la lecture des lettres dont ils étaient porteurs. Alors le grand *logothète* (trésorier), au nom de la nation, abjura le schisme, accepta la profession de foi de l'Eglise romaine et confessa la primauté du Saint-Siége. Grégoire, après avoir témoigné la joie de l'Eglise, qui embrassait enfin avec tendresse tous ses enfants réunis dans son sein, entonna le *Te Deum*. Tous les assistants, unissant leur voix, rendirent à Dieu de solennelles actions de grâces.

La réunion était consommée; tout semblait faire espérer qu'elle serait durable. Il n'en fut point ainsi. Moins de dix ans après, Michel Paléologue étant

mort (1282), son fils Andronic renouvelait déjà le schisme.

Plus d'un siècle et demi s'était écoulé depuis le concile de Lyon ; l'heure fatale allait sonner où Constantinople devait tomber sous la puissance des enfants de Mahomet. Les souverains pontifes, comme s'ils prévoyaient le sort futur de cette ville impériale, tentèrent un suprême effort pour rétablir l'union, avant que le Croissant eût détrôné la Croix sur ses murailles. L'empereur Jean Paléologue et le pape Eugène IV, ayant renoué les négociations, un nouveau concile général, composé de Grecs et de Latins, fut convoqué en Occident. Il fut ouvert à Ferrare, en Italie, par le pape Eugène IV, en présence de l'empereur, du patriarche de Constantinople, des députés des patriarches d'Alexandrie, de Jérusalem et d'Antioche, et de vingt archevêques d'Orient. Le concile commencé à Ferrare fut ensuite transféré à Florence (1439). Toutes les questions qui causaient la division entre les deux Eglises d'Orient et d'Occident ayant été agitées, on publia le décret d'union au nom du Pape. On y reconnaissait que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, et que le pontife romain, chef de l'Eglise universelle, a la primauté sur toute la terre. Ce décret signé par les Pères du concile latins et grecs, et par l'empereur Jean Paléologue, fut agréé de part et d'autre : la réunion fut alors de nouveau consommée aux applaudissements universels. Hélas ! la joie de l'Eglise catholique eut cette fois encore une courte durée.

A leur retour à Constantinople (février 1440), l'em-

pereur et les prélats grecs trouvèrent le clergé et le peuple de cette ville étrangement prévenus contre l'union. Les schismatiques accablaient d'injures les évêques signataires, et comblaient d'éloges Marc d'Ephèse, qui seul avait eu le triste courage de refuser son consentement. Intimidés par ce déchaînement de leurs concitoyens, les Pères grecs du concile de Florence renoncèrent à ce qu'ils avaient faits. Le schisme, qui semblait éteint, reparut alors et domine encore.

Quelques années après (1451), le pape Nicolas v, pontife d'une grande piété, réfléchissant sur l'inutilité des efforts tentés pour la réunion des Grecs, écrivait à leur dernier empereur, Constantin Paléologue, une lettre prophétique. Après avoir montré à ce souverain et à son peuple tous les préparatifs que les Turcs faisaient contre eux, et les avoir exhortés vivement à ouvrir enfin les yeux sur leur opiniâtreté passée :

« Depuis longtemps, disait cette voix vénérable, les Grecs abusent de la patience de Dieu en persévérant dans le schisme. Selon la parole de l'Evangile, Dieu attend pour voir si le figuier cultivé avec tant de soin portera enfin du fruit : mais si dans l'espace de trois années, que sa bonté lui accorde encore, il n'en porte point, l'arbre sera coupé par sa racine, et les Grecs seront entièrement accablés par les ministres de la justice divine, que Dieu enverra pour exécuter un arrêt déjà prononcé dans le ciel. »

Nous verrons tout à l'heure l'accomplissement littéral de cette prophétie, quand nous contemplerons le dernier

des Paléologues mourant sur les murs de Constantinople, que son héroïque valeur ne put défendre contre les enfants de Mahomet[1].

[1] L'église grecque *schismatique* est aujourd'hui répandue dans la Grèce, les îles Ioniennes, l'Anatolie, la Russie. Cette Eglise reconnut longtemps pour chef le patriarche de Constantinople. Les Russes s'en séparèrent en 1588, et eurent d'abord un patriarche distinct, résidant à Moscou. Depuis Pierre le Grand, ils n'ont d'autre chef de leur religion que l'empereur. On nommé *Grecs unis* ceux qui se sont ralliés à l'Eglise catholique, adoptant la formule signée en 1439, au concile de Florence, par les Grecs et les Latins. Les *Grecs unis* étaient surtout répandus en Russie et en Pologne La persécution a contraint un grand nombre d'entre eux de s'unir à l'Eglise russe.

CHAPITRE VIII

Constantinople et l'empire d'Orient sous la dynastie macédonienne et sous les Comnènes. — Les croisades (867 — 1185).

Reprenons le fil de l'histoire de l'empire d'Orient, que nous avons interrompu à l'avènement au trône de Basile le Macédonien (867). Ce prince se montra digne de la couronne. Il guerroya avec succès en Orient, repoussa les Sarrasins de la Sicile, fit fleurir la justice et réforma des abus. On a de lui un *Traité de l'art de régner*, adressé à son fils Léon. Il avait commencé un recueil des lois, que son fils termina, et qui est connu sous le titre de *Basilisque*.

Avec ce monarque s'ouvre une dynastie qui, souvent interrompue ou annulée par des usurpations, remplit une quatrième période de l'empire d'Orient (867 - 1056). Cette nouvelle période ralentit la chute de l'empire, constamment attaqué, morcelé, et elle offre quelques souverains dont le nom n'est pas sans gloire. Les Bulgares, les Russes, les Petchenègues, peuples d'origine turque, insultent et ravagent les provinces; mais la Bulgarie est

deux fois reprise, d'abord sous Jean Zimiscès (971), ensuite avec la Servie, sous Basile II, qui régna près de cinquante ans avec son frère Constantin, et reçut, par ses grandes victoires sur les Bulgares, le surnom de ***Bulgaroctone*** (1019). Un trait de la vie guerrière de ce prince donne une idée de la barbarie des mœurs de cette époque. A la suite d'une bataille mémorable (1014), quinze mille Bulgares prisonniers sont amenés à Basile vainqueur; il les fait disposer par centaines; puis, par son ordre, on arrache les deux yeux à quatre-vingt-dix-neuf prisonniers de chaque rang, et un seulement au centième. Cette armée d'aveugles, marchant par pelotons de cent conduits par un borgne, est ensuite renvoyée à Samuël, le roi vaincu.

Sous la dynastie macédonienne, Chypre, la Cilicie, la Syrie sont reprises sur les Sarrasins par Nicéphore ***Phocas***, d'abord grand capitaine, ensuite empereur (963), estimé pour ses vertus guerrières, mais plus tard devenu odieux par les impôts ruineux qu'il leva pour l'entretien de ses armées. Parmi les princes les plus remarquables de cette époque, après les deux Basile et Nicéphore ***Phocas***, nous trouvons Léon IV, le ***Philosophe*** (886 — 911), fils de Basile Ier, grand ami des lettres, habile en politique, mais malheureux à la guerre. Il voit les Lombards enlever presque tout ce qui restait aux Grecs en Italie, pendant que les Sarrasins s'emparent de l'île de Samos. Les Turcs, appelés pour résister aux Bulgares, défendent avec succès l'empire dont ils seront un jour les destructeurs. L'indolence de Constantin IX (1042 — 1054) laisse grandir près de lui la puissance des Turcs Seldjoucides. Les conquêtes

de ces futurs maîtres de l'Orient avait révélé aux Grecs leur existence. Vainement l'impératrice Théodora, belle-sœur de Constantin IX, dans un règne trop court (de 1054 à 1056), s'efforce-t-elle, par un choix de bons ministres et de bons généraux, de rendre son gouvernement paisible au dedans, redoutable au dehors; le trône, miné par la plus déplorable anarchie, et par les secousses d'ennemis se disputant de tous côtés les dépouilles de l'empire, était de plus en plus chancelant. Un général d'une habileté éprouvée pouvait seul le soutenir encore. L'armée proclama alors auguste Isaac Comnène, qui se montra peu digne de cette faveur (1057).

Avec une nouvelle dynastie, une nouvelle période de l'empire d'Orient s'ouvre ici à nos regards. L'ancienne et célèbre famille de *Comnène*, qui joue un si grand rôle dans l'histoire du Bas-Empire, cette famille qui a fourni six empereurs à Constantinople, un à Héraclée, et dix à Trébizonde, descendait d'Eutrope, aïeul de Constantin le Grand. Avec celle des Ducas, entremêlée aux règnes des premiers princes, elle remplit cette cinquième période, si mémorable par les glorieux souvenirs des croisades et par la fondation de l'empire latin des Croisés vainqueurs à Constantinople. Nous allons esquisser ces souvenirs, au milieu desquels brille souvent au premier rang le drapeau de la France.

Isaac Comnène (1057), le premier représentant de cette illustre famille, ravit d'abord les peuples par la sagesse de son gouvernement. Mais bientôt, faible, se sentant

incapable de régner plus longtemps, il abdique en faveur de Constantin Ducas, au refus de Jean, son propre frère, et se retire dans un monastère, où il vit deux ans encore sous l'habit religieux. Il avait passé deux ans aussi sous la pourpre impériable beaucoup plus pesante. Le trône d'Orient, miné de toutes parts, menacé par les Seldjoucides, maîtres bientôt des deux tiers de l'Asie Mineure, paraissait si chancelant, qu'on s'en écartait afin de n'être point écrasé par sa chute. Sous le règne de Constantin Ducas (1059 — 1067), les Scythes ravagent l'empire, quelques villes sont détruites par des tremblements de terre : ce prince, ayant réformé ses troupes par esprit d'avarice, enhardit les Turcs, qui, sans la peste et les Bulgares, auraient envahi l'Asie et la Thrace. L'impératrice Eudoxie, veuve de Ducas, en épousant Romain Diogène (1067), donne à l'empire un défenseur plus brave qu'heureux; vainqueur à Tarse (1069), Diogène perd la bataille de Mauzicert (1071), et tombe entre les mains du prince turc, qui le relâche sous promesse d'une énorme rançon : mais, pendant son absence, Constantinople avait proclamé Michel VII, fils détrôné de Ducas et d'Eudoxie. Romain Diogène tente en vain de recouvrer sa couronne : il tombe aux mains de Michel, qui lui fait crever les yeux, et il meurt quelques jours après (1071). Michel VII[1], prince lâche et sans génie, vit les Turcs Seldjoucides d'un côté, les Slaves et les Scythes de l'autre, accroître leur puissance dans l'Asie et dans la Thrace. Remonté sur le trône il le perdit encore (1079),

[1] Dit *Parapinace*, ainsi nommé d'un impôt mis par lui sur le blé.



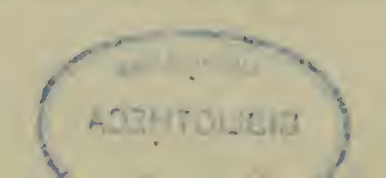
et fut chassé de Constantinople par Nicéphore *Botoniate*, le meilleur de ses généraux, qu'il avait outragé. Retiré au monastère de Stude, il en fut tiré plus tard pour être archevêque d'Ephèse.

Nicéphore *Botoniate* était proclamé en Orient, pendant qu'en Illyrie Nicéphore *Bryenne*, autre général de l'empereur, dont il craignait les injustes défiances, se faisait aussi déclarer auguste par son armée (1078). Le premier envoie contre son compétiteur Alexis Comnène, qui s'empare de Bryenne et lui fait crever les yeux. Nicéphore cherche ensuite à faire périr Comnène : ce dernier prince, instruit à temps, le prévient, se fait proclamer empereur et marche sur Constantinople, dont il se rend maître le jeudi-saint (1081). La ville est livrée au pillage. Le nouvel empereur témoigne un vif repentir de ce désastre et se soumet à une pénitence publique. Nicéphore *Botoniate*, détrôné, va finir ses jours dans un cloître.

Vingt-quatre années se sont écoulées déjà depuis l'avènement d'Isaac Comnène sur le trône, lorsque, à la suite de ces abdications, règnes éphémères et usurpations, reparaît enfin son neveu, Alexis Comnène, dont le règne de longue durée offre du moins à l'histoire quelques mémorables souvenirs[1]. Nous touchons au temps des Croisades. L'histoire de Constantinople se liant désormais à celle des *guerres saintes d'outre-mer*, nous dirons un mot de ces guerres pour rappeler leur influence sur l'empire d'Orient et sur sa capitale.

Notre siècle, plus juste et plus éclairé que son

[1] Alexis était le troisième fils de Jean Comnène, frère d'Isaac.



devancier, juge enfin sainement la cause des Croisades. Chacun reconnaît aujourd'hui que l'Europe étant elle-même menacée, sa propre sûreté autant que les malheurs des fidèles d'Orient lui commandaient ces belliqueux pèlerinages. Quand les Musulmans, maîtres d'une partie de l'Asie, conquise sur des peuples chrétiens, maîtres aussi de l'Espagne, campaient aux portes de Constantinople, jetant des regards avides sur les beaux rivages de la Grèce et de l'Italie, et se disposant à fondre sur les autres pays de l'Occident, fallait-il donc attendre patiemment, les bras croisés, le débordement de ce torrent dévastateur? Tous les peuples d'Europe ne devaient-ils pas se liguer pour lui opposer une digue salutaire?....

« ..... N'apercevoir dans les Croisades, dit Chateaubriand, que des pèlerins armés qui courent délivrer un tombeau en Palestine, c'est montrer une vue très-bornée en histoire. Il s'agissait non-seulement de la délivrance de ce tombeau sacré, mais encore de savoir qui devait l'emporter sur la terre, ou d'un culte ennemi de la civilisation, favorable par système à l'ignorance, au despotisme, à l'esclavage; ou d'un culte qui a fait revivre chez les modernes le génie de la docte antiquité, et aboli la servitude.... L'esprit du mahométisme est la persécution et la conquête; l'Evangile, au contraire, ne prêche que la tolérance et la paix. Aussi les Chrétiens supportèrent-ils pendant sept cent soixante-quatre ans tous les maux que le fanatisme des Sarrasins leur voulut faire souffrir; ils tâchèrent seulement d'intéresser en leur faveur Charlemagne; mais ni les Espagnes soumises, ni la France

envahie, ni la Grèce et les deux Siciles ravagées, ni l'Afrique entière tombée dans les fers, ne purent déterminer pendant près de huit siècles les Chrétiens à prendre les armes. Si enfin les cris de tant de victimes égorgées en Orient, si les progrès des barbares, déjà aux portes de Constantinople, réveillèrent la chrétienté et la firent courir à sa propre défense, qui oserait dire que la cause des guerres sacrées fut injuste[1] ? »

Ainsi les Croisades, en affaiblissant la puissance musulmane au centre même de l'Asie, ont empêché la France et les autres nations de l'Europe à devenir la proie des Turcs ou des Arabes. Elles nous ont sauvé aussi, au moyen âge, de nos propres discordes, pendant que l'établissement de la *trève-Dieu* suspendait le cours de nos querelles intestines. Elles firent cesser, selon de judicieux écrivains, l'espèce d'esclavage qui pesait sur certains vassaux en ramenant entre les mains du prince de nombreux fiefs, et ces priviléges dont mille suzerains indépendants avaient fait des instruments d'oppression. Quant aux autres résultats des Croisades, notre siècle sait aussi reconnaître que ces lointaines expéditions ont été favorables aux progrès des lettres, des arts, du commerce et de la civilisation.

Au milieu de l'ébranlement général de l'Europe, excité par la prédication de Pierre l'Ermite, Alexis Comnène, empereur de Constantinople, prince que sa bravoure et ses talents rendaient digne du trône, se montrait l'un des plus ardents champions de la Croisade. Le péril

[1] Itinéraire.

était imminent. Pendant que Robert Guiscard, non satisfait du trône de Sicile, et rêvant la conquête de l'empire d'Orient, s'emparait des côtes de l'Epire; d'un autre côté, des ennemis plus formidables encore pressaient le nouvel empereur. C'étaient les Turcs Seldjoucides, qui, déjà maîtres de la Syrie et de la Palestine enlevées récemment aux Fatimites du Caire, n'attendaient qu'un instant favorable pour renverser le trône chancelant de Constantin. Alexis, qui s'était hâté d'acheter la paix au prix d'une partie de l'Asie Mineure, voyait leurs princes, fiers de leur titre de sultans de *Roum*, régner à Nicée, et de là menacer Constantinople. Tremblant pour sa capitale, l'empereur envoyait donc au pape Urbain II des ambassadeurs pour implorer le secours des Latins. Déjà dans le même but il avait écrit aux divers princes d'Occident, leur racontant les conquêtes des Turcs dans l'Asie Mineure, leur montrant sa capitale prête à tomber sous la plus affreuse domination, et conjurant les chevaliers et les barons de venir la défendre. Les immenses trésors de la ville de Constantin devaient payer leur courage. Les envoyés de l'empereur grec comparurent au concile de Plaisance, précurseur de celui de Clermont, et là encore leurs voix suppliantes conjuraient les princes chrétiens de s'armer pour la défense de Constantinople et de Jérusalem. Les Croisés devaient donc compter sur le puissant secours d'Alexis Comnène. On va voir quel triste rôle joua dans cette première Croisade l'ombrageux et défiant empereur.

Les débris des premières bandes, conduites par

Gauthier *sans avoir* et par Pierre l'Ermite, horriblement massacrées sur leur chemin par les Hongrois et les Bulgares, étaient enfin arrivés à Constantinople, rendez-vous de toutes les armées de pèlerins (1096). Des Allemands, des Pisans, des Vénitiens et des Génois étaient venus se réunir sous leurs drapeaux, la ville impériale voyait passer une première armée de Croisés qui pouvait compter cent mille combattants. Ils furent transportés, au delà du Bosphore, sur les côtes de la Bythinie, à l'aide de vaisseaux chargés de vivres et de munitions que leur avait fournis Alexis. On sait quel triste sort attendait en Asie ces bandes confuses et indisciplinées. Mais voici venir enfin à Constantinople Godefroi de Bouillon, Tancrède et les autres intrépides et preux chevaliers, qui seront les véritables libérateurs du Saint-Sépulcre !

Un grand spectacle eût été offert au monde, si l'empereur de Constantinople, se mettant lui-même à la tête de la Croisade, eut partagé avec les princes latins les palmes glorieuses conquises aux champs de la Palestine. Il avait imploré les secours de l'Occident pour se défendre contre l'invasion musulmane; sa place naturelle n'était-elle pas aux premiers rangs des Croisés? Mais Alexis, prince défiant, soupçonneux, ne montra point ce cœur noble et élevé qui comprend les grandes entreprises et s'efforce d'en seconder l'exécution. Les désordres commis sur les terres de l'empire par les premiers Croisés de Pierre l'Ermite et de Gauthier lui avaient fait regarder cette milice comme des ennemis non moins dangereux que les Turcs. A mesure que les princes latins s'avançaient

vers Constantinople avec leurs troupes, Alexis s'effrayait du grand nombre de ses libérateurs. A ces flots de nations qui débordaient sur son territoire, il opposa une politique de ruse, de perfidie et de corruption. Il tremblait sur son vieux trône; et sans le pieux Godefroi, qui ne voulut point qu'on oubliât les serments de la Croisade, les bannières latines auraient flotté dès ce moment sur les murs de Constantinople. L'empereur cependant, à force de présents et de basses caresses, obtint l'hommage passager de tous les chefs des Croisés, excepté pourtant de Tancrède, resté seul insensible aux séductions d'Alexis.

De quelle admiration ne durent pas être saisis les princes latins, en contemplant alors pour la première fois la splendeur et la magnificence de la ville de Constantin! « Oh! quelle grande et belle cité! s'écrie ici un chroniqueur; que de monastères et de palais! que de choses admirables dans les places et dans les rues! Il serait trop long de dire tout ce que cette ville renferme de richesses en or et en argent, en étoffes et en saintes reliques [1]. »

Admis devant l'empereur, les chefs des Croisés s'inclinèrent avec respect devant son trône : l'empereur les embrassa tous l'un après l'autre, selon leurs rangs. Il dit à Godefroi, le premier d'entre eux, qu'il l'*adoptait pour son fils et mettait son empire sous sa protection* [2]. *Quand il eut ce dit, si le fist vestir de robe d'empereur, et seoir près de lui; et lors lui firent les barons moult grant feste,*

[1] Foucher de Chartres. [2] Chron. d'Albert d'Aix.

et très grant solennité, si comme coutume de la terre estoit que l'on fist en teles choses[1]..... »

Par une sorte de traité, les princes latins promirent de remettre entre les mains d'Alexis les villes qui avaient appartenu à l'empire, et de lui rendre hommage pour toutes leurs autres conquêtes. De son côté, le monarque fit le serment d'aider la Croisade de tous ses moyens, et d'en partager les périls et la gloire. L'empereur, qui n'avait reculé devant aucune humiliation, devant aucune promesse pour acheter la paix avec cet hommage des princes croisés, le regarda comme une victoire. Il ordonna à tous ses sujets de les regarder comme des alliés, des amis, et d'apporter dans leur camp des vivres en abondance. Cependant l'ombrageux souverain, tremblant toujours pour ses états, ne fut rassuré qu'après que toutes les armées de l'Occident eurent passé le Bosphore (1097).

Si nous suivions dans les plaines de l'Asie les futurs vainqueurs de Nicée, de Dorylée, d'Antioche et de Jérusalem, nous verrions tout d'abord la politique et la ruse d'Alexis dérober aux armes latines la conquête de cette première place, et rendre ainsi plus impossible que jamais une franche alliance entre les deux nations. Cet empereur concourut avec les Croisés à la prise de Nicée et à leurs premiers combats; mais apprenant plus tard leur triste position dans Antioche, il ramena ses troupes, et ne continua à prendre part à la Croisade que pour racheter les prisonniers faits sur les Croisés et recevoir les Français

[1] Chron. de Bernard le Trésorier.

avec magnificence à leur retour à Constantinople. On ne peut cependant refuser à ce prince de grandes qualités : il signala son règne par plusieurs victoires sur Guiscard, sur les Turcs et sur les Scythes. On vante sa générosité envers plusieurs conspirateurs, son équité envers ses sujets, son savoir et son zèle pour la conversion des hérétiques. On dit qu'il fut toujours en communion avec le siége de Rome. Les historiens latins, le traitant de perfide et de cruel, prétendent qu'il n'oublia rien pour faire périr les Croisés en Asie; une lettre d'un des chefs de la Croisade au pape Urbain le montre comme leur faisant tout le mal qui est en son pouvoir. Sa fille Anne, au contraire, qui a écrit sa vie, le représente comme un monarque accompli. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Alexis ne fournit point le corps des troupes qu'il avait promis, et que les Croisés, par représailles, manquèrent à leur promesse de restituer à l'empire les conquêtes faites sur les Turcs. De là cette mésintelligence qui régna constamment entre les Latins et les Grecs.

Après Alexis, Jean et Manuel Comnène s'efforcèrent vainement de soutenir cet empire croulant : ces trois souverains, pendant l'espace d'un siècle, ne purent reconquérir qu'une faible partie des provinces sur la mer Noire (1081 — 1181). Des guerres contre les Normands, conquérants de la Sicile, et contre les Hongrois épuisèrent les forces des Grecs.

La seconde Croisade, entreprise sous le règne de Manuel Comnène, petit-fils d'Alexis, vit encore les armées d'Occident affluer à Constantinople. Conrad, empereur

d'Allemagne, et Louis le Jeune, roi de France, étaient à la tête de l'expédition; mais le perfide empereur trahit les Croisés et contribua, par ses intelligences avec les Turcs, à faire échouer complétement l'expédition (1147). *Il n'y avait malice,* dit l'historien Nicétas, *que ce prince ne fît aux Croisés et n'ordonnât de leur faire, pour servir d'exemple à leurs descendants, et les détourner de venir sur les terres de l'empire.* Dans un conseil des chefs, tenu à Constantinople, on avait proposé de s'emparer de cette capitale, barrière importune, placée entre les Latins et les provinces d'Orient. La loyauté des barons français fit encore respecter l'antique Byzance. Manuel fut puni de sa perfidie par Roger, roi de Sicile, allié des Croisés, qui pénétra en Grèce, et pilla Thèbes et Corinthe. Plus tard, le même prince, dans une guerre contre Araddyn, sultan d'Iconium, vit son armée périr dans des défilés près de Myriocéphales en Asie Mineure (1185); nouvelle punition de lâche trahison, qui avait fait exterminer dans les défilés du mont Taurus les armées de Conrad et de Louis le Jeune!

Manuel Comnène reprit Corfou sur Roger, soumit les Hongrois et les Serviens révoltés. Il mourut avec la réputation d'un bon guerrier, mais d'un prince sans mœurs et sans probité (1180).

Son fils, Alexis II, enfant de douze ans, parvint à l'empire, sous la tutelle de Marie sa mère, fille de Raimond, prince d'Antioche; cette princesse associe à la régence le sébastocrator Alexis, remplit de troubles et d'exactions les courts moments de l'apparition sur le trône

du jeune prince, que l'histoire nous montre fiancé à Agnès de France, fils de Louis VII.

Andronic, cousin de Manuel Comnène, qui l'avait exilé, paraît tout à coup devant Constantinople, s'en rend maître, se présente comme un libérateur (1182) et s'empare de la régence. On fait signer au malheureux empereur l'arrêt de mort de sa mère; puis Andronic, associé à l'empire, fait étrangler le jeune prince son pupille (1183). Le corps de l'enfant fut jeté en pleine mer; la barque chargée du dépôt sanglant portait des musiciens dont les chants et les instruments semblaient célébrer un triomphe.

Un règne ainsi inauguré tint tout ce qu'il promettait. Andronic souilla sa couronne par des cruautés inouies. Pruse et Nicée ayant refusé de reconnaître le tyran, il assiége ces deux villes et les livre à des horreurs que la plume ose à peine retracer. Au rapport d'un historien, les arbres des vergers environnant Pruse portaient suspendus *autant de cadavres que de fruits*. De retour à Constantinople, Andronic redoubla de rage et de férocité. La révolte d'Isaac Comnène dans l'île de Chypre devint le prétexte des plus affreuses proscriptions. D'un autre côté, Andronic, voyant ses généraux battus par Guillaume, roi de Sicile, s'en prit aux principaux seigneurs de sa cour, qu'il soupçonnait d'intelligence avec ses ennemis, et les fit mourir. Au nombre de ces innocentes victimes devait être Isaac l'Ange, dont toute la famille avait péri sous les coups du tyran. Isaac se sauva dans l'église de Sainte-Sophie, où le peuple, s'étant attroupé, le proclama

empereur. On maudit Andronic; on livre le palais au pillage; le tyran veut fuir, on l'atteint, on le charge de chaînes, et il est remis entre les mains de la populace, qui, durant trois jours, exerce sur lui les cruautés les plus horribles. Enfin, après avoir été promené par la ville monté sur un chameau, il est entraîné au théâtre, où il est pendu par les pieds (1185). Cet infortuné, reconnaissant, dit-on, la souveraine justice qui le frappait, ne faisait entendre que ces mots : *Kyrie eleison : Seigneur, ayez pitié de nous !*

Andronic était d'une taille colossale, d'une force prodigieuse, mais d'une figure dure et repoussante. Quelques historiens ont loué sa fermeté dans l'administration : « Andronic, dit Montesquieu, était le Néron des Grecs; mais comme parmi tous ses vices il avait une fermeté admirable pour empêcher les injustices et les vexations des grands, on a remarqué que pendant son règne quelques provinces se rétablirent. » Quelques historiens parlent dans le même sens; mais quelques actes de justice et de prudence peuvent-ils balancer les crimes dont son histoire est souillée?

Andronic fut le dernier empereur de la famille des Comnène.

CHAPITRE IX

Siége de Constantinople par les Croisés (1203).

Nous voici au treizième siècle. Ce siècle mémorable, qui vit surgir tant de grands noms et accomplir tant de grandes choses, fut inauguré à Constantinople par l'une de ces révolutions subites dont le spectacle remplit l'âme d'émotions diverses, et dont l'histoire a retracé avec quelque détail un fidèle tableau. Pour nous, Français, ce tableau a d'autant plus d'intérêt, que notre drapeau y joue le principal rôle, et qu'on va le voir flottant à côté de la Croix sur les murs conquis de l'ancienne Byzance.

Un saint prêtre à l'éloquence vive et entraînante, Foulques, curé de Neuilly-sur-Marne, investi par le pape Innocent III de la mission que les pontifes romains avaient donnée tour à tour à Pierre l'Ermite et à saint Bernard, l'avait dignement remplie. Tout s'apprêtait pour une nouvelle Croisade. A la tête d'un grand nombre de barons enrôlés sous l'étendard de la Croix, paraissait Thibaut de Champagne, jeune et brillant guerrier, auquel dix-huit cents

chevaliers, ses vassaux, rendaient foi et hommage. Il était neveu ou cousin des rois de France et d'Angleterre, frère et beau-frère des rois de Jérusalem et de Navarre. L'exemple de ce prince fut imité par les comtes de Chartres et de Blois, à la suite desquels se croisèrent le comte de Saint-Paul, Simon de Montfort, les comtes Gauthier et Jean de Brienne, Reinhard et Bernard de Montmirail, Manassès de Lisle, Renaud de Dampierre, Matthieu de Montmorency, Hugues et Robert de Born, comtes d'Amiens, Renaud de Boulogne, Geoffroi du Perche, et enfin Geoffroi de Villehardouin, le spirituel et naïf historien de cette mémorable croisade.

La noblesse de Flandre, guidée par le comte Baudouin, se rangea avec ces fiers barons sous la bannière sacrée. Un grand nombre d'autres seigneurs de diverses contrées prirent aussi la croix; le commandement de la sainte expédition fut confié à Thibault, comte de Champagne.

Réunis d'abord à Soissons, puis à Compiègne, les chefs de la Croisade décidèrent que l'armée se rendrait par mer en Orient, et que six députés seraient envoyés à Venise, pour obtenir de la république les vaisseaux nécessaires au transport des Croisés dans les campagnes de l'Asie. « Ainsi, dit Villehardouin, ces six députés partirent, lesquels après avoir concerté ensemble, chevauchèrent en si grande diligence, qu'ils arrivèrent à Venise la première semaine de Caresme (1200). »

Venise, aujourd'hui triste, languissante, mais belle encore sous son brillant soleil, avec ses palais, ses églises et ses grands souvenirs, était alors la reine des mers. Plus florissante que Pise et Gênes, ses rivales de gloire

et de puissance, elle voyait des flottes de deux cents navires parties de ses bords sillonner la Méditerranée; et sous leurs riches pavillons retentissait toujours le cri de la victoire. A cette époque, Venise avait à sa tête le doge Henri Dandolo, qui, dans son vieux corps de quatre-vingt-dix ans, cachait le feu, le courage, l'énergie, l'activité de la jeunesse. *Moult sage et moult preux*, aussi habile dans l'art de commander des flottes que dans celui de dominer une assemblée, Dandolo régnait partout avec un ascendant immense. A l'esprit de calcul et d'économie qui distinguait ses compatriotes, il savait joindre les sentiments les plus généreux et colorer d'un air de grandeur les entreprises d'un peuple marchand. Deux pensées semblaient être le mobile de tous ses actes : la puissance et la gloire de Venise; l'abaissement et la ruine de Constantinople.

Par un traité délibéré, consenti dans les conseils du doge et des patriciens, et présenté à la sanction du peuple, on régla les conditions suivantes : « Venise tiendra prêts des vaisseaux pour transporter quatre mille cinq cents cavaliers et vingt mille hommes d'infanterie; elle pourvoira de vivres l'armée chrétienne pendant neuf mois; mais en retour les barons et les chevaliers s'engageront à payer à la république quatre-vingt-cinq mille marcs d'argent. » Dandolo proposait en outre, au nom de Venise, d'armer cinquante galères, sous la clause que les Vénitiens deviendraient maîtres de la moitié de tous les pays conquis par les Croisés.

Ce traité fut soumis à l'approbation du pape Innocent III. Ce grand pontife, comme s'il eût prévu l'avenir, en donnant son assentiment, exhorta vivement les nouveaux guerriers

à ne jamais tourner leurs armes contre aucun peuple chrétien. Les députés revinrent en Champagne rendre compte de leur mission. Quelques mois après, au printemps de l'an 1202, les Croisés se mettaient en route, et traversant les Alpes, ils cheminaient vers Venise. A défaut du jeune comte Thibault, mort dans l'intervalle à l'âge de vingt-trois ans, l'armée, composée surtout d'un grand nombre de chevaliers flamands et champenois, avait offert le commandement de l'expédition à Boniface, marquis de Montferrat. Venise reçut dignement les guerriers de la Croix, et la fière république remplit ses engagements avec une sorte de générosité.

Les navires destinés aux pèlerins étaient plus nombreux, plus beaux et mieux équipés qu'on n'aurait dû s'y attendre. Mais lorsque Venise à son tour exigea des Croisés le paiement des quatre-vingt-cinq mille marcs d'argent stipulés par le traité, les barons et les chevaliers se virent hors d'état de remplir leur promesse. Le comte de Flandre livra alors tout son bien et tout ce qu'il put emprunter : le marquis de Montferrat, les comtes de Blois et de Saint-Pol, et plusieurs autres, imitèrent leur exemple. La plus belle vaisselle d'or et d'argent fut portée au palais du doge, et il manquait encore trente-quatre mille marcs.

Le doge Henri Dandolo, rassemblant le peuple, lui représenta qu'il serait malséant pour la république d'user de rigueur envers les pèlerins de Jésus-Christ. « Ne vaudrait-il pas mieux, ajouta-t-il, les engager à aider Venise à soumettre la ville de Zara, que le roi de Hongrie nous a enlevée, et qui se montre toujours animée contre nous de

sentiments hostiles? Les Croisés, en nous prêtant leur appui dans cette conquête, se libéreront de la somme qu'ils nous doivent encore. »

Proposer à des barons français de payer leurs dettes par des victoires, c'était flatter leur courage, et leur imposer une condition que la nécessité d'ailleurs les forçait d'accepter. Plusieurs pèlerins murmuraient cependant, et, se rappelant leur vœu de combattre les infidèles, ils hésitaient à tourner leurs armes contre des Chrétiens. Le Légat du Pape, Pierre de Capoue, s'élevait surtout fortement contre une entreprise qu'il appelait sacrilége, et qui détournait de leur pieux dessein les soldats de la Croix. Dandolo, pour faire taire les plaintes et vaincre les répugnances, résolut de se croiser lui-même.

Un grand nombre de chevaliers et de gens du peuple s'étant rassemblés un jour de fête dans l'église de Saint-Marc, le doge monta à la tribune avant le service divin, et dit aux Vénitiens : « Vous vous êtes alliés avec les hommes les plus vaillants de la terre. Je suis vieux, faible et infirme, comme vous le voyez; j'aurais besoin de repos; néanmoins je ne connais personne plus capable que moi de vous commander dans votre entreprise : si donc vous voulez que je prenne la Croix, et que mon fils reste ici pour me remplacer, j'irai avec vous et les pèlerins à la vie et à la mort. » Tous s'écrièrent : « Nous vous conjurons, au nom du Ciel, de venir avec nous. » Dandolo descendit de la tribune, s'approcha de l'autel à travers les flots du peuple, et se jetant à genoux en pleurant, se fit attacher une grande croix sur la poitrine. Une foule de Vénitiens

suivit son exemple, à la grande joie des pèlerins. La Croix fut dès lors pour les Français et les Vénitiens un signe sacré d'alliance qui, confondant tous leurs intérêts, ne fit plus de ces deux peuples qu'une seule nation. Les vaisseaux furent équipés : on se prépara des deux côtés avec une égale ardeur à l'expédition de Zara. Le départ était fixé au mois de septembre.

Mais dans ces entrefaites, voici arriver, dit Villehardouin, *une grande merveille, une aventure inespérée, la plus étrange dont on ait ouï parler.* Alexis III, l'Ange, avait usurpé le trône de Constantinople. Il venait de s'en emparer au détriment de son frère, Isaac l'Ange, par un de ces forfaits si fréquents dans ce royaume. « Depuis de longues années, dit le savant Hurter [1], la cour de Byzance s'était rabaissée au niveau des cours orientales les plus dépravées, par la pompe roide de ses souverains, par les règlements minutieux de son étiquette, par la vanité ridicule des titres et par les désordres qui souillaient le palais. Au milieu des nombreux dangers qui menaçaient l'empire, tant de la part des Bulgares, des Latins, sous Frédéric Barberousse, que des provinces révoltées, Isaac l'Ange s'abandonnait à tous les dérèglements d'une sensualité relevée par le site enchanteur de la Propontide, dominé qu'il était par le pressentiment insensé qu'il ne règnerait pas moins de trente-deux ans; et quand il lui arrivait de s'arracher à son repos pour se livrer à cette activité par laquelle seule les souverains se rendent dignes de leur haute vocation, il ne pouvait se passer longtemps des plaisirs d'une table

[1] *Histoire d'Innocent III.*

somptueusement servie, des bains, des parfums et des vêtements précieux. Son palais fourmillait de chanteurs, d'acteurs, de jongleurs, de fous de cour et de parasites. Les calices des églises ornaient les tables de ses festins. Il poussa la complaisance envers les Sarrazins jusqu'à leur permettre la construction d'une mosquée dans Byzance. Il se trouvait rarement dans sa capitale, passant presque tout son temps dans ses maisons de plaisance, situées sur les bords de la Propontide. Tandis qu'il faisait abattre les plus beaux édifices de Constantinople, n'épargnant pas même les sanctuaires, il bâtissait de magnifiques villas, et élevait des îles dans la mer au moyen de digues. L'augmentation des impôts, l'altération des monnaies lui fournissait les moyens de satisfaire à de pareilles prodigalités. Ce qui ne l'empêchait pas de se montrer parfois libéral envers les églises et les couvents; secourable envers les pauvres et les orphelins; remettant des impôts, non-seulement à quelques ménages et à quelques familles, mais à des tribus entières; et néanmoins l'historien Nicétas ne trouve à louer chez lui que l'absence de cruauté. »

Tel était le prince qui, détrôné et privé de la vue par son frère Alexis, gémissait dans une prison (1195). Son jeune fils Alexis, ayant brisé les fers qui le retenaient aussi captif, s'était enfui sur un vaisseau jusqu'à Ancône, et de là en Allemagne, auprès de l'empereur Philippe de Souabe, son beau-frère. Etant venu ensuite à Vérone, il y rencontra de nombreux pèlerins qui allaient joindre l'armée des Croisés. « Prince, lui dirent quelques-uns d'entre eux, voici près de nous, à Venise, une armée

composée des plus nobles et des plus valeureux chevaliers du monde, qui s'en vont combattre outre-mer. Allez les prier de prendre en pitié la misère de l'empereur votre père et la vôtre. Peut-être votre malheur les touchera-t-il, et, remplis de compassion, consentiront-ils à vous secourir. » Le jeune Alexis profita de ce conseil. Une ambassade fut envoyée par lui dans le camp des Croisés. Surpris et émus de l'arrivée de ces messagers, les barons chrétiens les accueillirent avec bonté. Cependant, prêts à partir pour Zara, ils ajournèrent leur réponse à un moment plus favorable.

« La veille de la Saint-Martin, dit Villehardouin, les Croisés arrivèrent devant Zara en Esclavonie, ville close et fermée de si hautes murailles et de si hautes tours, que malaisément on pourroit se figurer une place plus belle, ny d'ailleurs plus forte et plus riche. Quand les pèlerins l'eurent aperçue, ils se trouvèrent merveilleusement surpris, demandant les uns aux autres comment on pourroit venir à bout d'une telle place, à moins que Dieu n'y mît la main. » Cependant la ville ne put résister longtemps aux efforts réunis des Vénitiens et des Français. Après quinze jours elle se rendit à discrétion. Les vainqueurs se partagèrent leur riche conquête, et l'hiver approchant ils résolurent d'attendre dans cette cité le retour d'une saison propice à leur embarquement.

Les Croisés reçurent à Zara des ambassadeurs de Philippe de Souabe, chargés de recommander à leur appui son beau-frère, le jeune Alexis. « Si Dieu permet, disaient les messagers, que vous rétablissiez ce jeune

prince dans son héritage, il remettra tout l'empire d'Orient sous l'obéissance de l'Eglise romaine; il vous donnera deux cent mille marcs d'argent pour les frais de la guerre, et des vivres pour tous les pèlerins; il vous accompagnera lui-même en Palestine, ou bien il enverra sous vos bannières dix mille guerriers qu'il entretiendra à sa solde l'espace d'un an; en outre, sa vie durant il entretiendra à ses frais cinq cents chevaliers pour la garde d'outre-mer. » De si belles propositions, vivement discutées dans le conseil des chefs, trouvèrent les esprits divisés. « Doit-on mettre dans la balance Dieu et Alexis? s'écriaient les uns. Nous ne sommes point partis de notre pays pour faire la guerre à des Chrétiens, mais pour combattre les infidèles. » D'autres soutenaient au contraire que si jamais la terre sainte était recouvrée, ce ne pouvait être que par l'Egypte et par la Grèce : « Si nous refusons un traité si favorable, ajoutaient-ils, un blâme éternel rejaillira sur les pèlerins. »

Après bien des disputes, les Vénitiens jaloux de voir leurs vaisseaux entrer en triomphe dans le Bosphore, firent pencher la balance du côté du jeune prince qui réclamait leur secours. Il fut décidé que les Croisés, acceptant les offres d'Alexis, s'embarqueraient pour Constantinople au commencement du printemps.

On partit vers les derniers jours d'avril (1203). Les navires débarquèrent peu de temps après à Duras et à Corfou, là, le jeune Alexis, qui s'était rendu lui-même au milieu des Croisés, fut proclamé empereur. Le 24 mai, veille de la Pentecôte, la flotte quitta l'île de Corfou.

« *Le jour étoit clair et serein*, dit le vieux chroniqueur Villehardouin, *la mer bonace, et le vent propice et doux, lorsqu'ils se mirent en mer et lachèrent la voile. Et moy, Geoffroy, maréchal de Champagne, auteur de cet œuvre, assure que jamais on ne vit armée navale ny si belle ny en si grand nombre de vaisseaux, en sorte qu'il n'y avoit personne qui ne jugeât en la voyant qu'elle ne dût conquérir tout le monde; la mer, tant que la vue se pouvoit étendre, étant couvertes de voiles et de navires; en sorte que cela faisoit plaisir à voir.* » La flotte s'approcha des côtes du Péloponèse, doubla le cap Ténare (cap Matapan), et s'arrêta devant Andros et Négrepont. Poussés par des vents favorables, les Croisés entrèrent ensuite dans l'Hellespont et côtoyèrent la Troade. Partout, sur leur passage, les peuples reconnaissaient l'autorité d'Alexis. On était alors à l'époque de la moisson. La terre offrait partout l'aspect de l'abondance. La beauté du climat, la joie, l'empressement des Grecs ravis de revoir leur jeune prince, la magnificence des villes qu'on rencontrait, tant de régions inconnues que traversaient les navires, tout ajoutait chaque jour à l'enthousiasme des pèlerins, tout répandait un charme poétique sur leur expédition. Enfin la flotte arriva à l'entrée du Bosphore, et la veille de la St-Jean, elle vint jeter l'ancre à la pointe de *Saint-Etienne*, sur la côte d'Asie; alors les Croisés purent voir devant eux la reine des cités, s'élevant superbe et fière au *bord* des eaux qui caressaient mollement ses murailles.

« Constantinople, la porte immense de deux mers, dit un historien moderne, le diamant qui brille entre les

flots de saphir et les campagnes ondoyantes d'un vert d'émeraude, le plus délicieux séjour de l'homme pour l'agrément et la sécurité, la rivale de Rome en dignité, de Jérusalem par la vénération de ses sanctuaires, de Babylone par sa grandeur, la perle de toutes les villes, placée par son second fondateur sous la garde de la Mère de Dieu, protégée par les eaux de deux mers, entourée du côté de la terre par une double enceinte de murailles[1].... » Constantinople, au temps des Croisades, était la ville la plus vaste, la plus forte et la plus riche de l'univers. Métropole de l'Europe et de l'Asie par sa situation heureuse, elle attirait dans son sein, par son commerce, son industrie, ses arts, ses écoles, les tributs de cent nations : son port, où abordaient les navires de tous les peuples, était surnommé par les Grecs *la Corne d'or* ou *d'abondance*. On comparait ses murailles et ses innombrables tours à celles de Babylone, qui passaient pour une des merveilles du monde.

Comment peindre l'enthousiasme, la crainte, la surprise, la joie qui s'emparèrent tour à tour de l'esprit des Croisés à l'aspect de Constantinople! Lorsque le lendemain, au lever du soleil, les étendards déployés, la flotte entra dans le canal et passa sous les murs de Byzance, une population immense bordait les remparts et se pressait sur le rivage; debout sur leurs vaisseaux et ceints de leurs armes, les guerriers d'Occident contemplaient fièrement ces multitudes d'ennemis. *Toutefois,* dit Villehardouin, *il n'y eut aucun si ardent à qui le cœur ne*

[1] Hurter, *Hist. d'Innocent III.*

frémit, car oncques si grande ne fut entreprise. » Mais la capitale de l'empire, molle et corrompue, n'avait guère pour sa défense que des troupes mercenaires. Qu'importe ses trois cents tours, ses châteaux forts, sa position inexpugnable, ses machines terribles, et son feu grégois dont rien n'arrête la dévorante activité! Son heure était venue; la Babylone du Bosphore, dégradée et avilie, allait tomber devant les armes des Latins.

Les Croisés, ayant débarqué sur la rive asiatique, s'établirent dans le palais et les jardins de l'usurpateur. A l'approche de l'ennemi, ce prince s'était retiré à Constantinople, où il continuait, au milieu des fêtes et des plaisirs, sa vie efféminée. « La mollesse où était plongé l'empereur, dit l'historien Nicétas [1], le rendait aussi incapable d'agir que s'il eût perdu l'esprit. Les eunuques gardaient les montagnes et les forêts, pour la chasse des empereurs, avec un soin aussi scrupuleux que les anciens païens gardaient les bois consacrés à leurs dieux. Alexis s'amusait, pendant que l'Occident allait fondre sur lui, à couper des montagnes, à combler des vallées, à aplanir des terrains montueux; il se raillait des préparatifs des Italiens, et se moquait de ceux qui en paraissaient étonnés. Au reste, ajoute l'historien avec un secret dépit, pourquoi serait-on surpris de l'audace que montrèrent les Italiens dans cette entreprise? Ils étaient bien informés que l'empereur était noyé dans le vin et la débauche, et que Constantinople était pleine de volupté et de luxe comme cette ancienne Sybaris, si célèbre autrefois par ses désordres. »

[1] Nicetas Aconiatus Choniates, *Annales.*

Cependant Alexis, voyant les Croisés maîtres de son palais et de ses jardins, s'émut de quelque crainte. Le lombard Nicolas Rossi fut chargé de sa part d'aller saluer les barons français, et de leur demander pourquoi ils avaient violé le territoire de l'empire? Conon de Béthune, sage et éloquent chevalier, répondit au nom de tous : « Nous avons envahi le pays de votre seigneur, parce qu'il possède, contrairement à Dieu et au bon droit, ce qui appartient à son neveu. Vous voyez ici ce jeune prince, il est au milieu de nous. Si votre seigneur veut venir lui demander pardon, et lui remettre la couronne de l'empire, nous nous emploierons afin que son neveu soit clément envers lui et lui assigne des revenus conformes à son rang. Du reste, ne vous hasardez plus à vous charger d'un pareil message. »

Cette fière réponse, véritable déclaration de guerre, fut suivie d'un conseil que tinrent les chefs dans la vaste plaine où est aujourd'hui le grand cimetière de Scutari. On décida que l'armée passerait le détroit, et viendrait camper sous les murs de Constantinople. Le lendemain donc, au point du jour, les pèlerins ayant invoqué par leurs prières la protection du Ciel, au signal des clairons, toute l'armée s'embarqua pour traverser le canal. Les troupes grecques commandées par Alexis, étaient rangées en bataille sur l'autre bord, au bas de la colline des figuiers ou de Péra. Lorsque les Francs s'approchèrent du rivage, nul ne voulut laisser à un autre la gloire de toucher le premier la terre. Bon nombre de chevaliers, le casque en tête, la lance en main, s'élancèrent des

vaisseaux dans les flots jusqu'à la ceinture, et le reste de l'armée s'empressa de les suivre. Chevaliers et fantassins, débarqués sur la rive, brûlaient de combattre, et juraient de vaincre ou de mourir. Mais les Grecs, qui semblaient avoir l'intention de défendre le terrain, furent saisis de frayeur dès qu'on en vint aux mains : ils mirent bas les armes, et tournèrent le dos si promptement qu'à peine le jet rapide d'une flèche pût-il les atteindre. Maîtres du rivage, les Croisés se rangèrent en ordre. Alors les matelots étendirent les ponts des vaisseaux ; les chevaux furent amenés, et chevaliers se formèrent en corps de bataille selon le plan d'attaque concerté dans le conseil.

Baudouin marcha en avant contre le camp de l'empereur ; celui-ci l'avait déserté ; et ce fut une prise trop facile pour les Croisés. Ils résolurent de s'arrêter au delà du port, sur le promontoire de Galata, en attendant de pouvoir briser la forte chaîne qui fermait l'entrée de la *Corne d'or*. Ils campèrent donc auprès de la tour et sur le rivage, dans le quartier des Juifs, aujourd'hui partie du faubourg de Péra. Le lendemain au point du jour, ils attaquèrent la tour de Galata, qui céda à leurs efforts, pendant que la flotte vénitienne, forçant l'entrée du port, s'emparait du petit nombre de vaisseaux ennemis ou les culbutait contre le rivage où ils se brisaient. Bientôt les étendards de la Croix flottèrent sur toute la rive occidentale du Bosphore. Ainsi vingt mille Français, aidés de quelques navires vénitiens, assiégèrent par terre et par mer une ville qui, au rapport de quelques historiens,

renfermait un million d'habitants et deux cent mille hommes en état de porter les armes. Mais l'héroïque bravoure de nos pères ne comptait pas les bataillons ennemis; elle ne savait que les combattre, vaincre ou mourir.

Maîtres de Galata et du port, les Croisés, les jours suivants, redoublèrent d'efforts pour s'emparer de la ville impériale. Divisés en six corps d'armée, ils vinrent camper entre le palais des *Blaquernes et le chastel de Bohémond*, *qui ore estoit une abbaye close de murs*, et s'y fortifièrent avec des poutres et des palissades; ce qui n'empêcha pas les Grecs de les attaquer souvent, mais toujours avec perte. Le siége durait déjà depuis huit jours; la nécessité de provisions nouvelles augmentant pour les Latins ne leur permettait pas de différer plus longtemps de porter un coup décisif; le jeudi 17 juillet, tout était prêt pour l'assaut. Le combat fut acharné. Les Croisés s'étant portés sur un côté des murailles défendu par des soldats étrangers armés de hallebardes, par des Génois et des Pisans; les plus audacieux appliquèrent les échelles d'escalade, et quinze d'entre eux y montèrent intrépidement. Là s'engagea un combat avec l'épée et la hache, jusqu'à ce que les assiégés, s'étant précipités en plus grand nombre sur les braves assaillants, les contraignirent de se retirer. *Ce fut grande merveille*, dit Villehardouin, *que pour un homme qui étoit en l'ost étoient-ils deux cents dans la ville*.

De leur côté, les guerriers de la flotte vénitienne, dont les vaisseaux serrés les uns contre les autres s'étaient approchés de la muraille du port en face de Galata, dé-

ployaient la plus héroïque ardeur. Chaque navire portait sa baliste, puis un échafaudage soutenu par des mâts sur lequel quatre hommes pouvaient combattre. Du haut de leurs échelles, ils dominaient les murs, lançaient des flèches, et s'efforçaient d'abattre les ponts-levis. Les pierres volaient sur la ville, envoyées par les balistes des vaisseaux protégés contre le feu par des peaux de bœuf. Dans ce combat engagé entre la ville et la flotte, les échelles s'approchèrent si près des murs que l'on s'y battait quelquefois avec l'épée ou la lance. Le feu grégeois qui sillonnant la mer s'attachait aux navires, le sifflement des pierres et des javelots, le choc des vaisseaux qui se heurtaient, les cris des matelots et des soldats, tout offrait le spectacle le plus horrible et le plus effrayant. Cependant le vieux Dandolo, debout sur le pont de sa galère, l'étendard de Saint-Marc à la main, animait les siens par ses paroles et par son exemple. « Il faut prendre terre, criait-il d'une voix terrible, sinon je ferai justice de vos corps. » Et l'intrépide vieillard aborde lui-même sur la rive, où il se fait porter par des hommes de son équipage. Tout à coup l'étendard de Saint-Marc parait sur une tour, comme placé par une main invisible. A cette vue les galères se rapprochent du bord; les soldats, volant sur les pas de leur héroïque chef, s'élancent sur les remparts; vingt-cinq tours sont au pouvoir des assiégeants. Les Grecs terrifiés prennent la fuite; les vainqueurs les poursuivent jusque dans la ville, et, craignant quelque embuscade ou la rencontre de nouveaux ennemis, ils mettent le feu aux maisons voisines des

murailles : *Spectacle lamentable*, dit Nicétas, *et capable de faire couler assez de larmes pour éteindre ce vaste incendie, qui s'étendait depuis la colline de Blaquernes jusqu'au monastère d'Evergète et jusqu'à Dentère!*

L'empereur, tiré de sa léthargie par la vue de sa capitale en flammes, pressé par le peuple, était monté à cheval, et l'armée impériale sortait par trois portes différentes pour combattre les Croisés. Composée de soixante bataillons, cette armée était quatre fois plus nombreuse que celle des Latins. Retranchés derrière leurs palissades, les barons et les chevaliers attendaient, non sans quelque crainte, le moment d'une terrible mêlée. De leur côté les Vénitiens se préparaient à voler au secours de leurs compagnons d'armes; mais à la vue d'ennemis si bien disposés, l'usurpateur, saisi d'effroi, fait sonner la retraite. Vainqueurs sans avoir combattu, les Croisés poursuivent dans la ville l'armée d'Alexis. L'arrivée des fuyards y répand la frayeur et la confusion. Alors Alexis, moins soucieux du sort de sa capitale que du soin de sauver sa vie, fait rassembler ses trésors, et s'embarquant durant la nuit avec et quelques partisans, il va chercher une retraite dans quelque coin de son empire.

Les Grecs, se voyant sans empereur, et dans l'impossibilité de résister aux Latins, volent eux-mêmes à la prison d'Isaac, brisent ses fers, et le portent en triomphe dans le palais des Blaquernes. Là, le vieil aveugle est revêtu de la pourpre impériale, et replacé sur le trône d'Orient. A cette étrange nouvelle, les chefs des Croisés

se rassemblent. Pleins de défiance, ils font ranger l'armée en bataille; et prêts à combattre, ils envoient Matthieu de Montmorency, Villehardouin et deux nobles Vénitiens dans la ville, pour s'enquérir de la vérité et demander à Isaac la confirmation du traité conclu avec le jeune Alexis. Les quatre messagers trouvèrent en effet Isaac assis sur un trône étincelant d'or et environné d'une nombreuse cour. Ils saluent l'empereur avec respect, puis ils l'engagent à ratifier la convention faite par le prince son fils. « Que porte cette convention? répond l'empereur. — Elle porte que l'empire d'Orient retourne sous l'obéissance du Saint-Siége, à laquelle il s'est soustrait depuis longtemps; ensuite que vous nous donniez deux cent mille marcs et des vivres pour tous pendant une année; que vous envoyiez sur vos vaisseaux dix mille hommes dans la terre sainte, entretenus à vos frais pendant un an; enfin que vous mettiez au service de ce pays cinq cents chevaliers à toujours. — Les conditions de ce traité parurent dures à l'empereur. Mais il n'avait rien à refuser aux Croisés; il s'étonnait même qu'on ne lui demandât pas la moitié de l'empire. Il jura donc la convention et la revêtit de la bulle d'or.

Au retour des députés, le doge et les principaux chefs de l'armée, montant à cheval, s'avancent en triomphe dans les rues de la capitale, et, à travers un peuple immense, ils conduisent le jeune Alexis au palais impérial. Partout sur leur passage ils sont salués par de vives acclamations. Les places publiques, les églises, les palais retentissent des hymnes de la reconnaissance et de la

joie. Quelle douce récompense pour la bravoure de nos chevaliers! Quelle émotion dut s'emparer de leur âme, en voyant le père aveugle et son fils, dans les bras l'un de l'autre, remerciant ensemble leurs libérateurs! La meilleure intelligence parut régner dès lors entre les Grecs et les Latins. Les Grecs venaient dans le camp, soit par curiosité, soit pour y faire le commerce; les Latins, de leur côté, allaient dans la ville merveilleuse pour voir ses riches palais impériaux, ses églises et leurs trésors, qui n'avaient rien de comparable dans toute la chrétienté.

L'historien Hurter retrace ici une longue et magnifique description des monuments et des richesses de Constantinople, il la termine par ces paroles : « Quelle impression ne devait pas exercer sur les esprits des chevaliers habitués à la solitude de leurs châteaux ou à la pauvreté des villes occidentales, cette cité impériale qui n'était qu'une suite de palais, d'églises, de couvents, dans lesquels des centaines et même des milliers de religieux se consacraient au service de l'Eternel! Quelle ne fut pas leur surprise en parcourant une ville qui offrait à leurs regards tout ce que les siècles précédents avaient produit en monuments artistiques, les chefs-d'œuvre qui avaient orné Rome la dominatrice du monde, les résidences des rois fastueux de l'Asie, les villes embellies par les plus célèbres artistes de la Grèce libre? Combien les débris incomplets, recueillis dans les collections les plus illustres, paraissent misérables en comparaison de toutes ces richesses!... Et combien d'objets précieux,

depuis huit siècles, avaient été déjà détruits par la foudre, par les tremblements de terre, par les orages et les trombes, par les incendies venues à la suite de guerres intestines [1] ! »

Quelques jours après son entrée dans la capitale de l'empire, à la fête de *Saint Pierre aux Liens*, le jeune Alexis fut couronné solennellement dans l'église de Sainte-Sophie, et vint partager le trône avec son père. Les Croisés, présents à l'auguste cérémonie, firent des vœux pour la prospérité de son règne. Enfin, une alliance entre les Latins et les Grecs était proclamée et semblait devoir être durable.... Mais des nuages planaient dès lors sur l'horizon ; aux fêtes magnifiques allait succéder une horrible tempête.

[1] *Hist. d'Innocent III.*

CHAPITRE X

Troubles dans Constantinople. — Second siége par les Croisés. — Empire latin de Constantinople (1203 — 1261).

La bonne harmonie entre les Latins et les Grecs ne tarda pas à se refroidir. Quand il fallut payer aux Croisés les sommes promises et proclamer la réunion de l'Eglise grecque à l'Eglise latine, les Bysantins, inconstants et légers, firent éclater leur mécontentement. On se dégoûta d'une restauration achetée à un prix si onéreux. Cependant, pour s'acquitter envers les Croisés, on fit fondre les images des saints et les vases sacrés, ce qui excita de grands murmures parmi le peuple. Les chefs de l'armée ayant exigé ensuite que sans aucun délai le patriarche et le clergé de Constantinople abjurassent leurs erreurs, le patriarche du haut de la chair de Sainte-Sophie, déclara, au nom de tout le peuple chrétien d'Orient, *qu'il reconnaissait Innocent III pour successeur de saint Pierre et comme le seul vicaire de Jésus-Christ ici-bas.* Dès lors les Grecs et les Latins furent plus que jamais séparés; plus on proclamait la réunion des deux Eglises,

plus les deux peuples se haïssaient, s'éloignaient l'un de l'autre. Un désastre vint encore accroître cette haine funeste.

Peu de temps après la cérémonie, un terrible incendie, allumé, dit-on, par quelques soldats flamands, éclata dans la capitale et dévora la moitié de son enceinte. Le pauvre peuple, resté sans asile, errant parmi les décombres, accusa de sa misère les guerriers latins et les deux empereurs auxquels on venait de rendre la couronne. Le fils d'Isaac, de retour d'une expédition contre l'usurpateur Alexis et les Bulgares, faite avec les barons et les chevaliers, devint plus odieux encore aux Grecs. Enfin, les vases sacrés et les trésors des églises n'ayant pas suffi à payer ce qu'on devait aux Latins, le peuple, sur lequel on mit d'énormes impôts, *se souleva*, dit Nicolas, *comme une mer agitée par les vents.* Dans sa fureur superstitieuse, il s'en prit au marbre et à l'airain ; une statue de Minerve, qui décorait la place de Constantin, tomba sous ses coups, parce que ses yeux et ses bras tournés vers l'Occident semblaient appeler et protéger les Latins. Comme c'était le plus souvent dans l'Hippodrome, autour du *Sanglier de Calydon*, que se rassemblait la populace mutinée, l'empereur crut calmer les passions de la multitude en faisant transporter le sanglier dans le palais des Blaquernes[1]. Mais l'orage, loin de s'arrêter, grossissait chaque jour, et l'animosité des Grecs contre les Latins devenait chaque jour plus violente. Durant ce temps, le

1 Les poils hérissés de l'animal excitaient, dit-on, la colère du peuple.

jeune Alexis semblait abandonner les rênes de l'empire, tandis qu'au fond de son palais, le vieil Isaac, entouré de courtisans et d'astrologues, se promettait encore un règne merveilleux. Enfin le peuple, passant des menaces à la révolte, se précipite en foule au palais des empereurs; il leur reproche de délaisser la cause de Dieu, la cause de la patrie, et demande à grands cris des vengeurs et des armes.

Le principal instigateur des troubles était Alexis surnommé *Murzufle*, jeune prince de la famille impériale des Ducas. *Murzufle* surpassait tous les autres Grecs dans l'art de feindre et de dissimuler. Il savait colorer des mots de patrie, de liberté, de religion, ses projets ambitieux. Il ne manquait point de courage; et dans une ville où tout le monde tremblait, sa réputation de bravoure suffisait pour attirer sur lui les regards. Ses discours persuadèrent au jeune Alexis qu'il fallait rompre avec les Latins pour obtenir la confiance des Grecs. Il ne cessait d'animer le peuple contre les Croisés. Pour décider une rupture, il se mit lui-même un jour à la tête de quelques soldats, et fit une sortie contre les guerriers d'Occident. Cette imprudente attaque devint comme le signal d'une guerre où devait périr l'empire qu'il avait la prétention de sauver.

Les chevaliers de la Croix, sollicités par une députation des Chrétiens de la Palestine de marcher enfin au au secours de la Terre sainte, répondaient que la guerre avec les Grecs devenait inévitable, et qu'ils ne pouvaient, sans péril et sans déshonneur, s'éloigner d'une ville perfide, toujours disposée à violer ses promesses. En même

temps une députation des chefs de l'armée venait sommer Alexis de remplir ses serments : « Si vous n'exécutez point les traités, lui dirent les députés, les Croisés, oubliant qu'ils ont été vos alliés et vos amis, n'auront plus recours à des prières, mais à leurs épées; choisissez la paix ou la guerre.

Une vive indignation accueillit ces paroles. « Là-dessus, dit Villehardouin, se leva un bruit fort grand au palais; les messagers gagnèrent promptement les portes; et quand ils furent hors, il n'y en eut aucun qui ne s'applaudit d'être échappé à si bon marché, car il ne tint à rien qu'ils ne demeurassent tous morts ou pris. » Dès ce jour on reprit les hostilités.

Les Grecs, n'osant combattre de front les Latins, essayèrent de brûler la flotte; leur entreprise échoua; Alexis, effrayé, implora de nouveau la pitié, conjurant de venir défendre un trône près de s'écrouler, et proposant de leur livrer son propre palais. Tandis que Murzufle, chargé de porter aux Croisés les paroles suppliantes d'Alexis, remplissait sa mission, ses émissaires répandaient partout le bruit qu'on allait livrer Constantinople aux barbares de l'Occident. Un tumulte effroyable s'élève alors parmi le peuple, qui se porte à Sainte-Sophie et demande un nouvel empereur. Après trois jours d'orageux débats, un jeune imprudent nommé Canabus se laisse proclamer le successeur d'Isaac et d'Alexis. Murzufle, qui avait tout préparé, se servait ainsi d'un inconnu pour essayer le péril. Pendant que le marquis de Montferrat, appelé par Alexis, vient à la tête de guerriers d'élite pour défendre le trône

et la vie des deux empereurs, Murzufle accourt auprès du fils d'Isaac, et lui persuade que tout est perdu si les Français entrent en armes dans son palais. Les portes en sont donc fermées. Lorsque Boniface se présente devant les Blaquernes, Alexis lui signifie qu'il n'est plus libre de le recevoir, et les conjure de sortir de Constantinople avec ses soldats. La retraite des Français ranime le courage et la fureur de la populace; une foule immense, assemblée devant le palais, fait entendre des cris séditieux; Murzufle, feignant de voler au secours d'Alexis, l'entraîne à l'écart, l'enferme dans une prison, et vient annoncer au peuple ce qu'il a fait pour sauver la cité impériale.

Le perfide prince est regardé comme le sauveur de l'empire: lui seul est digne de la couronne; on l'entraîne à Sainte-Sophie, où cent mille voix le proclament empereur. A peine revêtu de l'autorité suprême, Muzurfle veut s'assurer le fruit de son crime; redoutant les caprices du peuple et de la fortune, il retourne vers Alexis et lui fait avaler un breuvage empoissonné. Puis, comme l'infortuné tardait à mourir, il l'étrangle de ses propres mains.

L'usurpateur essaya aussi de faire périr par trahison les principaux chefs de l'armée; mais la sagesse de Dandolo, *le prudent des prudents*, sauva les barons français du piége que le perfide leur avait tendu. La renommée ne tarda pas à publier le meurtre d'Alexis et la fin d'Isaac, mort de désespoir et de frayeur. A cette nouvelle, l'indignation fut générale dans le camp des Croisés: dans le conseil,

les chefs s'écrièrent qu'on devait faire une guerre implacable au vil tyran devenu maître de Constantinople, et punir une nation au sein de laquelle la trahison et le parricide obtenaient une couronne.

Tandis que Muzurfle faisait réparer les remparts, s'appliquant de tout son pouvoir à mettre la cité à l'abri des attaques des Lotins, les Croisés préparèrent tout ce qui était nécessaire pour un nouveau siége. Mais au lieu d'agir comme dans le premier, les chefs, appréciant les sages conseils des Vénitiens, résolurent d'une voix unanime de diriger toutes leurs troupes du côté de la mer. Le 8 avril l'armée s'embarqua. Le lendemain, aux premiers rayons du soleil, la flotte leva l'ancre et s'avança vers les murailles. Rangés sur une ligne, les navires couvraient la mer dans l'espace d'un mille et demi. Les remparts de la cité et tous les vaisseaux de la flotte grecque étaient couverts d'armes et de soldats. Sur une des sept collines de Byzance, non loin des Blaquernes, s'élevaient les tentes de Murzufle, remplies de nombreux guerriers.

Au signal donné, l'action s'engage; les Grecs font jouer leurs machines; les Latins dirigent leurs coups contre les murailles. Les Croisés, après avoir soutenu les efforts de l'ennemi avec peine et dans un grand désordre, sont d'abord contraints de fléchir. « Vers la troisième du soir, dit Villehardouin, la fortune et nos péchés voulurent que nous fussions repoussés. » Les chefs firent sonner la retraite et terminer le combat; deux jours furent employés à réparer les vaisseaux et les machines ; et le troisième jour, 12 avril, impatients de réparer un premier échec,

les guerriers latins se présentent de nouveau ; des vaisseaux joints deux à deux et garnis d'intrépides soldats, s'approchent des remparts ; chacun se signale par des prodiges de valeur ; mais toute la bravoure de nos chevaliers ne peut triompher de la résistance des assiégés. Tout à coup un vent du nord s'élève et pousse sous les murs des deux navires, *le Pèlerin* et *le Paradis*, montés par l'évêque de Troyes et l'évêque de Soissons. Les ponts-levis sont appliqués contre les murailles ; et deux guerriers, un Français nommé d'Arboise, et un Vénitien Pierre Alberti, s'élancent sur une tour, entraînant sur leurs pas de vaillants compagnons. A la vue des drapeaux flottant à son sommet, l'armée entière pousse des cris de joie ; de toutes parts on vole à l'escalade, on s'empare de quatre tours, trois portes de la ville succombent sous les coups du bélier. Les Latins sortant de leurs vaisseaux se précipitent en foule sur la rive ; tous les ennemis fuient éperdus ; la terreur et la confusion règnent dans la grande cité. Murzufle abandonne sa tente, qui devient la proie des flammes. « Ce prince, dit Nicétas, courant dans les rues, s'efforçaient de railler son armée en désordre; mais entraînés par le désespoir, ses soldats n'eurent point d'oreilles pour écouter ses remontrances, point d'âme pour exécuter ses ordres. » Délaissé par les siens, l'usurpateur ne songe plus qu'à fuir : il sort par la *porte dorée*, et va chercher un asile sur les rives de l'Hellespont.

« Alors, poursuit Nicétas, deux jeunes princes également sage et courageux se disputèrent le trône, comme

deux matelots qui disputeraient la possession d'un navire battu par la tempête : l'un était Théodore Ducas ; l'autre, Théodore Lascaris. Lascaris fut préféré. Revêtu de la haute dignité impériale, il exhorta le peuple et les soldats à la vaillance. » Mais le nouvel empereur, ne trouvant autour de lui ni citoyens ni soldats, se vit aussi contraint de fuir, abandonnant la ville à sa destinée.

Constantinople est livrée à la merci d'un vainqueur irrité. L'incendie allumé par les soldats victorieux embrasa plusieurs quartiers de la ville et consuma, au dire des barons, plus d'édifices que n'en contenaient les trois plus grandes cités de France et d'Allemagne. Ne trouvant de résistance nulle part, les Croisés parcouraient tous les quartiers, le fer et la flamme à la main. Au lieu d'ennemis à combattre, c'étaient des femmes, des enfants, des vieillards éplorés, qui s'avançaient devant eux, précédés du clergé portant les croix et les images des saints. Touchés des cris, des larmes de ces infortunés, les chefs ordonnèrent d'épargner la vie des habitants et de respecter l'honneur des femmes. Leur autorité, jointe aux exhortations du clergé latin, fit cesser le carnage ; mais, en laissant la vie sauve aux vaincus, les vainqueurs n'en devinrent que plus ardents au pillage ; rien ne fut respecté, ni la sainteté des églises, ni la paix des tombeaux, ni les palais des grands, ni la demeure du pauvre. Partout régnait l'horreur de la destruction. La magnifique église de Sainte-Sophie fut dévastée, et l'admirable autel de la Vierge Marie, l'un de ses plus beaux ornements, fut mis en pièces. Les chefs-d'œuvre

de l'art antique, qui décoraient les cirques, les places, l'hyppodrome, n'échappèrent point à la barbarie du vainqueur.

Il faut lire dans l'historien Nicétas, témoin oculaire de cet affreux désastre, le récit de toutes les scènes de vandalisme qui souillèrent la conquête de Constantinople par les Francs. C'est là qu'on trouve une description curieuse, et pleine d'intérêt pour l'histoire de l'art, des anciens monuments de la cité de Constantin, qui s'était enrichie des dépouilles de presque toutes les villes du monde. Nicétas déplore leur perte; l'indignation rend sa plainte éloquente : « Les Latins, dit-il, ouvrirent les tombeaux des empereurs qui ornaient le grand temple, et en enlevèrent avec une avidité effrénée les perles, les diamants, les pierres précieuses.... Ils déchirèrent en lambeaux le magnifique voile du grand temple, tissu d'or et d'argent pur, estimé plusieurs millions... Ils firent fondre les statues de bronze pour les convertir en monnaies. La Junon d'airain, statue colossale, qui ornait le forum de Constantin, fut brisée et fondue la première. Un char attelé de quatre chevaux put à peine en transporter la tête jusqu'au palais de l'empereur. Paris, présentant la pomme source d'une fatale discorde, fut renversé de sa base. Ils n'épargnèrent point cette pyramide élevée qui dominait sur toutes les colonnes dispersées de la ville. Qui n'eût admiré les bas-reliefs dont elle était ornée? Tous les autres monuments de l'antiquité furent détruits. Dans ce grand désastre périt l'Hercule Trihespérus, ce colosse, chef-d'œuvre de sculpture, qu'on

voyait dans la Cophine : il était couvert de la peau d'un lion : l'immobilité de l'airain n'empêchait pas qu'on ne vît ses yeux animés par la fureur.... Telle était l'immensité de cette statue, que le cordon qui mesurait un de ses pouces, pouvait facilement ceindre un homme, et que la taille des hommes les plus grands égalait à peine le contour de la cuisse du colosse.... Les Latins livrèrent encore aux flammes la louve qui allaita Rémus et Romulus.... Pourrai-je oublier le cheval indompté, dont l'oreille droite, la bouche frémissante, et les bonds, signe de sa joie et de sa fierté, annonçaient l'indépendance? l'horrible Scylla, femme gigantesque, dont l'attitude menaçante exprimait la force et la férocité?... Que dirai-je de la statue d'Hélène, de cette Hélène qui conduisit toute la Grèce sous les murs de Troie? Non jamais il ne sera possible d'exprimer et la postérité cherchera vainement à sentir et à peindre la grâce répandue dans cette statue divine. Mais, ô fille de Tyndare, où est la toute-puissance de tes charmes? Les descendants d'Enée ont-ils voulu te condamner aux flammes que tu allumas dans Ilium[1]?... »

Les campagnes voisines de Bosphore n'avaient point échappé à la dévastation : les villages, les maisons de plaisance, tout avait été saccagé. On voyait des sénateurs, des patriciens, issus de famille impériale, cherchant un misérable asile, errer, couverts de lambeaux, autour de la cité conquise. Le patriarche s'enfuit épouvanté, sans argent, sans ceinture, sans bâton, pieds nus, vêtu seu-

[1] Nicétas Choniates, *Narratio de statuis.*

lement d'un justaucorps et assis sur un âne. Le palais de Bucoléon, où s'étaient réfugiées d'illustres infortunes, fut seul épargné. Marguerite, fille de Béla, roi de Hongrie, et femme d'Isaac l'Ange, Agnès, fille d'un roi de France, épouse de deux empereurs, tombant à genoux, attendrirent le cœur des barons par leurs gémissements et leurs larmes. Leur demeure fut plus sacrée pour eux que ne l'avaient été les églises. Au milieu des scènes diverses de ce pillage, il était curieux de voir les soldats français, insultant à la molesse des vaincus, se parer des habillements des Grecs, s'affubler de leurs robes flottantes, bariolés de vives couleurs, ou attacher sur la tête de leurs chevaux les coiffures de toiles aux cordons de soie, parure des Orientaux. D'autres couraient dans les rues, tenant dans leurs mains, au lieu de leurs épées, un rouleau de papier, des plumes et une écritoire, et raillant ainsi les Grecs, qu'ils appelaient avec dédain un misérable peuple d'écrivassiers.

Terminons ce tableau par une scène moins lugubre. Constantinople, outre ses antiques monuments, ses palais somptueux, possédait d'autres trésors depuis longtemps révérés des peuples : c'étaient de nombreuses reliques ou images des saints. Ces trésors ne tentèrent pas moins la pieuse cupidité des vainqueurs, que l'or, les pierreries et les riches étoffes de luxe oriental. Les plus dévots pèlerins, les ecclésiastiques surtout, recueillirent avec ardeur ce précieux butin. Les églises de Constantinople perdirent ainsi des ornements dont elles tiraient leur gloire et leur splendeur. Elles virent arracher de leur enceinte ces

instruments de la passion du Sauveur, devant lesquels s'agenouillaient la foule recueillie ; ces pieux souvenirs de la vie des patriarches, qui avaient été confiés à la garde des prêtres et des moines grecs ; les restes vénérés des apôtres, des martyrs, des saints, leurs bienfaisants patrons[1]. Ces saintes reliques, dont la seule vue guérissait les malades et consolait les affligés, allèrent orner les églises de Fronce, de Venise et d'Italie, et furent reçues par les fidèles d'Occident, comme le trophée le plus glorieux de la Croisade.

L'empire de Constantinople était tombé sous les coups des Latins (avril 1204). *Ainsi se passèrent les fêtes de Pâques fleuries*, dit avec une naïveté singulière le maréchal de Champagne. Les Croisés se partagèrent les dépouilles de la ville impériale, apportées dans trois églises qu'on avait désignées. *Jamais*, dit Villehardouin, *on n'avait vu si riche butin depuis la création du monde*[2].

Les chefs songèrent ensuite à élire un souverain digne de régner sur la ville conquise. Trois nobles princes, par leurs talents et leurs vertus, semblaient mériter également tous les suffrages : c'étaient le doge Dandolo,

[1] On conservait dans les églises de Constantinople la pierre sur laquelle avait dormi Jacob, la verge que Moïse avait changée en serpent, quelques vêtements de la sainte Vierge, les langes de Jésus enfant, un fragment du manteau de pourpre dans lequel le Sauveur fut présenté à Pilate, la croix du Sauveur, la couronne d'épines, etc. Cette dernière relique (la sainte couronne) fut plus tard envoyée, par le roi Baudouin, à saint Louis.

[2] Daru (*Hist. de Venise*) estime tout le butin à deux cents millions de francs, monnaie actuelle ; il évalue le marc à cent francs. Les Français seuls reçurent pour leur part cent mille marcs et dix mille chevaux.

Boniface marquis de Monferrat, enfin Baudouin comte de Flandre. Douze électeurs, dont six seigneurs vénitiens et six ecclésiastiques français, délibérèrent pendant deux jours dans l'église de Sainte-Sophie : le second jour, à l'heure de minuit, l'évêque de Soissons parut, et, s'adressant à la multitude des pèlerins rassemblée au dehors, dit à haute voix : *Cette heure de la nuit où naquit Jésus-Christ, Sauveur du monde, donne naissance à un nouvel empire, sous la protection du Tout-Puissant. Nous avons nommé un empereur, et cet empereur est Baudouin, comte de Flandre et de Hainaut.*

D'unanimes acclamations accueillirent ces paroles. Baudouin fut élevé sur le pavois et porté en triomphe dans l'église de Sainte-Sophie. Le quatrième dimanche après Pâques (16 mai 1204), le couronnement se fit avec les cérémonies des Grecs : Baudouin, assis sur un trône d'or, reçut la pourpre des mains du légat du Pape, remplissant les fonctions de patriarche. Debout devant l'autel, le chef du clergé prononça dans la langue grecque ces paroles : *Il est digne de régner.* Tous les assistants répétèrent en chœur : *Il en est digne, il en est digne.*

Baudouin méritait en effet plus qu'aucun autre Croisé de s'asseoir sur le trône de Byzance. Ce jeune héros, par ses beaux exploits, sa modération, son amour de la piété et de la justice, s'était rendu cher à ses compagnons d'armes et avait conquis l'estime même des peuples vaincus. Il réunissait aux vertus d'un roi pacifique les qualités brillantes d'un roi conquérant. Le peuple grec, si habitué à changer de maître, accepta

sans répugnance le nouvel empereur qu'on lui imposait, et mêla ses acclamations à celles des pèlerins de France et de Venise.

Les grandes dignités de la cour furent distribuées aux principaux seigneurs et barons. Puis, dans un conseil de douze nobles vénitiens et de douze chevaliers français, on divisa entre les deux nations les terres, les villes et les provinces de l'empire. Les Français eurent en partage la Bithynie, la Thrace, Thessalonique, toute l'ancienne Grèce, les plus grandes îles de l'archipel. Les Vénitiens se reconnurent maîtres des Sporades, des Cyclades, des îles du golfe Adriatique, de la Propontide, de l'Hellespont, des îles de Cianées, des villes de Cipsèdes, Didymotique, Andrinople, et des côtes de la Thessalie. La Grèce vit alors des seigneurs d'Argos, de Corinthe, des grands sires de Thèbes, des ducs d'Athènes, des princes d'Achaïe. Les terres situées au delà du Bosphore formèrent un royaume, qui fut donné, avec l'île de Candie, au marquis de Montferrat. Le comte de Blois, devenu possesseur des provinces de l'Asie Mineure, prit le titre de duc de Nicée ou de Bithynie. Les vainqueurs se partagèrent aussi d'autres contrées, les pays des Mèdes et des Parthes, et les royaumes soumis à la domination des Turcs. Enfin Constantinople, durant quelques jours, présenta l'image d'un grand bazar, où l'on trafiquait de l'Orient, de la mer, de ses îles et de leurs habitants.

Le Vénitien Thomas, de l'illustre famille de Morosini, fut élevé à la chaire de Sainte-Sophie, et le Pape confirma l'élection du nouveau patriarche. Le clergé de

France et de Venise prit possession des temples de Constantinople. Des prêtres, des évêques latins furent envoyées dans les villes conquises. Baudouin, après son couronnement, écrivit au souverain Pontife pour lui annoncer comment le bras du Tout-Puissant avait couronné la bravoure des soldats de la Croix. Le nouveau monarque, en protestant de sa fidélité au vicaire du Christ, prenait le titre de *chevalier du Saint-Siége*. Le marquis de Montferrat, principal chef de la croisade, expédia aussi un message à Rome, pour témoigner de son humble soumission au Siége apostolique. Enfin le doge de Venise lui-même, abaissant sa fierté devant l'autorité pontificale, implora la bienveillance d'Innocent III.

Quel grand spectacle que celui de ces illustres chefs, conquérants d'un vaste empire, courbant humblement devant le vicaire de Jésus-Christ leurs fronts victorieux e lui demandant en quelque sorte le pardon de leur gloire! Un autre spectacle plus grand encore est celui de cet admirable pontife, qui, lorsqu'un succès inespéré, en renversant l'empire de Byzance, a soumis de force à son autorité cette moitié égarée du monde chrétien, « et doublé ainsi sa puissance, » comme dit un illustre écrivain, recommande la douceur envers l'Eglise vaincue, et, loin d'exprimer un seul sentiment de joie ou d'orgueil en apprenant cette conquête, refuse de s'associer à la gloire et au triomphe des vainqueurs, repousse toutes leurs excuses, tous leurs prétextes religieux, parce qu'ils ont méconnu dans leur entreprise les lois de la justice et oublié le tombeau du Christ. C'est que pour lui la

religion et la justice étaient tout, et qu'il avait identifié sa vie avec la leur [1].... »

Jetons maintenant un coup d'œil sur la destinée de ce nouvel empire, fondé par quelques seigneurs français, joints à quelques marchands vénitiens. Une armée de vingt mille Croisés avait suffi pour renverser les murailles de la reine du Bosphore. Le bruit de cette étonnante conquête avait réjoui la plupart des peuples d'Occident, et surtout les Chrétiens de la Terre sainte. Les défenseurs des colonies d'outre-mer, las de souffrir en vain tous les maux de la guerre, voulurent partager la fortune et la gloire des nouveaux conquérants ; Constantinople reçut dans son sein de nombreux habitants accourus de la Syrie ; les chevaliers du Temple et de Saint-Jean vinrent s'abriter dans ses murs. Le roi de Jérusalem, abandonné des siens, demeura presque seul en Palestine.... Mais d'autres guerres partielles devenaient inévitables. Par suite des discordes qui suivent toujours la conquête d'un empire, nos vainqueurs, couverts encore de leurs armes,

[1] De Montalembert. *Hist. de sainte Elisabeth.* Introd. « Dans toutes les lettres où Innocent se prononce sur cette conquête et sur ses suites, dit son historien, nous ne lisons nulle part l'expression de cette joie pleine d'émotion qui accompagne l'accomplissement d'espérances depuis longtemps conçues, de projets arrêtés et même de désirs personnels. Mais nous y voyons toujours ce calme qui adore dans tous les événements le doigt de Dieu dirigeant tout vers un but grand et salutaire ; nous y voyons ce désintéressement qui néglige comme accidentel tout accroissement d'état terrestre et de prétendu pouvoir pour le Siége apostolique.... Le ton de ces lettres et leur contenu justifient Innocent de tout reproche d'avoir eu en vue, pour lui ou le Siége apostolique, un accroissement d'honneurs et de pouvoirs temporels, après et bien moins encore avant la prise de Constantinople. » HURTER. *Hist. du pape Innocent III.*

cherchaient à retenir entre leurs mains, qui une ville, qui une principauté, qui un royaume. Partout des états, des empires nouveaux, s'élevant du sein des ruines, menaçaient la nouvelle puissance des Croisés. Des bruits inquiétants circulaient dans les rangs des maîtres de Constantinople.

C'était un petit-fils d'Andronic qui venait de fonder dans l'Asie Mineure le petit état dit *empire de Trébisonde ;* c'était Michel l'Ange Comnène qui relevait le trône d'Epire ; ou bien Léon Sgure qui rassemblait sous ses lois les peuples de l'Argolide et de l'isthme de Corinthe : on apprenait que Théodore Lascaris, fuyant sa patrie en flammes, avait gagné la Bithynie, et qu'après plusieurs exploits, il avait été reconnu souverain de l'*empire de Nicée.* Quant aux deux empereurs, Alexis et Murzufle, dont chacun se disputait ainsi les dépouilles, ils ne purent recueillir eux-mêmes quelques débris de leur puissance : ennemis l'un de l'autre, ils ne semblaient se rapprocher que pour se trahir aussitôt. Alexis, maître de son rival, lui fit enfin arracher les yeux. Murzufle, abandonné des siens, tomba entre les mains des Croisés, qui, l'ayant ramené à Constantinople, le précipitèrent du haut de la colonne de Théodose. Le frère d'Isaac, trahi à son tour par ses serviteurs et ses proches, erra longtemps en diverses contrées. L'histoire n'a pas daigné suivre les traces de cet usurpateur.

Cependant les barons français, quand ils s'efforçaient de prendre possession des villes ou provinces tombées en leur partage, ne rencontraient le plus souvent que des

ennemis à combattre : c'était à la pointe de leur épée qu'il leur fallait s'établir dans les champs fertiles dont la conquête les avait rendus souverains. De funestes discordes, survenues entre l'empereur Baudouin et le marquis de Montferrat, roi de Thessalonique, faillirent même allumer une guerre entre ces deux princes ; à peine sorti des mains de la victoire, cet empire marchait déjà vers sa décadence.

Les maîtres de Bysance ne voulaient agir que par la force ; ils accablaient de leurs mépris et tenaient dans une sorte d'oppression la nation vaincue. Ces Grecs, qu'ils ne daignaient pas même recevoir dans leurs armées, se réveillèrent un jour, et retrouvèrent le courage qu'ils semblaient avoir perdu ; les Bulgares, méprisés par les Latins, devinrent les alliés de tous les ennemis de la domination des Francs ; à un signal donné toute la Thrace se souleva ; Andrinople, Didymotique arborèrent l'étendard de la révolte. Les Latins coururent aux armes de toutes parts, mais leurs vaillants efforts ne purent éloigner de leur camp de tristes revers. L'empereur Baudouin, victime d'une valeur imprudente pendant qu'il assiégeait Andrinople révoltée, tomba lui-même entre les mains des Bulgares (15 avril 1205).

Désespérant de la fortune de l'empire, un grand nombre de chevaliers s'embarquèrent alors sur des vaisseaux vénitiens et revinrent en Occident. Toujours harcelés par les Grecs et les Bulgares, les Croisés craignaient de se voir assiégés jusque dans Constantinople. Des messagers, envoyés en France, en Italie, dans la Flandre, imploraient de prompts secours.

Au milieu de périls chaque jour renaissants, on ignorait ce qu'était devenu le malheureux Baudouin. Sommé de rendre son illustre prisonnier, Joannice, roi des Bulgares, avait répondu que la délivrance du royal captif *n'était plus au pouvoir des mortels*. Ce prince barbare le fit, dit-on, périr l'année suivante dans les tortures. Henri de Hainaut, élu régent de l'empire après la bataille d'Andrinople, fut élevé sur le trône lorsqu'on fut assuré de la mort de l'infortuné Baudouin (20 août 1206)[1].

Henri, frère de Baudouin, continua la guerre contre les Bulgares et les réduisit à demander la paix. Tournant ensuite ses armes contre Théodore Lascaris son rival, il finit, après plusieurs combats, par conclure avec lui une trêve, durant laquelle Henri mourut, dans la quarante-cinquième année de son âge, empoisonné, dit-on, par sa femme, fille de Joannice, roi des Bulgares (1206).

Pierre de Courtenay, comte d'Auxerre et de Nevers, petit-fils de Louis *le Gros* roi de France, fut le troisième empereur latin de Constantinople. Elu par les barons, au refus d'André, roi de Hongrie, il partit d'Auxerre, et vint à Rome, où il fut couronné par le

[1] Baudouin avait vécu trente-cinq ans. Plus longtemps captif qu'empereur, il n'avait régné que onze mois. Son crâne, fut, dit-on, entouré de cercles d'or, et servit de coupe au roi barbare. « Aucun des princes croisés, dit Lebeau, ne surpassait Baudouin en valeur guerrière, aucun ne l'égalait en vertus civiles. Doux, affable, plein d'humanité, il ne pouvait voir un malheureux sans le secourir.... Il ne manquait ni de lumière pour apercevoir la route qu'il fallait tenir.... ni de constance à la suivre. Sa piété trouvait, dans les plus grandes occupations, le temps de la prière, et la pureté de ses mœurs lui interdisait même les regards qui auraient pu la ternir.... il aimait les lettres.... (HIST. DU BAS-EMPIRE.)

pape Honorius III (9 avril 1217). Il s'embarqua ensuite à Brindes sur des vaisseaux de Venise; mais trahi par les Vénitiens au siége de Durazzo, il tomba dans les mains de Théodore l'Ange Comnène, qui, après deux ans de prison, le fit mourir (1219). Yolande, sa seconde femme, sœur des empereurs Baudouin et Henri, qui était arrivée par mer à Constantinople, gouverna sagement pendant la captivité de son époux.

Robert de Courtenay, second fils de Pierre et d'Yolande, monta sur le trône, au refus de son aîné, Philippe comte de Namur. Il fut couronné à Sainte-Sophie, comme les deux premiers empereurs latins (25 mars 1221) Prince indolent et voluptuex, Robert laissa se consolider les empires de Trébizonde, de Thessalonique, et fit sans succès la guerre à Jean Vatace, empereur de Nicée, qui après avoir resserré par ses conquêtes l'empire des Latins dans le territoire de Constantinople, imposa des conditions de paix humiliantes. Après la mort de Robert (1228) les seigneurs français appelèrent pour gouverner l'empire pendant la minorité du jeune Baudouin II, Jean de Brienne, qui avait été dépouillé de son royaume de Jérusalem.

Jean de Brienne arriva dans Constantinople en 1229, et fut investi pour sa vie du titre d'empereur, à condition qu'il donnerait sa seconde fille au jeune Baudouin et que ce prince lui succéderait à l'empire... Mais quel étrange appui pour un trône croulant qu'un souverain dépouillé, qu'un vieillard octogénaire! Jean de Brienne ne démentit point cependant les espérances qu'on avait

placées dans son habileté et sa bravoure. Il eut à combattre à la fois le roi des Bulgares et Vatace, empereur de Nicée; cent mille hommes vinrent mettre le siége devant Constantinople, livrée à la garde d'un petit nombre de barons et de chevaliers. Cette élite de guerriers fit des prodiges de valeur, et mit en déroute l'armée des assiégeants, qui laissèrent leurs bagages et leur flotte au pouvoir des vainqueurs. L'année suivante, les Grecs et les Bulgares furent encore repoussés et mis en fuite par le vieil empereur et ses chevaliers. Ces victoires, derniers jets d'une puissance prête à s'éteindre, avaient réveillé l'enthousiasme des guerriers de l'Occident. Un grand nombre de Croisés allaient se mettre en route pour Constantinople. lorsque la mort de Jean de Brienne (1237), suspendit les apprêts de la nouvelle croisade, et laissa l'empire latin sans appui, sans résistance. On dit que Jean de Brienne, enrôlé sous les bannières de la Croix, s'était trouvé à la prise de Constantinople par les barons français. Sa destinée fut donc de voir la fin de cet empire dont il avait vu l'origine, et qui le comptait parmi ses vaillants fondateurs.

Baudouin II devait être le dernier empereur latin de Constantinople (1228 — 1261). Pressé par deux puissants ennemis, Asan, roi des Bulgares, et Ducas Vatace, empereur grec de Nicée, ce prince faible, au lieu de résister par lui-même, vint plusieurs fois en Italie, en France ou en Angleterre, pour réclamer des secours du Pape et des princes chrétiens; mais ce fut presque sans succès. Accueilli cependant avec empressement à la cour

du roi Louis IX, il voyait déjà la France s'armer en sa faveur, quand les dispositions défavorables de Frédéric, empereur d'Allemagne, retardèrent les secours et suscitèrent de nouveaux embarras à Baudouin. C'est alors que pour exciter le zèle du saint roi, et pour lui témoigner sa reconnaiseance, Baudouin offrit de remettre entre ses mains un insigne trésor, la *sainte couronne d'épines*. L'extrême détresse de l'empereur de Constantinople l'avait forcé d'engager ce précieux dépôt entre les mains des Vénitiens pour une somme considérable. Le roi de France, agréant l'offre de Baudouin (1239), livra aussitôt la somme nécessaire pour racheter l'auguste relique. On sait avec quelle piété le plus saint de nos rois accueillit ce trésor dans ses états, et comment, pour lui préparer une digne demeure, il fit construire près de son palais, dans sa capitale, cette Sainte-Chapelle, qui, restaurée avec tant de soin de nos jours, offre à nos regards charmés une des plus belles merveilles de l'art gothique du treizième siècle [1].

Baudouin, parvenu enfin à conduire à Constantinople une forte armée, s'en servit pour intimider Vatace et pour le forcer à une trève de deux ou trois ans. Menacé bientôt plus vivement (1244), il revint chercher en Occident de nouveaux secours, et après avoir donné à plusieurs peuples le spectacle de la faiblesse, il retourna à Constantinople, vers le temps où saint Louis s'embarquait

[1] La *sainte couronne d'épines* est conservée aujourd'hui encore dans le trésor de Notre-Dame de Paris; et chaque année, pendant les jours de la *semaine sainte*, elle est exposée, avec quelques autres *insignes reliques*, à la pieuse vénération des fidèles.

pour la croisade (1248). Peu d'années après, l'Occident revit encore Baudouin, tandis que Vatace faisait de rapides conquêtes, que la mort vint enfin arrêter (1255). Sous Théodore Lascaris, successeur de Vatace au trône de Nicée, Baudouin, retiré dans Constantinople, demeura spectateur inactif des exploits et des progrès de Manuel Paléologue. A ce dernier prince était réservé l'honneur de s'emparer de cette capitale et de rétablir l'empire grec. Nommée régent de l'empire de Nicée pendant la minorité de Jean Lascaris, enfant de six ans, Manuel se fit proclamer lui-même empereur (1260). Le nouveau monarque ne régna d'abord qu'à Nicée; mais l'année suivante, son armée réussit à s'emparer par surprise de Constantinople (25 juillet). Manuel y fit son entrée quelques jours après (14 août), et y établit le siége de son empire (1261). Baudouin, se sauvant par mer, se retira dans l'île de Négrepont, et de là en Italie, n'emportant qu'un titre d'empereur, dont sa faiblesse le rendait indigne. Après avoir erré pendant plusieurs années dans les cours de l'Europe, essayant vainement de conduire une nouvelle croisade à Constantinople, Baudouin mourut à l'âge de cinquante-six ans (1273).

Ainsi s'évanouit, après cinquante-sept ans de durée, cette brillante conquête de Byzance. Les barons français ne gagnèrent dans cette expédition que la gloire d'avoir donné durant un demi-siècle, des maîtres à Constantinople, et des rois aux villes de la Grèce. L'empire grec lui-même ne trouva dans cette épisode de son histoire aucun appui pour ralentir sa chute, que précipitait l'in-

vasion musulmane. Venise, la fière et opulente Venise, étendant son commerce et sa puissance en Orient, recueillit quelques fruits durables de cette merveilleuse conquête.



CHAPITRE XI

Constantinople et l'empire grec sous les Paléologues (1261 – 1448).

Le démembrement général de l'empire d'Orient, qui avait suivi la prise de Constantinople, avait présenté le spectacle d'un fleuve se divisant en canaux et demeurant presque à sec lui-même, après avoir épanché ailleurs ses ondes. Une douzaine de petits états latins, entre autres le royaume de Thessalonique, la principauté d'Achaïe, le duché d'Athènes, le duché de Naxie, et les provinces vénitiennes en Crète, étaient sortis des restes de cet empire; trois états grecs, le despotat d'Epire en Europe, et les empires de Nicée et de Trébisonde en Asie, s'étaient aussi formés de ses débris. Il s'agissait de recomposer le corps de l'empire en lui rattachant de nouveau tous ses membres épars. Michel Paléologue, cinquième empereur de Nicée, devenu maître de Constantinople, ouvre une sixième période que remplit la dynastie des Paléologue; mais les efforts de ces derniers princes seront impuissants; ils ne pourront que retenir

sur sa pente, près de deux siècles encore, l'empire et sa capitale, menacés par un ennemi opiniâtre, dont la puissance grandit chaque jour, et qui compte désormais la ville de Constantin au nombre de ses inévitables conquêtes.

Michel Paléologue, renouvelant au début de son règne le crime dont le palais impérial offre si souvent le triste spectacle, fait crever les yeux à Jean Lascaris le jour de Noël (1261). Ce prince, comptant peu sur les Grecs pour reconstituer l'empire, appelle dans ses états les peuples industrieux des républiques italiennes et se les attache par de grands priviléges. Il fait plusieurs expéditions heureuses en Grèce et dans l'Archipel, traite avec les Turcs et les Bulgares, tente avec quelque espoir de succès la réunion de l'Eglise grecque à l'Eglise latine. Cette négociation, dont le but était de consolider le trône d'Orient, échoua bientôt par l'incapacité de ses successeurs. Michel mourut dans une expédition contre la Thrace (1282), laissant le trône à son fils Andronic.

Andronic II Paléologue, dit le *Vieux*, était un prince crédule, timide, irrésolu. Son règne fut signalé par les invasions des Turcs et des autres barbares : il accabla le peuple d'impôts pour acheter la paix, altéra les monnaies, laissa languir le commerce et la marine. Il fit mettre son frère Constantin dans une cage de fer, où ce prince mourut seize ans après. Détrôné lui-même par son petit-fils, Andronic (1328), il finit ses jours dans un monastère (1332).

Andronic III, Paléologue, dit *le Jeune*, associé à l'empire (1325), avait déjà régné avec son aïeul quand,

trois ans après, ayant relégué le vieil empereur dans son palais, il porta seul le poids de la couronne. Guerrier habile, il se montra en même temps le père de son peuple et diminua les impôts. Les Turcs lui enlevèrent Nicée, dont ils firent leur capitale (1333). Andronic le *Jeune* envoya des députés au pape Benoît XII, pour traiter de la réunion des Grecs (1339). Ce prince avait mérité l'amour et le respect de son peuple par ses grandes qualités. Il mourut fort regretté, après un règne de treize années (1341).

Jean V, Paléologue, enfant de neuf ans, son fils, fut couronné empereur. Jean Cantacuzène, régent pendant sa minorité, usurpa ensuite toute l'autorité, et ne laissa au jeune prince que le titre d'empereur. Cantacuzène battit les Bulgares, les Turcs, les Génois, qui étaient venus assiéger Constantinople, et rendit quelque calme à l'empire. Ce prince était aussi un habile écrivain : on a de lui, entre autres écrits, une *Histoire de l'empire d'Orient* [1]. Fatigué des troubles dont le partage du trône avec Jean Paléologue était sans cesse l'occasion, Cantacuzène abdiqua et se retira dans un monastère (1355). Jean V, régnant seul, laissa les Turcs envahir la Thrace, sans opposer de résistance. Etant venu en Occident solliciter des secours, il fit à Rome entre les mains d'Urbain V une profession de foi très-orthodoxe; mais il ne remporta de ce voyage que de vaines promesses. Quelques années après, il voit son fils Andronic avec le fils du sultan

[1] Cette histoire s'étend de 1320 à 1357 (Paris, 1645, grec-latin) et fait partie de la *Byzantine*.

Amurat conspirer contre les jours de leurs pères. Moins barbare que d'autres empereurs, Jean Paléologue fait mettre son fils en prison et ordonne de lui crever *seulement un œil*[1]. Ce fils borgne, délivré par les Génois, arrête son père, et le fait jeter lui-même en prison avec Manuel son autre fils. L'empereur s'échappe et se réfugie auprès du sultan Bajazet. Il avait déjà traité avec le sultan Amurat. Prince méprisable et méprisé pour son indolence et ses autres vices, Jean Paléologue, après un règne aussi long que malheureux, mourut enfin, laissant le trône à Manuel, son second fils (1391).

Manuel Paléologue était retenu en ôtage à la cour du sultan Bajazet. A la nouvelle de la mort de son père, il s'échappe furtivement, et vient régner à Constantinople, qui deux fois sous ce prince se voit prête à tomber entre les mains d'un ennemi formidable. C'est d'abord Bajazet Ier, fils d'Amurat, qui, fier de sa victoire de Nicopolis et de vingt autres victoires, marchait sur la ville de Constantin (1399). Le redoutable sultan force Manuel d'associer Jean, son neveu, fils d'Andronic, à l'empire[2]. Il aurait sans doute enlevé Byzance aux Paléologues, s'il n'avait dû se détourner de ses murailles pour faire face à Tamerlan, qui s'apprêtait à le terrasser lui-même à la journée d'Ancyre (1403). C'est ensuite le sultan Amurat II, qui, irrité contre Manuel, allié de Mustapha, son oncle,

[1] On peut voir dans Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*, liv. V, l'horrible vengeance d'Amurat envers son fils et ses partisans. Nous épargnons ce spectacle à nos lecteurs.

[2] Ce prince figure dans l'histoire sous le nom de Jean VII. Après la défaite de Bajazet à Ancyre, Bajazet l'éloigna du trône.

compétiteur au trône ottoman, vient mettre le siége devant Constantinople avec une armée de deux cent mille hommes (1423). Il réduit en cendres les environs de la ville et lui fait essuyer toutes les horreurs de la guerre. On dit que le canon, jusqu'alors inconnu en Orient, fut employé à ce siége par Amurat. Mais les effets terribles de ce nouvel instrument de mort n'abattirent point le courage des Grecs. Ils se défendirent, hommes et femmes, avec la plus grande valeur. Enfin Amurat leva le siége, pour aller combattre Chélèbe, son frère, qui venait de se rendre maître de Nicée. Peu de temps après, Manuel conclut un traité avec le sultan; il meurt presque aussitôt, âgé de soixante-dix-sept ans (1425). Ce prince était venu à Paris (1400), et de là en Angleterre, implorer des secours, et il n'avait rapporté que le souvenir d'un bon accueil partout. Il laissa, entre autres fils, Jean Paléologue II, qui lui succéda, et Constantin Dracosès, dont le nom rappelle le dernier empereur de Constantinople.

Jean Paléologue II, déjà associé à l'empire, régna seul à la mort de Manuel. Attaqué de tous côtés par les Turcs, il implora le secours des Latins, se rendit lui-même en Italie pour l'obtenir, et consentit, dans ce but, à l'union des églises grecque et latine, qui fut résolue dans le concile général de Florence dont nous avons parlé [1]. Mais ses sujets se refusèrent à l'union; n'ayant obtenu lui-même que des secours insuffisants, il ne put, malgré ses efforts, retarder la chute de l'empire grec. Pour comble de maux, la division éclata dans la famille

[1] V. chap. VIIe.

impériale. Constantin, frère de Jean Paléologue, s'était emparé des domaines de Démétrius, leur frère, pendant qu'il accompagnait l'empereur en Italie. Démétrius, ne pouvant obtenir satisfaction, s'adresse au sultan Amurat, et en obtient des troupes avec lesquelles il vient à son tour assiéger Constantinople (avril 1443). Contraint de lever le siége après avoir ravagé les dehors de la ville, il fait sa paix, et se contente d'une principauté sur les bords du Pont-Euxin, où il va s'établir. L'année suivante, Jean Paléologue se voit menacé de toutes les forces des Turcs : vainqueurs de Ladislas de Hongrie, à la célèbre bataille de Varne (10 novembre 1444), ils le pressent de toutes parts. Dans cette extrémité, l'empereur a recours à la clémence du sultan, qui lui accorde la paix et le laisse en repos le reste de ses jours. Jean Paléologue n'était point guerrier, mais il manquait pas de politique : il aimait d'ailleurs ses peuples et cherchait à les rendre heureux. Il mourut sans enfants (1448). Son frère Constantin Dracosès, quatrième fils de Manuel, lui succéda à l'empire. Démétrius, son cadet, avait essayé de lui disputer le trône; mais le sultan Amurat, arbitre de la querelle, avait décidé en faveur de Constantin. A quel degré de faiblesse et d'humiliation était donc descendu l'empire grec?... Des empereurs chrétiens, les successeurs des Constantin, des Théodose, des Justinien, imploraient humblement la clémence des princes musulmans et les choisissaient pour arbitres de leurs querelles domestiques!.... Les futurs maîtres de Constantinople, assurés désormais de leur proie, agréaient volontiers ce

rôle flatteur, en attendant l'heure de leur inévitable conquête.

Quelques années à peine nous séparent de la funeste catastrophe qui, mettant fin à l'empire grec, fit tomber Constantinople entre les mains des fiers enfants de Mahomet. Rien n'avait donc pu arrêter la chute de cette vieille capitale. Dans la période que nous venons de parcourir, la décadence est plus sensible encore : moins que jamais un bras puissant avait su retenir le flot de l'invasion musulmane, toujours tourné vers la belle reine du Bosphore. En vain voyons-nous les empereurs mendier les secours de l'Occident et promettre d'abjurer le schisme : l'Occident ne s'arme point pour protéger la fille de Constantin. Il laisse les Turcs, dans leur marche victorieuse, s'approcher de ses murailles, la presser de toutes parts, pendant que l'infortunée cité achève de s'épuiser dans les guerres civiles.... On dirait qu'averti par le Ciel de la fatale destinée de Constantinople, coupable de tant de crimes, l'Occident regarde sa perte comme inévitable et croit superflu de rien entreprendre pour la sauver. On voit bien la bravoure de Jean Hunyade, général hongrois, et les brillants exploits de Scanderberg, prince d'Epire, retarder encore la chute d'une ville condamée à périr; mais les grandes journées de la chrétienté contre l'empire du Croissant, à Belgrade, à Rhodes, à Lépante, à Vienne, ne luiront que plus tard, alors que le signe du prophète, arboré sur les minarets, aura détrôné la Croix du Christ du faîte des trois cents temples chrétiens de la nouvelle Rome. Quelle est donc cette puissance formidable qui,

comme un torrent débordé, renverse tout sur son passage; cette puissance qui, dans des siècles peu éloignés de nous encore, menaçait d'envahir l'Occident, si cette fois nos drapeaux surmontés de la Croix ne lui avaient opposé une digue salutaire?... Etudions un instant son origine, son histoire, avant de jeter un coup d'œil sur sa vie présente et sa future destinée.



CHAPITRE XII

La puissance musulmane. — Les Turcs — Les sultans ottomans — Mahomet II s'empare de Constantinople.

La puissance musulmane, dont la France unie à l'Angleterre protégeait naguère sur le Bosphore les derniers représentants, a joué depuis le septième siècle un grand rôle dans l'histoire. Depuis le jour où, s'élançant des sables d'Arabie, et fascinant les peuples par le fanatisme religieux et le prestige de l'éloquence, un prétendu prophète sut les entraîner à sa suite à la conquête de l'Asie, jusqu'au dix-septième siècle, cette puissance envahissante a rempli la terre du bruit de son nom. La Providence distribue aux nations différents rôles ici-bas. Aux unes, c'est une mission de miséricorde et d'amour qu'elle leur confie; et si nous en voulons un exemple, n'allons pas le chercher au loin; la France, nation civilisatrice et missionnaire, vient s'offrir tout aussitôt à nos regards. Aux autres, c'est au contraire une mission de

justice et de châtiment. Lorsqu'on demandait au farouche Attila, en retenant la bride de son cheval, de quel côté il voulait maintenant porter ses pas, il répondait : *Contre les nations que Dieu veut punir*. Le fier conquérant disait vrai. Les terribles enfants de Mahomet auraient pu à leur tour tenir le même langage !...

Il n'entre point dans notre plan de tracer l'histoire de ces puissants califes ou *vicaires* du prophète de la Mecque, qui, non contents de régner en Asie, envahirent l'Afrique, et descendant sur nos plages, vinrent établir leur siége à Cordoue, au cœur même de la belle et catholique Espagne [1]. La France, qu'ils avaient envahie, fût devenue aussi la proie des Sarrasins, si le bras de Charles Martel n'eût écrasé dans les plaines de Poitiers ces formidables ennemis. Plus tard, les exploits du Cid, de Gonzalve de Cordoue, les victoires des rois de Castille, de Navarre et d'Aragon, enlevèrent aux Arabes et aux Maures d'Espagne leurs brillantes conquêtes, et détruisirent ces royaumes musulmans de Cordoue et de Grenade, que l'imagination nous représente parés de tant d'éclat, de puissance et de gloire....

Les Turcs formaient dans l'origine une grande famille de la variété indo-germanique, qui a longtemps habité

[1] On distingue trois grands califats : 1° celui d'Orient dont le siége fut à la Mecque jusqu'à la mort d'Ali, puis à Damas sous la famille des Omniades, et à Bagdad sous celle des Abassides ; il dura six cent vingt-six ans (632 — 1258) ; 2° celui de Cordoue, fondé en 756 par Abdérame, de la famille des Omniades, et démembré en 1031 ; 3° celui d'Egypte ou des Fatimites, qui fut fondé en 909 par un descendant de Fatime, fille du Prophète, et fut renversé en 1171 par Saladin, premier sultan ayoubite d'Egypte.

presque exclusivement le Turkestan indépendant et les régions au nord de la Chine, et qui se confond avec la race dite vulgairement *Tartares*[1]. Ils vinrent, au dixième siècle, s'établir en Perse et dans l'Asie Mineure, entraînant à leur suite des peuplades alliées ou soumises avec lesquelles on les a souvent confondus. Les Turcs formèrent dans les pays conquis de nombreuses dynasties, dont les plus célèbres sont celles des *Gaznévides*, des *Seldjoucides* et des *Ottomans*. La première, qui tire son nom de la ville de Gazna dans le Kaboul, berceau et capitale de l'empire gaznévide, régna deux cent quatorze ans dans la Perse et dans l'Hindoustan. Mahmoud, le plus grand prince de cette dynastie, et dont les pèlerins visitent encore le tombeau près de Gazna, prit le premier le titre de sultan (empereur) au lieu de celui d'*émir* (997). Conquérant d'une grande partie de l'Inde et de la Perse, il forma un vaste empire, qui s'étendait depuis la mer Caspienne jusqu'au Gange supérieur. Après la mort de Mahmoud (vers 1028), l'empire gaznévide perdit beaucoup de sa puissance. Chassés de Gazna (1158), ses derniers princes régnèrent quelque temps encore à Lahore. Kosrou-Mélik, vaincu et mis à mort, mit fin à la dynastie des Gaznévides (1189).

Les Turcs *Seldjoucides*, ces fiers ennemis de nos pères dans la première croisade, ont pour chef Togroul-Beg,

[1] D'après l'histoire de l'empire ottoman, *Turc*, que cette race reconnaît elle-même pour son premier chef, est selon toute apparence le *Targiteros* d'Hérodote (IV. 5.) et le *Thogorma* de l'Ecriture, petit-fils de Japhet. HAMMER, liv. I.

petit-fils de Seldjouk, qui, séduit par l'exemple de Mahmoud, sortit des steppes du Turkestan au commencement du onzième siècle, s'empara de Nichapour, conquit l'empire des Gaznévides, mit fin au règne des Bonides d'Ispahan, se rendit maître de Bagdad, et devint *émir-al-amrah*, beau-frère et gendre du calife. A sa mort (1063), Alp-Arslan, son neveu, soumit la Géorgie, l'Arménie et une partie de l'Asie Mineure. Malek-Chah, fils d'Alp-Arslan, rangea sous ses lois presque toute la Syrie et diverses régions de l'Asie centrale. Durant ce temps (1074), Soliman, son cousin, fonda à Konich, ou *Iconium*, un deuxième état seldjoucide, dont Nicée fut ensuite la capitale, et qui comprenait l'Asie Mineure presque entière, la Cilicie et l'Arménie. On l'appelle souvent aussi l'*empire de Roum*. Les sultans de Kharizin, ayant envahi la Perse à la fin du douzième siècle, renversèrent la dynastie des Seldjoucides (1194) [1].

Les Turcs Seldjoucides ont déjà souvent apparu à nos regards dans le cours de cette histoire. En adoptant la religion de Mahomet, ils avaient hérité de l'humeur conquérante des enfants du Prophète, et ces vainqueurs de l'Asie, rêvant d'autres victoires, jetaient des yeux jaloux sur les beaux rivages de Constantinople. Alp-Arslan, l'un de leurs premiers chefs, qui porta si loin la gloire de ses armes, venait d'être vaincu à Tarse par Romain IV,

[1] Alep, Damas, Antioche, Mossoul formèrent aussi, après la mort de MalekéChah, de petites principautés seldjoucides, mais très-inférieures en puissance aux deux empires fondés par Togroul et Soliman.

empereur d'Orient (1069), quand vainqueur lui-même à la bataille de Mazicert (1071), il fit ce prince prisonnier [1]. Romain, conduit au camp du sultan, fut relâché peu de temps après, sous la promesse d'une énorme rançon. Malek-Chah, qui subjugua tout l'Orient jusqu'à l'Oxus, et enleva aux Fatimites la Syrie et une partie de l'Asie Mineure, éleva au plus haut degré la grandeur des Seldjoucides : aucune ville n'égalait en splendeur Hispahan, sa capitale.

Vers la fin du onzième siècle, rien n'égalait aussi l'audace des *sultans de Roum* ou de Nicée. Fiers de leurs puissance en Asie, les Turcs Seldjoucides n'attendaient qu'un moment favorable pour s'élancer en Europe et renverser le trône chancelant de Constantin. Ce fut alors que les Croisades essayèrent d'opposer une digue à leur puissance.

Les Turcs Ottomans ou Osmanlis, nouvelle branche de la puissante famille turque, tirent leur nom d'un de leurs chefs ou émirs, *Othman* ou *Osman*, dit *le Briseur d'os*, qui, lors du démembrement de l'empire seldjoucide de Roum, s'établit à Apamée en Phrygie (vers 1309), prit le titre de *sultan*, et s'agrandit aux dépens des principautés seldjoucides. Ses deux successeurs étendirent beaucoup l'empire. Orkhan, son fils, venait de s'emparer de Pruse, quand il fut appelé au trône (1326). Il conquit Nicomédie, Nicée et le reste de la Bithynie, soumit la

1 Romain IV, surnommé Diogène, fut élevé à l'empire par l'impératrice Eudoxie, qui, à la mort de l'empereur Constantin Ducas (1067), l'épousa et lui donna la couronne.

principauté de Karassi, dont Pergame est la capitale, et pilla les faubourgs de Constantinople (1337). Il donna des lois et des institutions à son empire, dont il transporta le siége de Konich à Pruse ou Brousse [1]. Ce sultan, par un exemple inconnu jusqu'alors, épousa Théodora, fille de Jean Cantacuzène, devenu empereur, et envoya à ce prince, son allié, des troupes contre le roi de Servie (1350). Il autorisa néanmoins dans la suite son fils Soliman à former un établissement en Europe, aux dépens de l'empire grec (1356). La mort de ce jeune prince, qui périt d'une chute de cheval, causa celle du père deux mois après (1360). Amurat Ier, un autre de ses fils, son successeur, fut l'un des plus grands princes des Ottomans. Il enleva aux Grecs toute la Thrace et la ville d'Andrinople, où il établit le siége de son empire (1362), battit les Serviens, les Bulgares et les Hongrois, ligués contre lui. Un soldat serbe le tua, dit-on, pendant qu'il visitait le champ de bataille de Cassovie, après une grande victoire sur les confédérés (1389). Il avait été vainqueur dans trente-sept combats. Amurat institua le corps des *janissaires*, cette milice privilégiée, dont l'histoire est si souvent tracée en lettres de sang dans les annales de Constantinople.

Bajazet Ier, surnommé l'*Eclair*, fils d'Amurat, proclamé sultan à la mort de son père, fit aussitôt étrangler son frère aîné, qui voulait lui disputer le trône (1389). Le surnom de ce prince, justifié par sa vie, fut l'emblème

[1] C'est l'ancienne *Bursa* qui a été la résidence de l'émir Ab-del-Kader après sa mise en liberté.

de l'éphémère et brillant éclat que jeta son règne. Toujours armé, on le voyait presque à la fois apparaître la foudre à la main en Europe et en Asie. Il fit de grandes conquêtes, enleva aux empereurs chrétiens la Bulgarie, la Macédoine et la Thessalie, subjugua la plupart des princes de l'Asie. De retour en Europe, il tailla en pièces, près de Nicopolis sur le Danube, une armée de Croisés, Hongrois, Polonais et Français (28 septembre 1396). Le combat fut terrible. La fleur de la noblesse française, conduite par Philippe d'Artois, connétable de France, le maréchal Boucicaut et Jean comte de Nevers, y trouvèrent une mort glorieuse. Le sultan souilla sa victoire par des actes de cruauté dont le récit épouvante l'âme. Il fit mourir tous ses prisonniers qui refusaient d'embrasser l'islamisme ou ne lui donnaient pas l'espoir d'une riche rançon. Dans cette journée sanglante, le Ciel se peupla de plusieurs milliers de nouveaux martyrs, qui, au sein même d'une défaite, avaient su trouver le chemin de la plus belle des victoires [1].

La prise de Constantinople manquait seule à la gloire des armes de Bajazet. Enhardi par ses succès, il assiégea cette capitale, et força l'empereur Manuel à lui payer un tribut. Mais arrêté dans le cours de ses victoires par Tamerlan ou Timour, qui envahit ses états, il expia tous ses sanglants exploits à la bataille d'Ancyre (1402). Là se mêlèrent un million de combattants, et le sang humain fut versé pendant trois jours et deux nuits. Deux cent

[1] On peut voir dans Hammer (liv. VI) un récit de cet horrible massacre de plus de dix mille prisonniers.

quarante mille hommes laissés sur le champ de bataille attestèrent une bravoure et une fureur égales de part et d'autre. Vaincu, fait prisonnier, Bajazet fut amené dans la tente de Tamerlan, qui ne l'enferma point dans une cage de fer, comme on l'a répété, mais le traita au contraire avec égard et dignité [1]. Bajazet mourut dans son camp, frappé d'apoplexie, après huit mois de captivité mémorable, exemple d'un de ces revers de la fortune dont sont remplies les annales des souverains.

Mahomet Ier, fils de Bajazet, pendant un règne de huit ans, relève et raffermit l'empire ébranlé par Tamerlan : il assiége en vain Constantinople, soumet les Serviens et les Bosniaques. Il forme une armée navale, dispute à Venise l'empire de la mer, et meurt à quarante-sept ans (1421). Amurat II, son fils, recommence les conquêtes et les progrès; il assiége à son tour Constantinople (1422), qu'une apparition merveilleuse, dit-on, protége contre l'ennemi [2]; il prend d'assaut Thessalonique et s'empare de la Morée, rend tributaires les princes de Bosnie et d'Albanie; il bat successivement Ladislas et Jean Huniade, rois de Hongrie. Scanderberg, prince d'Epire, arrête le cours de ses victoires. Amurat meurt à Andrinople (1451). Un jeune sultan de 21 ans monte sur le trône : c'est le fils d'Amurat, c'est Mahomet II, dont l'apparition, signal

[1] Voir dans Hammer (liv. VI) une longue discussion à ce sujet.

[2] C'est dans ce siége de Constantinople par Amurat II, qu'au rapport de quelques historiens, une apparition de la Vierge Marie mit en fuite les Turcs et ranima la confiance des Grecs. Nous mentionnons le fait seulement. (V. pour les détails l'*Histoire de l'empire ottoman*, par Hammer, liv. X.)

de la chute de Constantinople, nous ramène enfin dans les murs de cette vieille capitale.

Nous avons laissé l'infortunée cité se débattant entre les mains de ses derniers empereurs, essayant en vain de la défendre. Le dernier représentant de cette puissance impériale, si grande autrefois, est Constantin Dracosès, prince brave et généreux, qui, s'il ne peut sauver sa capitale, saura du moins mourir glorieusement sur ses débris. Comme l'empire d'Occident fondé par un Auguste avait fini sous un Auguste, l'empire d'Orient, fondé par Constantin, devait finir également par un prince de ce nom. L'heure suprême de Constantinople chrétienne a sonné. Les crimes, les vices de ses maîtres et de son peuple, ont détourné de ses remparts le bras tutélaire de l'auguste Vierge, sa patronne, et de ses autres protecteurs du Ciel. Comme Jérusalem, deux siècles et demi auparavant, la reine du Bosphore va tomber à son tour entre les mains des infidèles.

Au mois de janvier (1453), le sultan Mahomet II, ayant rompu l'alliance avec Constantin Dracosès, marche à la tête d'une armée de trois cent mille hommes vers Constantinople; de nombreuses galères turques couvrent en même temps le détroit du Bosphore. Mais l'entrée du port étant fermée par deux chaînes d'une force extraordinaire, le sultan fait transporter plus de soixante-dix bâtiments par terre dans le golfe de la *Corne-d'or* [1]. La

[1] La distance n'est que de deux lieues, mais le sol présente de nombreuses inégalités. Mohammed fit établir sur cette étendue de terrain une espèce de route recouverte de planches qu'on enduisit de graisse de bœuf et de bélier pour faciliter le transport : soi-

ville, assiégée par terre et par mer, se défend avec le plus héroïque courage. Mais ici laissons parler l'historien Hammer [1].

« Le vendredi après Pâques, 6 avril, Mohammed (Mahomet) parut devant la ville et planta sa tente derrière la colline qui fait face à la porte Charsias ou Caligaria : la ligne de ses troupes s'étendait depuis la porte de bois du palais jusqu'à la porte dorée. Le grand canon fut mis en batterie devant cette même porte Caligaria, que l'empereur avait nouvellement fait fortifier. Le sultan, voyant qu'il ne pouvait l'entamer, fit transporter le canon devant la porte Saint-Romain, qui en a reçu le nom qu'elle a conservé jusqu'à nos jours. On dressa de chaque côté une pièce de moindre calibre, mais dont les boulets pesaient encore cent cinquante livres, afin de préparer les voies pour le canon monstre [2]. Comme il fallait deux heures pour charger ce dernier, il ne pouvait tirer que huit coups

xante-dix vaisseaux à deux rangs de rames, et quelques-uns plus grands à trois et cinq rangs, firent en une seule nuit, à travers collines et vallées, le trajet des rives du Bosphore dans le golfe de la Corne d'or. HAMMER.

[1] L'*Histoire de l'empire ottoman*, par Hammer, fruit de trente années d'étndes, de recherches et de travaux, dans les principales biliothèques de l'Europe et du Levant, est un de ces beaux monuments historiques dont on voit trop peu d'exemples, surtout de nos jours. C'est par de telles œuvres qu'on relève encore et qu'on honore la haute dignité de l'histoire.

[2] C'était un canon *monstre*, venu d'Andrinople, traîné par cinquante paire de bœufs, et tenu en équilibre par deux cents hommes de chaque côté. Deux cents pionniers allaient en avant pour aplanir la voie. Il mit deux mois à faire un trajet de deux jours (V. Hammer, liv. XII.)

dans la journée; le premier, à l'aube du jour, donnait le signal de l'attaque. Il éclata bientôt, et mit en morceaux l'artificier Orban. On essaya toutefois de l'utiliser encore, mais le succès ne répondit pas à l'attente des assiégeants....

» L'armée turque, rangée devant Constantinople, se montait à deux cent cinquante mille hommes; cent mille hommes de cavalerie occupant la partie la plus reculée du camp; cent mille fantassins à l'aile droite, appuyés sur la porte dorée, et cinquante mille à l'aile gauche s'étendant jusqu'au palais des Blaquernes. Le sultan était au centre avec quinze mille janissaires. Soganos-Pacha avait été posté avec quelques troupes sur les hauteurs qui dominent le faubourg de Galata, vis-à-vis Constantinople, de l'autre côté du port. La flotte se composait de dix-huit trirèmes, quarante-huit birèmes, vingt-cinq navires de transport, et plus de trois cents bâtiments plus petits, en tout quatre cent vingt.... Ainsi les assiégeants avaient vingt fois plus de forces que les assiégés, et bien plus d'ardeur pour l'attaque que ceux-ci n'avaient de courage pour la défense....

» Il y avait déjà sept semaines que le siége se poursuivait avec activité du côté de la terre; quatre tours avaient été renversées; une large brèche était ouverte à la porte de Saint-Romain; l'armée occupait le fossé à demi comblé par les débris des fortifications; les barques et les galères mouillées sous les murs de la ville dressaient les balistes et les béliers. Mohammed voulut envoyer un dernier message à l'empereur, soit pour obéir

à la loi qui prescrit d'offrir la paix à l'ennemi avant de l'exterminer, soit pour faire reconnaître si la ville était ou non dans l'impossibilité de résister encore longtemps. Isfendiaroghli, gendre du sultan, se transporta dans Constantinople, non en qualité d'envoyé du sultan, mais comme prenant un intérêt personnel au sort des Grecs. Admis en présence de l'empereur, qui l'attendait entouré de toute sa cour, Isfendiaroghli l'exhorta à désarmer la colère de Mohammed par une prompte soumission, et à épargner toutes les misères de l'esclavage aux habitants, à leurs femmes et à leurs enfants. Dans le conseil que l'empereur convoqua immédiatement, la voix de l'honneur et du courage réduit au désespoir fut seule écoutée. L'empereur répondit à l'envoyé turc qu'il remerciait Dieu si le sultan pensait à lui accorder la paix, et s'il voulait, en la respectant, imiter l'exemple de ses prédécesseurs. Il ajouta qu'aucun de ceux qui avaient assiégé Constantinople n'avait régné ni vécu longtemps; que Mohammed pouvait lui demander un tribut, mais non la reddition de la ville qu'il avait juré de défendre jusqu'au dernier moment. Sur cette réponse, le 24 mai 1453, Mohammed fit proclamer dans le camp qu'un assaut général serait donné le 29, du côté de la terre et du côté du port. Il rassembla les chefs de l'armée, leur promit tout le butin, et ne se réserva, pour sa part, que le territoire et les maisons. Sa proclamation fut accueillie dans tout le camp par des cris tumultueux d'allégresse. Les chefs des janissaires répondirent de la victoire.... Pour enchérir sur l'enthousiasme de l'armée, le sultan publia une seconde pro-

clamation dans laquelle il promettait des timars et même des sandjaks aux premiers qui monteraient sur les remparts; mais il menaçait de la hache du bourreau la tête de ceux qui voudraient échapper au danger par la fuite. Les derviches parcouraient le camp, en conjurant les Musulmans, au nom du Prophète et de son porte-étendard Eyoub, de planter les drapeaux de l'islamisme sur les créneaux de la ville des infidèles. Au commencement de la nuit, la trompette donna le signal d'une illumination générale. Toutes les tentes, sur les rives du Bosphore et sur les hauteurs de Galata, resplendirent de lumière. Dans toute la partie inférieure du port, et sur toute la ligne du continent, depuis le palais des Blaquernes jusqu'à la porte dorée, on entendait retentir des chants et ce cri mille fois répété : *Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Mohammed est son prophète. Dieu est un, et nul n'est semblable à lui.* Les assiégés, entourés ainsi d'un demi-cercle de feu, purent croire qu'un vaste incendie s'était déployé sur le camp et sur la flotte des Turcs; mais bientôt les chants et les danses des derviches leur annoncèrent que l'ennemi célébrait d'avance sa victoire. La ville offrit alors un douloureux spectacle. Au milieu des ténèbres, les habitants couraient et s'agitaient pêle-mêle, dans un commun désespoir. Du sein de la foule s'élevait une plaintive et lugubre prière : « *Kyrie eleison! Kyrie eleison!* Détournez de nous, ô Seigneur, vos justes menaces, et délivrez-nous de nos ennemis. » Chacun venait se prosterner devant l'image de la Vierge et s'accuser de ses péchés comme à l'heure de la mort.

» Ne pouvant plus douter que les Ottomans ne se préparassent à l'assaut, Constantin, pour ranimer le courage des soldats, vint lui-même inspecter tous les postes. Il assembla la noblesse grecque et l'élite des auxiliaires d'Europe, et les exhorta à faire leur devoir et à suivre son exemple.... Cependant on se prépara au combat. A la porte de Saint-Romain, où se concentra l'attaque, se trouvaient l'empereur lui-même, don Francesco de Tolède, Giustiniani et les trois cents Génois, l'élite de la garnison.... Il y avait en tout douze postes, dont deux seulement occupés par les Grecs; les dix autres étaient confiés à la garde d'officiers génois, vénitiens, espagnols, russes et allemands. Les forces de la garnison ne s'élevaient pas à plus de neuf mille hommes. Mais les Grecs n'avaient d'espoir qu'en la sainte Vierge, qui au dernier siége avait paru, disaient-ils, miraculeusement sur les remparts et jeté le désordre dans les rangs des Turcs. Depuis la semaine de Pâques, où commença le siége, son image miraculeuse était exposée dans l'église, et la vierge *Hodégetria*, située au milieu de l'Acropolis, sur l'emplacement qu'avait autrefois occupé l'autel de Minerve Embasia....

» Le lendemain 28 mai, le sultan prit toutes ses positions : du côté de la terre, une colonne de cent mille hommes se rangea en bataille sur la droite du camp, en face de la porte d'Or. Une autre de cinquante mille s'échelonna sur la gauche. Cent mille hommes formaient la réserve; Mohammed se tenait au centre avec ses quinze mille janissaires. Du côté de la mer, quatre-vingts galères garnissaient, dans l'enceinte même du port, l'espace

compris entre la porte de Bois et celle de Platéa.....

» Au coucher du soleil, tout le camp des Turcs était était en mouvement; le cri de *La Ilah illalah!* se mêlait au bruit des armes, aux fanfares des clairons : le sultan passait ses troupes en revue et haranguait ses généraux. De son côté, l'empereur s'était rendu à l'église de Sainte-Sophie, suivi des grands de sa cour. Il y fit pénitence publique et reçut la communion au milieu d'une foule immense qui éclatait en sanglots. Tranquille désormais pour le repos de son âme, Constantin ne songea plus qu'au salut de l'empire. Il monta immédiatement à cheval et parcourut tous les postes de la ville, encourageant les troupes et les habitants par son exemple et ses discours. L'historien Phranzès, dont nous suivons pas à pas le récit, faisait partie du cortége. Personne ne dormit cette nuit-là, ni sur les remparts ni sur les tours. Le lendemain 29 mai, au premier chant du coq, chacun était debout et sous les armes; l'empereur, à la porte de Saint-Romain, attendait l'ennemi, résolu de vaincre ou de s'ensevelir sous les ruines de sa capitale....

» L'assaut commença au point du jour, et s'étendit en un instant sur toute la ligne, du côté de la terre et du côté du port. Mohammed, pour fatiguer les Grecs et ménager ses troupes d'élite, fit marcher en avant les recrues et les invalides; les batteries des assiégeants furent dirigées toutes à la fois contre la ville; bientôt les cris des blessés et des mourants se mêlèrent au bruit des trompettes, des tambours et aux décharges de la mousqueterie. Cependant il y avait déjà deux heures que le combat durait, et mal-

gré les tschaouscles qui stimulaient le courage des soldats avec des nerfs de bœuf et des baguettes de fer, malgré Mohammed lui-même, qui tour à tour employait les éloges, les menaces, et ne laissait pas reposer sa masse de fer, les Turcs n'avaient pas gagné encore un pouce de terrain. Une grêle de pierres et de flèches tombait des remparts; les échelles des assaillants étaient brisées. Le feu grégeois coulait à flots sur les navires, et serpentait de toutes parts sur les eaux; la ville avait disparu sous d'épais nuages de fumée. L'empereur, secondé par Théophile Paléologue et Démétrius Cantacuzène, repoussait avec succès les assaillants, et la fortune semblait se déclarer pour les Grecs, lorsque Giustiniani fut légèrement blessé. Cédant à la douleur, il demanda à Constantin la permission de se retirer sur son vaisseau pour panser sa blessure. Celui-ci essaya en vain de le retenir : « Votre blessure n'est pas grave, dit-il, et d'ailleurs comment sortirez-vous d'ici? — Je suivrai la voie que Dieu lui-même a ouverte aux Turcs, » répondit Giustiniani; et il se réfugia à Galata, oubliant toute une vie de gloire et la déshonorant à jamais. La retraite de Giustiniani, jusque-là si brave et si fidèle, jeta la consternation parmi les assiégés. Saganos, s'apercevant de quelque désordre dans leurs rangs, réveille le courage des janissaires. L'un d'eux, Hasan-d'Ouloubad, d'une taille gigantesque et d'une force prodigieuse, monte à l'assaut la tête couverte de son bouclier, et tenant un cimeterre de la main droite; il arrive sur le rempart, avec trente de ses compagnons. Dix-huit sont précipités à la fois; Hasan lui-même est atteint d'une pierre et tombe;

il se relève à moitié et cherche à se défendre encore avec son bouclier; mais affaibli par sa blessure, il le laisse échapper de ses mains, et disparaît sous une grêle de flèches.

» Pendant que la porte Saint-Romain opposait une telle résistance, la ville était envahie d'un autre côté. Constantin, par une imprévoyance funeste, avait fait ouvrir, la veille du jour où se livrait l'assaut, pour faire une sortie sur le camp de Mohammed, la porte Cercoporta; par une autre imprévoyance, cette porte n'avait pas été refermée. Cinquante Turcs en forcèrent le passage presque sans obstacle et fondirent par derrière sur les Grecs. Cette nouvelle terrible vole rapidement du port à la tour de Saint-Romain, et jette l'effroi dans les rangs déjà bien éclaircis de ceux qui combattent autour de l'empereur. Théophile Paléologue, don Francisco de Tolède et Jean-le-Dalmate, font en vain des prodiges de valeur. Constantin, voyant l'inutilité de ses efforts et la masse d'ennemis qui se répand de tous les côtés dans la ville, se précipite sur les Turcs en invoquant la mort. Abandonné des siens, il s'écrie : « N'y aura-t-il donc pas un chrétien pour me tuer! » Au même instant il reçoit deux coups de sabre, l'un dans le visage, l'autre asséné par derrière, et tombe confondu dans la foule des victimes.

» Les Turcs entraient en même temps par la porte Charsias ou Caligaria sur un monceau de cadavres qui remplissaient le fossé, et massacraient tout ce qui paraissait devant eux, s'imaginant avoir à combattre une garnison de cinquante mille hommes; mais le carnage cessa dès

qu'ils eurent reconnu la faiblesse des Grecs.... Les habitants s'étaient précipités en foule vers le port dont l'ennemi ne s'était pas encore rendu maître, car il avait été repoussé de la porte souterraine d'Eghri-Kapou; mais l'entrée du port étant trop étroite pour les flots de peuple qui s'y pressaient et grossissaient à chaque instant, un très-petit nombre put parvenir à s'y réfugier : les soldats qui en gardaient les portes, songeant à leur propre salut, les fermèrent et jetèrent les clés à la mer. Ils espéraient, d'après une ancienne prophétie, que les Turcs, aussitôt qu'ils seraient arrivés sur la place du *Taureau* (Taoukbazari), seraient arrêtés et accablés à leur tour par les assiégés. Les fuyards, repoussés du port, se portèrent à l'église de Sainte-Sophie, et y entrèrent pêle-mêle, hommes, femmes, vieillards, enfants, moines et religieuses; ils attendaient là, mais en vain, l'apparition de l'ange qui, suivant une autre prophétie, devait descendre du ciel au moment où les infidèles s'avanceraient vers la colonne de Constantin le Grand....

» Aucun miracle ne devait sauver l'empire : les portes furent enfoncées à coups de hache; les Turcs se répandirent dans les rues comme un torrent, et le pillage commença, pillage que rien ne put arrêter; ni les sanglots des femmes, ni les cris des enfants, ni les imprécations des blessés. Il n'y avait pas de frein pour les soldats enivrés par la victoire. La jeunesse, la beauté, la fortune décidaient seules du choix qu'ils faisaient au milieu de ces créatures tremblantes, devenues leur proie par le droit de la guerre. Les prisonniers, sans distinction de

sexe et de rang, furent attachés deux à deux avec des cordes, les femmes liées avec leurs ceintures ou leurs voiles. Les temples du Seigneur eurent bientôt leur tour : les tableaux des saints furent arrachés des murs et mis en lambeaux, les vases sacrés enlevés ou détruits, les habits sacerdotaux changés en housses, le crucifix promené avec un bonnet de janissaire, les autels profanés.

» L'église d'Aya-Sophia (Sainte-Sophie), dit Phranzès, le sanctuaire de la sagesse de Dieu, le trône de sa gloire, la merveille de la terre élevée en l'honneur du Seigneur, fut changée en un lieu d'abominations et d'horreurs.

» Cependant le port était resté au pouvoir des Grecs : ceux des assiégeants qui avaient pénétré dans la ville depuis quelques heures, avaient négligé jusque-là de s'en emparer, trop occupés qu'ils étaient du pillage; mais une fois gorgés de butin, ils se tournèrent vers le port et l'attaquèrent par derrière, tandis que le reste de l'armée ottomane escaladait les remparts du côté de la porte de Pétra, et de celle qu'on appelle aujourd'hui porte du *Magasin à farine*. Toute résistance était désormais impossible, et les habitants ne songèrent plus qu'à se sauver; bien peu échappèrent à l'ennemi. Lucas Notaras fut arrêté au moment où il entrait dans sa maison; Ourkhan, petit-fils de Souleiman, préférant la mort à l'esclavage, se jeta du haut d'une tour, et expira horriblement mutilé.

» Ainsi succomba l'ancienne Byzance, onze cent vingt-cinq ans après avoir été reconstruite par Constantin. Le siége dura cinquante-trois jours, et finit le 29 mai 1453. C'était le vingt-neuvième qu'elle soutenait depuis sa fon-

dation [1].... Sept princes seulement avaient pris la ville : Pausanias, Alcibiade, Septime Sévère, Constantin, Alexis Comnène, Dandolo, Michel Paléologue. Mohammed fut le huitième. Mais cette dernière occupation décida du sort de Byzance, et l'incorpora pour toujours à l'empire ottoman. Les Paléologues perdirent une couronne qu'ils avaient si souvent compromise par leur imprudence ou par leur lâcheté, et le peuple grec courba sa tête sous le joug de l'étranger, pour ne plus la relever.

» Lorsque Mohammed apprit, vers le milieu du jour, que la ville était tout entière au pouvoir de ses troupes, il y fit son entrée par la porte Saint-Romain, entouré de ses visirs, de ses pachas et de ses gardes; sa marche fut triomphale. Arrivé dans cet appareil devant la basilique de Sainte-Sophie, il descendit de cheval pour prendre possession de cette magnifique métropole de l'Orient. Il ne put retenir son admiration à la vue des richesses qu'elle étalait aux yeux. Les cent sept colonnes qui lui servaient d'appui, revêtues des marbres les plus rares, le marbre serpentin, le marbre rose rayé de Sinada, le marbre vert de Laconie, le marbre bleu de Libye, le marbre blanc du Bosphore, le granit étoilé de Thessalie, d'Epire et d'Egypte; les huit colonnes de porphyre, tirées du temple du Soleil élevé par Aurélien à Balbeck, des temples d'Ephèse, de Cizique, d'Alexandria Troas, d'Athènes et des Cyclades; les tableaux des Evangélistes et des Apôtres,

[1] Voir la note II, à la fin du volume.
Jérusalem seule, assiégée trente-deux fois, l'emporte ici sur la ville de Constantin.

de la Vierge et du Crucifix, tous en mosaïque de verre de différentes couleurs, attirèrent surtout l'attention de Mohammed. Il parcourut ensuite les galeries de l'église et ses voûtes souterraines. En descendant de la coupole, il aperçut un soldat occupé à arracher les dalles de marbre dont le parvis était revêtu; jaloux de sa conquête, il le frappa violemment de son cimeterre, en disant : « Ce n'est que le butin que je vous ai abandonné, mais les édifices m'appartiennent. » On emporta le pillard à demi-mort. Lorsque le sultan eut achevé sa visite, il ordonna à un des mouezzins qui l'accompagnaient d'appeler les croyants à la prière. Donnant lui-même l'exemple, il monta sur l'autel et pria. Ainsi fut inauguré le culte du Prophète dans l'église chrétienne de Sainte-Sophie; aux éternelles controverses des Grecs et des Latins succéda le dogme des Musulmans : *Il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est son prophète.*

S'il faut en croire les historiens grecs, un ange avait donné le plan de Sainte-Sophie, et le Ciel avait envoyé de l'or pour sa construction : fondée sous le règne de Constantin le Grand, incendiée à deux reprises dans une émeute, ébranlée par un tremblement de terre, rebâtie par Théodose et Justinien, cette église servait seule pour les grandes cérémonies de l'Etat et du culte, les couronnements, les triomphes, les mariages des empereurs, les synodes. C'était le chef-d'œuvre de l'architecture sacrée dans toute la chrétienté. Mais si les Turcs respectèrent cet édifice, il n'en fut pas ainsi de tous les autres. Le couvent de Saint-Jean-Baptiste, du côté du port, fut pillé

et dévasté, de même que celui de la vierge *Hodégetria*, situé à l'Acropolis, dans lequel les vainqueurs brisèrent en morceaux une statue merveilleuse que les Chrétiens y vénéraient. Les empereurs grecs faisaient porter cette statue devant l'armée quand ils entraient en campagne et lorsqu'ils revenaient en triomphe. L'empereur Bardas, prêt à mettre à la voile pour se rendre dans l'île de Crète, et combattre les Sarrasins, s'était jeté aux pieds de la vierge Hodégetria. Andronic l'Ancien, lorsqu'il apprit la défaite d'Alexis Philantropenus, était également venu s'agenouiller devant elle. C'était enfin la même statue qu'on avait promenée sur les remparts, dans l'espoir qu'elle jetterait l'effroi parmi les ennemis, à l'époque où les Sarrasins assiégèrent la ville sous Léon l'Isaurien, et plus tard lorsque le rebelle Branas envahit Constantinople sous Isaac l'Ange.

» On retrouva le corps de Constantin; ce fut sa chaussure de pourpre, parsemée d'aigles d'or, qui le fit reconnaître. Sa tête, ainsi que celle d'Ourkhan, petit-fils de Souleiman, furent déposées aux pieds de Mohammed. Il y avait dans la ville une place consacrée par Constantin le Grand à la mémoire de sa mère, et appelée Augustéon; l'empereur Théodose avait élevé sur cette place une colonne de plomb surmontée de sa statue d'argent pesant sept cents livres; Justinien substitua à cette colonne de plomb une colonne de porphyre; la statue de Théodose fut fondue et remplacée également par une statue en bronze qui représentait Justinien à cheval, tenant dans la main gauche un globe surmonté d'une croix, et mon-

trant de l'autre main l'Orient, comme soumis à sa domination. La tête de Constantin, le dernier des empereurs grecs, fut placée au faîte de cette colonne sous les pieds du cheval ; ironie cruelle, si on se rappelle que les souhaits de victoire chez les Orientaux, sont conçus en ces termes : *Que les têtes de tes ennemis roulent sous les pieds de ton cheval*[1] *!* Ce trophée sanglant fut ensuite promené dans les villes d'Asie, comme la tête de Ladislas après la bataille de Varna. On permit ensuite aux Grecs de rendre les derniers devoirs aux restes de l'empereur[1]... »

Si nous suivions l'historien Hammer dans le reste de son récit, nous verrions le féroce sultan parcourir les rues désertes de Constantinople, au milieu de soldats turcs, cherchant encore à dépouiller les vaincus de ce qu'ils ne leur avaient pas arraché la veille. Arrivé au palais impérial, et passant dans les appartements vides, solitaires, Mohammed cite un vers persan sur les vicissitudes des choses de ce monde. Puis un festin splendide est préparé à quelque distance du palais. Le sultan y boit du vin outre mesure, et à moitié ivre, il ordonne qu'on lui amène le plus jeune des fils de l'amiral Notaras, commandant du port ; comme le père s'y opposait, déclarant qu'il aimerait mieux voir son fils périr sous la hache du bourreau que servir aux infâmes plaisirs du sultan, Mohammed se fait amener ce jeune fils avec ses frères, et les fait mettre à mort sous les yeux de leur infortuné père, qui périt bientôt lui-même en s'écriant, les yeux au ciel : *Vous êtes juste, ô mon Dieu*[2] *!...*

[1] Hammer, liv. XII. [2] Ibid.

Mais détournons nos regards de toutes les horreurs qui souillèrent cette victoire : « Le troisième jour de la prise de la ville, dit l'historien Ducas, Mahomet donna ses ordres pour le départ de la flotte. Elle se remit en mer, chargée de vases d'or et d'argent, d'habillements précieux et de plusieurs prisonniers. Mais il restait encore dans le camp un immense butin. Ici un soldat se promenait vêtu d'ornements sacerdotaux; un autre menait des chiens en laisse avec une ceinture dorée; celui-ci buvait du vin dans un calice; celui-là profanait les vases sacrés en s'en servant pour ses repas. Une quantité innombrable de livres furent entassés dans des chariots et transportés dans toutes les provinces. Dix volumes de Platon, d'Aristote ou d'ouvrages de théologie, se vendaient une pièce de monnaie. Toutes les dorures avaient été arrachées des Evangiles richement reliés, et les marges jetées au feu [1]. »

Enfin ces scènes de dévastation et de destruction eurent un terme. Mahomet se ressouvint qu'après tout cette ville saccagée, ensanglantée, désolée, était à lui, et qu'il en devait faire la capitale de son empire. Il se hâta donc de rappeler les fugitifs, les invitant à rentrer dans leurs maisons, où ils seraient en sûreté à l'ombre d'une autorité tutélaire. Il s'occupa de repeupler la ville, en remplaçant les habitants morts, enfuis ou vendus comme esclaves, par des Caramaniens, des Grecs, des Illyriens ou autres

1 Michel Ducas, *Histoire de l'empire d'Orient*, depuis Jean Cantacuzène jusqu'à la chute de l'empire. Cet ouvrage fait partie de la Collection *Byzantine*.

gens, tirés de l'Anatolie, de la Servie, de la Morée, etc. On dit qu'afin de rendre à *Stamboul* ou *Istamboul* [1] tout l'éclat dont cette ville avait brillé sous le nom de Constantinople, il y convoqua les plus riches habitants de douze capitales conquises. Il fit réparer les monuments, construire de nouveaux édifices. Pour rassurer les Chrétiens, il voulut lui-même donner l'investiture au patriarche qui était élu à la place de celui qui était mort pendant le siége. Les églises de Byzance furent partagées entre les deux religions; mais la dominante qui garda Sainte-Sophie, l'église des Saints-Apôtres, se fit la part du lion, en attendant que les autres grandes mosquées s'élevassent plus tard, aux dépens des édifices sacrés ou profanes, qui faisaient l'ornement et la gloire de la ville de Constantin.

Les Turcs ottomans étaient donc arrivés au terme de la première période de leur histoire, période belliqueuse et conquérante, qui avait duré un siècle et demi. « L'autorité des sultans, dit Hammer, s'était consolidée et étendue, selon l'intention même d'Osman, à la faveur de la guerre. L'anéantissement de l'empire de Byzance, après une existence de mille ans, et la conquête de Constantinople par le septième souverain de la dynastie ottomane préparèrent pour les peuples de l'Europe une longue série de luttes et de calamités. »

[1] Les Turcs entendant les Grecs dire sans cesse, σ την πολιν, *à la ville*, pour désigner *Constantinople*, adoptèrent ce mot, et en firent *Stampol*, *Stamboul* ou *Istamboul*. Telle est, dit-on, l'origine du dernier nom de l'ancienne Byzance.

Avant de retourner à Constantinople, saluons d'un regard ami cette noble phalange de Grecs fugitifs qui se répandirent dans les grandes villes d'Italie, emportant avec eux les livres qu'ils avaient pu sauver de leur patrie en ruines, et qui donnèrent une nouvelle impulsion aux études de l'antiquité. Un souvenir particulier est dû à Constantin Lascaris, ce savant de race impériale, qui enseigna le grec à Milan, à Rome, à Naples, et mérita par son savoir l'amitié des cardinaux et l'estime des souverains. Rome, l'asile naturel des nobles fugitifs, s'honora elle-même en recueillant avec une tendresse maternelle ces débris intelligents du dernier empire romain, qui préparèrent dans son sein le grand siècle de Léon x, dit de la *Renaissance*.... N'oublions pas toutefois qu'une autre *renaissance* plus pure et plus radieuse, pour l'art du moins, était déjà éclose longtemps auparavant, au souffle de l'inspiration catholique, et que les écoles mystiques d'Italie, dont Raphaël est le plus illustre représentant, n'ont jamais eu rien de commun avec l'art et les traditions de Byzance.

CHAPITRE XIII

Constantinople capitale de l'empire ottoman. — Précis de son histoire et de celle de cet empire, jusqu'à la bataille de Lépante (1453 — 1571).

Constantinople, de chrétienne devenue musulmane, est donc désormais la capitale de l'empire ottoman. Elle appartient à un peuple qui va laisser dégrader d'une manière déplorable ses plus magnifiques monuments, et qui tiendra sous le joug les débris de la nation grecque demeurés dans son sein. Une nouvelle destinée s'ouvre pour la seconde Rome; elle va vivre d'une autre vie, qui la séparera plus encore du reste de l'Europe, la rendra comme étrangère à l'Occident et aux bienfaits de la civilisation des peuples chrétiens.

Déjà, à l'époque de sa conquête par les Croisés, Constantinople avait une existence à part. « Elle adorait le Crucifié, dit un historien, voilà quel était le seul lien qui la rapprochait encore de l'Occident; mais ce lien s'était relâché par la différence de doctrine, par la diversité des rites, par la direction opposée de l'enseignement du

christianisme ; d'où il résulta que ni sous ce rapport, ni par ses institutions politiques, l'empire grec ne formait un membre du grand corps spirituel auquel se rattachait l'Occident. La vie publique n'était pas la même ; la législation était l'œuvre de tout autres éléments ; la personne de l'empereur avait de tout autres rapports avec son entourage et les grands du pays que dans le reste de l'Europe [1]. »

Cette différence d'existence entre Constantinople et les autres villes d'Europe va donc être désormais bien plus tranchée encore. Enchaînée sous le joug de Mahomet, sous l'empire d'une religion sensuelle, et par suite fatale à l'intelligence, la cité va rester comme étrangère au progrès de la civilisation, elle ne retrouvera un peu de grandeur et de puissance que dans la force matérielle et brutale, devenue l'élément et le soutien de sa vie, au milieu de

[1] Quand le baron anglais allait en Espagne, poursuit le savant historien que nous citons, il trouvait chez les gens riches, dans les châteaux des chevaliers, les caractères principaux des mœurs et coutumes de sa propre existence ; quand l'Espagnol voyageait en Hongrie, il rencontrait cette même conformité ; il l'aurait en vain cherchée à Constantinople. L'art aussi était tout différent. En Occident, l'art avait encore cette jeunesse et cette fraîcheur de la fleur à peine éclose qui étalera plus tard toute la beauté de ses formes et de ses couleurs ; à Byzance, l'art était cette fleur desséchée dont les feuilles se fanent chaque jour davantage.... Le même contraste existait pour la science. L'Eglise indépendante de l'Occident sut former des hommes plus puissants que ne pouvait en engendrer une Eglise au service des caprices de souverains fainéants ou débauchés. Même différence aussi pour le langage, qui variait à Constantinople, et qui, dans tous les royaumes de l'Occident, était le même, du moins pour le service divin, pour les relations des états entre eux, pour les actes publics de la vie et pour l'enseignement scientifique. (V. Hurter, *Hist. d'Innocent III.*)

symptômes d'engourdissement et de mort. L'histoire de Constantinople et de l'empire ottoman, à partir de cette époque, offre cependant le grand spectacle d'un peuple qui, se rappelant l'honneur conquérante de ses premiers ancêtres, cherche à marcher sur leurs traces et à jouer en Europe le même rôle d'envahisseur que ses devanciers en Asie. Mais un spectacle plus grand encore est celui de la chrétienté se levant en armes contre ce nouvel ennemi, et dans des journées à jamais mémorables sur terre et sur mer forçant les drapeaux sanglants du Prophète à s'incliner devant la Croix victorieuse du Christ. Nous jetterons un regard sur ces éclatantes victoires : aussi bien, pour nous chrétiens, le plus vif intérêt dans le sujet qui nous occupe, n'est point désormais dans l'histoire de Constantinople elle-même ; il est surtout dans celle des grandes défaites de ses armées, dans ces journées héroïques de Rhodes, de Lépante, de Vienne, qui, abattant la puissance musulmane, lui ont révélé la force invincible de nouveaux Croisés combattant pour leur foi sous l'étendard de la Croix et la bannière de la Vierge Marie, *le Secours des Chrétiens*. Détournant donc nos regards des murs de l'antique Byzance, nous les porterons sur ces champs de bataille, où nos pères, en refoulant aux confins de l'Europe la puissance turque, ont préservé l'Occident des plus imminents périls.

Mahomet II, vainqueur de Constantinople, ne se contenta pas de ce magnifique trophée. Poursuivant ses conquêtes, le jeune sultan soumit rapidement le reste de toute la péninsule grecque, la Caramanie, l'empire de

Trébizonde (1461), la Bosnie, la Valachie (1463), la petite Tartarie, et pénétra jusqu'en Italie. La Turquie alors semblait menacer toute l'Europe occidentale. Cependant déjà Mahomet II, lui-même vit échouer ses terribles armes devant d'intrépides guerriers. La Chrétienté, effrayée de ses victoires, plus d'une fois en arrêta le cours. Les généraux du sultan, vainqueurs en Thrace et en Macédoine, furent vaincus en Albanie par le fameux Scanderberg. Jean Huniade, le régent de Hongrie, surnommé *le Diable* par les Turcs, apparaît ici comme l'un de ces héros de l'arrière-garde des Croisés, qui, avant don Juan d'Autriche et Sobieski, renouèrent la chaîne interrompue des exploits de Godefroi de Bouillon et de Tancrède. Durant une régence de douze années, il se montra aussi grand politique que bon guerrier. Déjà (l'an 1448) il avait soutenu pendant trois jours dans les plaines de Cassovie tout l'effort de l'armée ottomane, quatre fois plus nombreuse que la sienne, lorsque sa belle défense de Belgrade contre le vainqueur de Constantinople mit le comble à sa gloire (1456). Il mourut cette même année de ses blessures. Mais il laissait à son pays un second défenseur dans la personne de son fils, Mathias Corvin, roi de Hongrie, qui fut le boulevard de la Chrétienté contre les Turcs, et qui, comme guerrier et comme législateur, se montra l'homme le plus illustre de son temps.

Héritier de la bravouve des Hunyades, un autre héros s'offre vingt années après à nos regards : c'est Pierre d'Aubusson, grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, et surnommé *le Bouclier de l'Eglise*. S'étant

jeté dans l'île de Rhodes, devenue à son tour une sorte de boulevard de la Chrétienté contre l'invasion turque, il se préparait à défendre une place dont la conquête devait ouvrir au vainqueur un chemin vers Rome et vers les autres contrées de l'Occident. L'an 1480, la flotte musulmane, forte de cent soixante vaisseaux de haut bord, portant cent mille combattants, parut devant l'île. Commandée par le pacha Misach Paléologue, renégat de la famille des derniers empereurs grecs, cette armée comptait dans son sein l'élite des spahis et des janissaires, plus de quatre mille aventuriers, plusieurs beys de la Romanie et des autres gouvernements, enfin diverses compagnies composées de vieilles bandes qui avaient suivi Mahomet dans toutes ses expéditions.... Il n'entre point dans notre plan de rapporter les longs détails de ce mémorable siége de Rhodes, où l'on vit une poigné de braves et pieux chevaliers luttant contre la puissance formidable des Turcs et remportant sur eux, avec l'appui du Ciel, la plus étonnante victoire. L'illustre d'Aubusson, toujours sur les remparts, animait tout par sa présence, se montrait aux postes les plus périlleux, donnait partout l'exemple du plus magnanime courage. En vain les tours et les murailles de Rhodes tombent-elles presque entièrement sous les coups des Turcs, rien n'effraie les assiégés. Le grand-maître, présent partout, rassure le peuple et encourage les soldats; sa confiance en Dieu augmente sa fermeté naturelle et répand sur son visage un air serein qui semble présager la victoire.

Le pacha, de son côté, avait déclaré à ses troupes qu'l

abandonnait la ville au pillage; il leur avait commandé de massacrer tous les habitants, sauf les enfants réservés pour la milice du grand seigneur. Il avait aussi ordonné que tous les Chrétiens échappés au glaive des Musulmans fussent empalés, et, dans son horrible prévoyance, il avait, assure-t-on, fait préparer huit mille pieux pour cet usage.

Mais d'Aubusson put heureusement rendre tous ces ordres et tous ces préparatifs barbares inutiles ; il fut pour la chrétienté et pour l'Occident contre l'envahissement du Croissant, ce grain de sable que Dieu a placé sur le rivage de la mer pour arrêter la fureur des flots. Au signal de l'assaut, donné le 22 juillet, toute l'armée ottomane a beau invoquer son prophète, assaillir la ville de Rhodes avec des hurlements effroyables, d'Aubusson combat, résiste, ranime le courage de ses compagnons qui commençaient à fléchir, et couvert de son propre sang et de celui de ses ennemis, il s'écrie : « Mourons plutôt que de reculer; c'est pour la Foi, c'est pour le Ciel que nous combattons ; notre mort sera glorieuse devant les hommes et précieuse devant Dieu ! »

La victoire est décidée. Les chevaliers et les soldats font des merveilles de valeur au quartier des Juifs où s'était portée l'attaque. Les Turcs, repoussés de ce poste d'où dépendait la perte ou le salut de la place, et trouvant une égale résistance sur les autres points, s'enfuient dans le plus grand désordre; ils se précipitent de tous côtés par les brèches, poursuivis par les Rhodiens qui pénètrent jusque dans le camp ennemi, abattant tout ce qu'ils rencontrent. Le pacha Paléologue, après de vains efforts pour

arrêter ses troupes, est contraint de fuir lui-même vers ses galères. La flotte ottomane, après deux mois de siége et des pertes énormes, s'éloigna de l'île et reprit le chemin de Constantinople.... Durant ce temps, d'Aubusson, à peine guéri de ses blessures, s'en venait rendre des actions de grâces à Dieu au pied des autels. Attribuant le salut de Rhodes à la protection de la Vierge, il faisait bâtir en son honneur, auprès de la muraille des Juifs, la magnifique église de *Sainte-Marie-de-la-Victoire*.

Mahomet II se livrait à d'immenses préparatifs pour venger la honte de sa défaite; il menaçait à la fois Rome, la Perse et l'Egypte, lorsque la mort l'arrêta, comme un autre Alexandre, au milieu de sa carrière (1481). A la gloire des armes, il joignit celle des lettres; l'histoire lui reproche des actes d'une cruauté révoltante qui ont souillé tout l'éclat de sa vie [1].

Avant de poursuivre l'histoire de ces malheureux temps,

[1] Un de ses pages, dit-on, avait dérobé un jour quatre melons d'une planche privilégiée, que Mahomet cultivait lui-même avec soin. Le sultan, indigné de cette audace, manda sur-le-champ tous les pages et ordonna au coupable de se nommer. Personne ne se déclarant, il commanda d'ouvrir successivement le ventre à tous ses pages, jusqu'à ce qu'on eût découvert le criminel. On trouva les melons à demi-digérés dans le ventre du quatorzième!... O honte de l'humanité!...

Un autre jour, Mahomet II, tout en admirant un tableau de la *Décollation de saint Jean-Baptiste*, que venait de peindre à Constantinople Gentile Bellini, fit observer au peintre que les muscles et la peau du cou, séparés de la tête, n'étaient point suivant l'effet de la nature; et pour prouver la justesse de sa critique, il ordonna d'amener un esclave, qu'il fit sur-le-champ décapiter à ses yeux. D'autres disent que Bellini empêcha cette barbarie en criant au sultan : *Seigneur, dispensez-moi d'imiter la nature en outrageant l'humanité!*

rendons hommage à la mémoire d'un illustre pontife, qui parmi les nobles champions de la chrétienté contre la puissance musulmane au quinzième siècle mérite une place d'honneur à côté des Hunyade et des d'Aubusson. C'est le glorieux vieillard Pie II ! Lorsque l'étendard de Mahomet flotte sur toutes les îles de l'Archipel et sur la mer d'Ionie, et que les côtes d'Italie sont menacées, il s'épuise en efforts pour organiser la Croisade contre les Ottomans; il presse le roi de France, le duc de Bourgogne, la république de Venise; et rassemblant les cardinaux, il leur déclare qu'afin d'entraîner les princes par son exemple il est résolu à marcher lui-même contre les infidèles. « Chargé d'ans et d'infirmités, je n'ai plus, disait-il, que peu de jours à vivre, je cours à une mort certaine; mais qu'importe le lieu et l'heure de mon trépas, si je meurs pour le peuple chrétien ! » L'ascendant d'un seul homme s'immolant à la cause de la Croix fait revivre un instant l'enthousiasme des premières croisades. Pie II, après avoir imploré l'appui du Tout-Puissant dans la basilique des Saints-Apôtres, part de Rome, à la tête d'une armée (juin 1664). Atteint d'une fièvre lente, il cache ses souffrances, et poursuit sa route à travers les bénédictions du peuple, qui le salue comme le libérarateur du monde chrétien. Il arrive à Ancône, et sa flotte se prépare à mettre à la voile. Mais ici les forces l'abandonnent; sentant sa fin approcher, le père des fidèles convoque une seconde fois les cardinaux : « J'ai fait jusqu'à ce jour, leur dit-il, tout ce que j'ai pu pour les brebis qui m'étaient confiées; je n'ai épargné ni travaux

ni dangers, je ne puis achever ce que j'ai commencé, c'est à vous maintenant à finir l'ouvrage de Dieu. » Après avoir ainsi parlé, le vénérable pontife rend le dernier soupir, en pressant sur son cœur cette Croix qu'il regrettait de ne pouvoir défendre (16 août 1464).

Les premiers exploits de Bajazet II, fils de Mahomet II, furent contre son frère Zizim qui lui disputait la couronne. Il vainquit ensuite les Moldaves, soumit la Bosnie et la Croatie, et dompta les mamelouks d'Egypte sans pouvoir les détruire. Après trente ans de règne, il abdiqua, et voulut placer sur le trône Achmet, son fils aîné; mais Sélim, son troisième fils, aidé par les janissaires, s'empara de la couronne (1512). La Turquie grandit encore sous ce nouveau sultan, qui réduisit en provinces ottomanes la Syrie, la Palestine, l'Egypte où il mit fin à la puissance des mamelouks (1517), prit la Mecque et acquit Alger (1519). Plein de courage et de fermeté, mais ambitieux, perfide et cruel, Sélim Ier, après avoir détrôné et fait périr son père, ordonne la mort de plusieurs de ses frères. On l'a surnommé *le Féroce*. Détournons nos regards de ce prince pour les porter sur son fils Soliman, qui mérita d'autres surnoms.

Soliman Ier ou II [1], dit *le Grand*, *le Conquérant*, *le Magnifique*, *le Législateur*, est le plus célèbre des sultans ottomans. Son règne (de 1520 à 1566), signalé par de nombreuses et brillantes conquêtes, fut l'apogée de la

[1] Si on compte Soliman Ier, dit Tchélébi, fils de Bajazet Ier, qui passa en Europe après la bataille d'Ancyre, et se fit proclamer sultan à Andrinople (1402), pendant que son frère Mouça l'était en Asie.

grandeur de l'empire turc. Il y ajouta, en Asie, l'Aldjézirch ou Mésopotamie, une partie de l'Arménie, du Kourdistan, de l'Arabie; en Europe, une partie de la Hongrie, la Transylvanie, l'Esclavonie, la Moldavie; il enleva Rhodes aux chevaliers (1522), après ce siége mémorable où l'on vit encore une poignée de guerriers commandés par le brave Villiers de l'Isle Adam, opposer quatre mois durant une héroïque résistance à une armée forte de deux cent mille hommes et de quatre cents bâtiments de guerre. Préludant aux entreprises futures de Mahomet IV, Soliman vint camper devant Vienne avec une armée de cent vingt mille hommes; mais il ne put s'en rendre maître (1529). Il tenta aussi, vainement, à la fin de son règne, d'assiéger Malte, avec une flotte immense. Soliman mourut devant Saigeth (1566), dans une nouvelle campagne commencée en Hongrie. Ce prince, aussi remarquable par sa justice et son instruction que par sa bravoure, fonda un grand nombre d'établissements utiles. Mais il laissa un sceptre trop pesant pour ses faibles successeurs. Le nom de Sélim II, dit *l'Ivrogne*, son fils, nous amène aussitôt à la mémorable bataille de Lépante.

Vainqueurs du royaume de Chypre, dernier débris des états chrétiens fondés par les Croisades, les Turcs poursuivaient leurs triomphes sur les mers; ils menaçaient Malte et l'Italie. Quelles forces opposer à ce déluge de barbares! Ici l'histoire fait apparaître encore un grand pontife, Pie V, de sainte et glorieuse mémoire! Contemplons-le, provoquant les puissances à une nouvelle croisade,

arrachant les Vénitiens à leurs calculs égoïstes, poussant avec eux sur la flotte chrétienne un jeune prince avide de renommée, le forçant de devenir le héros du christianisme, et durant cette bataille de Lépante, dont il était l'âme et le génie, élevant lui-même vers le Ciel, comme un autre Moïse, ses bras amaigris par les austérités de la pénitence [1]. La Chrétienté doit aussi une part de reconnaissance à notre brave Crillon, qui durant ce temps, se transportait dans toutes les cours d'Italie; s'efforçant à lui seul de créer une flotte et des soldats, et de ranimer partout le feu de la guerre contre les Musulmans. Crillon, combattant sur les galères de Malte, sera tout à l'heure l'un des héros de Lépante. Après la victoire, il fut choisi par don Juan d'Autriche pour en porter la nouvelle dans la capitale du monde chrétien. La France aura donc un digne représentant de sa gloire dans cette mémorable journée, qui vit l'un des plus illustres triomphes de la civilisation et de la foi sur le règne de la barbarie.

C'était le 7 octobre 1571. La flotte ottomane, composée de deux cent soixante navires, sous la conduite d'Ali-Pacha, et la flotté chrétienne de deux cent dix galères, commandée par don Juan d'Autriche, fils de Charles-Quint, se rencontrèrent dans l'ancienne mer d'Actium, où jadis Auguste et Marc-Antoine s'étaient disputé l'empire romain. Cette mer allait voir un nouveau combat d'une égale importance. Les Turcs combattent pour usurper l'empire du monde; les Chrétiens, pour la défense de l'Europe.

1 Voir l'*Histoire de S. Pie V*, par le comte de Falloux.

Don Juan prélude à l'attaque en faisant arborer sur son vaisseau l'étendard de la Croix, qu'il a reçu du souverain Pontife. Toute l'armée salue par des cris de joie ce signe sacré de la victoire. Alors les officiers donnent le signal de la prière, et l'armée entière, tombant à genoux, se prosterne devant l'image de Jésus crucifié et lui demande le triomphe sur les infidèles. Durant ce temps, les deux flottes se rapprochaient. Celle des Turcs, poussée par un vent favorable, s'avance d'abord plus rapide; mais le vent étant tombé, se relève bientôt en faveur des Chrétiens et porte la fumée de leur artillerie dans l'armée ottomane. Ce changement inespéré est regardé comme un secours du Ciel.

Après un combat acharné, qui dura depuis cinq heures du matin jusqu'à la nuit, la Croix demeura victorieuse. Plus de trente mille Turcs avaient péri, cent trente galères ottomanes étaient tombées au pouvoir des vainqueurs. La plupart des autres, brisées ou coulées, ne présentaient plus que des débris chargés de nombreux prisonniers et d'un butin immense. La flotte victorieuse emmenait en outre près de vingt mille esclaves chrétiens. Mais dans ce combat sanglant, huit mille Chrétiens demeurèrent ensevelis dans leur triomphe, et parmi eux le brave Augustin Barbarigo, commandant de l'aile gauche, qui avait puissamment contribué au gain de la bataille.

Toute la chrétienté célébra cette victoire par des réjouissances extraordinaires. En France, en Angleterre, en Espagne, chez tous les peuples du Nord, on adressa au Dieu des armées de solennelles actions de grâces. A Venise,

le nom de Lépante fut inscrit sur les monnaies, et le jour de la bataille mis au nombre des fêtes qu'on célébrait chaque année. Rome surtout fit éclater la plus vive allégresse. Marc-Antoine Colonne, qui avait commandé les vaisseaux du pontife Pie V, fut conduit en grande pompe au Capitole, les voûtes de la belle église d'*Ara Cœli* se virent décorées des drapeaux pris sur les infidèles; et le Chef de l'Eglise institua en l'honneur de la Vierge Marie, protectrice de l'armée chrétienne, la fête de *Notre-Dame des Victoires* [1].

[1] Cette fête de *Notre-Dame des Victoires* fut fixée au 7 octobre, jour même de la bataille de Lépante. Depuis le pape Grégoire XIII ordonna que la fête du *Rosaire* serait célébrée chaque année, en l'honneur de ce même triomphe, le premier dimanche d'octobre.

CHAPITRE XIV

Constantinople et l'empire ottoman, depuis le bataille de Lépante jusqu'à nos jours (1571 — 1854).

Il nous reste à retracer un dernier tableau : c'est celui de la décadeuce de l'empire ottoman, qui date de la bataille de Lépante. Cette décadence cependant ne marcha d'abord que lentement; malgré les fréquentes révolutions du palais [1], malgré quelques pertes en Hongrie (1595 — 1608), la Turquie obtint encore d'importants avantages; la guerre de Choezim lui donna quelques districts de la Pologne; Ibrahim commença la guerre de Candie, qui, après vingt ans d'efforts opiniâtres, finit par la conquête de cette île, sous Mahomet IV (1669). Constantinople offre durant cette période de tristes et douloureux spectacles. La politique barbare des sultans avait introduit l'usage de faire mettre à mort à leur avènement tous ceux de leurs parents qui leur portaient ombrage. Conspirations et révolutions sanglantes dans l'intérieur du palais; à l'extérieur, désordres et révoltes des janissaires : telle est

[1] Surtout de 1618 à 1622.

en résumé l'histoire des successeurs de Sélim II, au nombre de six, jusqu'à l'indolemt Ibrahim, qui lui-même périt étranglé (1649)[1].

Sous Mahomet IV, fils et successeur d'Ibrahim, l'Europe vit un dernier triomphe de la Chrétienté sur la barbarie musulmane. L'an 1683, les Turcs, fiers des succès qu'ils venaient de remporter sur les Impériaux, résolurent de pousser leur conquête au delà du Danube et même du Rhin. Trois cent mille musulmans parurent près des murs de Vienne. Tout fuyait à leur approche; l'empereur lui-même, Léopold Ier, se sentant hors d'état d'arrêter l'impétueux torrent, avait quitté sa capitale. Il sortait par une des portes quand les barbares approchaient de la porte opposée. L'Allemagne attendait dans la crainte, et l'Europe tremblait, en voyant cette capitale prête à tomber entre les mains des infidèles. Vienne, ce boulevard de la chrétienté, déjà presque réduite en cendres, allait tomber en effet sous le joug ottoman, quand une visible protection du Ciel vint procurer sa délivrance. Le 8 septembre, fête de la *Nativité de la Vierge Marie*, les habitants et les soldats, qui n'avaient pas cessé de l'invoquer, redoublèrent leurs prières à l'auguste Mère de Dieu.

Tout à coup on voit sur les montagnes voisines flotter des étendards : c'était Jean Sobieski, roi de Pologne, qui arrivait avec ses braves soldats. Il joint ses forces à celles de Charles de Lorraine, général de l'armée impériale.

[1] Ce sont Amurat III, Mahomet III, Achmet Ier, Mustapha Ier, Othman II, Amurat IV.

Mahomet III commença son règne (1595) par faire étrangler dix-neuf de ses frères.

L'intrépide monarque n'a qu'une petite armée; mais comme nos vieux paladins, il met sa confiance dans le Dieu des batailles et ne doute pas un instant de la victoire. Le 12 au matin, avant d'engager le combat, Charles et Sobieski se précipitent aux bras l'un de l'autre dans la vieille église de Leopoldsberg, afin d'implorer ensemble le secours du Tout-Puissant. Un saint religieux, arrivé de Rome pour répandre sur leurs fronts les bénédictions du pape Innocent XI, célèbre la messe dans une chapelle élevée dans le camp. Les électeurs, les princes, toute la noblesse, se pressent pour l'entendre; elle est servie par Sobieski. A genoux sur les marches de l'autel, la tête inclinée, les bras en croix, le héros prie avec ferveur. Il communie, se met lui et ses soldats sous la protection de la Vierge Marie, reçoit avec eux, au nom du souverain pontife, une solennelle bénédiction; puis se relève, plein d'ardeur et de confiance, en s'écriant : *Marchons maintenant sous la protection toute-puissante de la Mère de Dieu.* Alors le saint religieux, s'avançant sur le seuil de la chapelle le crucifix à la main, dit aux chefs de l'armée : *Je vous annonce, de par le Saint-Siége, que, si vous vous confiez en Dieu, la victoire est à vous.*

La victoire couronna les efforts des Chrétiens (12 septembre 1683). Effrayé de la vigueur du premier choc, le khan des Tartares recule et s'enfuit en toute hâte; il entraîne après lui le grand-visir, forcé de le suivre en frémissant de rage : bientôt la déroute est complète, la plaine est jonchée de cadavres, le Danube engloutit dans ses flots des milliers de fuyards; toutes les munitions, l'artillerie,

l'étendard même du Prophète sont la proie des vainqueurs[1].

Sobieski entra dans Vienne, avec l'empereur, par cette même brèche par où sans lui auraient passé les barbares. Un peuple entier, revenant à la vie, salua le héros de ses acclamations. Pour lui, humble dans son triomphe, dont il renvoyait toute la gloire au Roi du ciel, il marcha droit à l'église, où il entonna le *Te Deum*, et demeura prosterné longtemps la face contre terre. On dit qu'en ce moment une voix inconnue retentit au fond du sanctuaire, criant : *Fuit homo missus à Deo cui nomen erat Joannes*[2]. Depuis ce temps, Sobieski, dit-on, fit toujours porter avec lui une image de Notre-Dame de Lorette, trouvée miraculeusement. On y voyait deux anges soutenant une couronne au-dessus de la Mère de Dieu, et portant un rouleau où étaient écrits, en latin, ces mots : *Par cette image de Marie, Jean sera vainqueur.*

A partir de cette époque, la décadence de l'empire turc marche rapidement. Les trois régences (Alger, Tunis, Tripoli), et l'Egypte elle-même, deviennent presque libres de fait; tandis que les janissaires, mécontents de Mahomet IV, mettaient à sa place son frère Soliman III (1687),

[1] Cette victoire parut d'autant plus singulière, qu'elle coûta comparativement peu de sang dans le combat même. Il ne resta pas plus de sept à huit cents infidèles sur la place, et un nombre moins considérable encore de Chrétiens.

[2] *Il fut un homme envoyé de Dieu dont le nom était Jean.* (*Evang. S. Jean.* I.)

L'église de *Sainte-Marie-la-Victoire*, sur le forum Trajan à Rome, fut bâtie en l'honneur de ce triomphe obtenu par l'intercession de la Mère de Dieu. On y suspendit à la voûte les drapeaux pris sur l'ennemi dans cette mémorable journée.

et ensuite Achmet II (1691); la grande guerre que termine la paix de Carlowitz (de 1682 à 1699), arrache presque toute la Hongrie aux Turcs. Vingt ans plus tard, par le célèbre traité de Passarowitz (1718), la Turquie cédait à l'Autriche Belgrade, Temesvar, la Valachie jusqu'à l'Aluta, ainsi qu'une partie de la Servie; mais la paix de Belgrade (1739) lui faisait recouvrer plus tard ces dernières provinces.

Cependant les Russes, avec lesquels les Turcs sont en lutte depuis 1672, commencent à révéler leur supériorité et leur puissance, aujourd'hui si menaçantes. Alliée de la Pologne, la Porte ottomane aide en vain l'héroïsme des patriotes de la *Confédération de Bar*, soutenue par la France, à prévenir le premier démembrement de l'infortuné royaume de Casimir et de Sobieski (1772). Par le traité de Kainardji (1774), qui donnant à la Russie le pays entre le Dnieper et le Bog, lui ouvrait la mer Noire, la Porte perd la Bukovine et la petite Tartarie, qui est reconnue indépendante en attendant qu'elle devienne province russe (1783). La guerre de 1790 enlève à son tour à la Turquie divers cantons du Caucase. Le dix-neuvième siècle voit une nouvelle guerre, et la perte des provinces entre le Dnieper et le Danube, assurées à la Russie par le célèbre traité de *Boukharest* (1812). En 1819, la Porte perd les îles Ioniennes, qui deviennent libres sous le protectorat anglais. Vers la même époque, s'ouvre en Grèce la guerre de l'indépendance, qu'après six années d'une lutte opiniâtre vient couronner la victoire décisive de Navarin (1827). Deux ans après

l'affranchissement de la Grèce, une partie de l'Arménie turque est cédée à la Russie; puis, à la suite d'une nouvelle guerre avec cet ennemi terrible, la Valachie, la Moldavie, la Servie deviennent, par le traité d'Andrinople (1829), libres, sauf tribut, sous garantie russe. Enfin en 1830, la Turquie voit l'Algérie lui échapper à son tour; on sait par quelles mains se fit cette belle conquête. Les drapeaux de la France flottaient alors dans la mer d'Afrique, comme ils ont flotté un quart de siècle après, mais cette fois en amis, dans les mers de Constantinople.

Achevons de contempler ce démembrement successif, cette décadence rapide. En 1833, le pacha d'Egypte, Méhémet-Ali, lève ouvertement l'étendard de la révolte, conquiert la Syrie, bat les Turcs à Konich et menace Constantinople. La Turquie, réduite alors à se mettre à la merci de la Russie, signe le traité d'*Unkiar Skelessi*, qui oblige le sultan Mahmoud à ouvrir le Bosphore aux Russes, en fermant les Dardanelles aux autres puissances[1]. Méhémet-Ali, poursuivant ses succès, remporte la victoire de Nezil (1839) et s'empare de Candie. Cependant l'intervention des puissances européennes arrête sa marche; la Porte recouvre même la Syrie, conquise par les armes anglaises (1840); Candie rentre sous sa domination

[1] Le 8 juillet 1833, fut signé, à Unkiar-Skelesi, un traité d'alliance défensive et offensive, pour huit ans, entre la Turquie et la Russie. On sait qu'une clause secrète du traité fermait éventuellement les Dardanelles aux puissances européennes, tout en laissant ce détroit ouvert, ainsi que le Bosphore, à la seule Russie. Les représentations des puissances lésées ont empêché de renouveler cette clause à l'expiration du traité.

(1841). Mais c'en est fait désormais de la prépondérance de l'empire ottoman. L'empire dont Constantinople est la capitale ne compte plus au rang des grandes nations. Il n'existe même plus, ce semble, que grâce aux puissances européennes, jalouses de maintenir un équilibre nécessaire à la paix du monde.

L'extermination des janissaires (1826), les efforts tentés depuis soixante ans, par Sélim III, Mahmoud II, et le sultan actuel, Abdoul-Medjid, pour relever l'empire ottoman, en y introduisant l'organisation européenne et quelques détails de notre civilisation, ont été vains et sans résultats solides. Ils n'ont guère abouti qu'à froisser, à mécontenter les Turcs, sans pouvoir rendre à ce peuple son ancienne énergie. On dirait cependant que cette énergie se réveille aujourd'hui, à l'approche d'un danger imminent. L'avenir, en nous révélant la destinée encore incertaine de l'empire ottoman, nous dira à son tour quelle dernière page nous devrons ajouter à l'histoire de Constantinople.

CHAPITRE XV

Coup d'œil général sur Constantinople actuelle.

Par sa merveilleuse position, Constantinople semble devoir commander à tout l'ancien continent. Au Nord, la mer Noire, autrefois *Pont-Euxin* ou *mer Hospitalière*, lui ouvre la voie des pays septentrionaux; tandis que vers le Sud, la Méditerrannée, dont fait partie l'Archipel, dit autrefois *mer Egée*, la rapproche des contrées méridionales et occidentales. Une troisième mer, moins étendue, unit les deux premières : c'est celle de Marmara, vaste bassin où des flottes entières peuvent facilement se balancer. Par le *détroit* ou *canal de Constantinople*, cette dernière mer est en rapport avec le Pont-Euxin; du côté opposé, elle l'est avec la Méditerranée par le *détroit des Dardanelles*. Or c'est précisément à l'entrée du canal de Constantinople, du côté de la mer Marmara, que s'élève la superbe cité.

On a vu que sa forme est celle d'un triangle, dont deux côtés sont baignés, protégés par la mer, et le troisième est fermé par le double mur construit sous les empereurs grecs. Dans cette enceinte, s'élèvent en amphithéâtre

des milliers de maisons bâties sur les sept collines contiguës, dont la crète est couronnée par des édifices publics. Rien de majestueux comme l'aspect de cette ville. Les jardins qui entourent la plupart des habitations en rompent la monotonie, et au-dessus de cette masse de constructions s'élèvent des centaines de mosquées magnifiques avec leurs dômes imposants, ou ces légers minarets, *ces doigts qui montrent le ciel*, suivant l'expression d'un poëte, et d'où cinq fois par jour la voix des *muezzins* appelle à la prière les enfants de Mahomet.

Sur la pointe qui s'avance dans la mer, à l'entrée du canal, est le palais du sultan, dont la vaste enceinte occupe presque tout l'emplacement de l'ancienne Byzance; de cette pointe l'œil voit s'étendre au loin le canal de Constantinople, comme un beau et large fleuve, encaissé dans des rives verdoyantes, garnies d'un nombre infini de jardins et d'élégantes maisons qui semblent autant de palais enchantés. A gauche, on aperçoit l'entrée du port, dit par les Byzantins, *la Corne d'or*, et formé par le canal même de Constantinople, dont les eaux, s'avançant profondément dans la terre, offrent un abri sûr pour les vaisseaux et permettent d'y placer tous les établissements maritimes.

Plusieurs faubourgs très-peuplés, dont les habitants passent constamment sur l'autre rive, sont comme autant d'autres villes dépendantes de la grande cité. C'est Galata, aujourd'hui le quartier des négociants européens, où l'on voit la tour du Christ élevée en 1446 par les Génois, et qui sert à prévenir les habitants en cas d'incendie.

C'est Péra, le quartier des Européens ou des Francs, où réside l'ambassadeur de France. Péra, qui domine la ville et l'entrée du Bosphore, est le quartier propre et salubre, où la peste cause le moins ses ravages; c'est encore le faubourg d'Eyoub, où l'on voit la mosquée impériale, dans laquelle le grand-seigneur vient ceindre le sabre d'Othmar le lendemain de son avènement au trône. Au delà du canal, sur la rive Asiatique, s'élève Scutari, l'ancienne Chrysopolis, la ville aux belles mosquées, aux superbes cimetières. C'est encore en quelque sorte un faubourg de Constantinople.

La ville de Constantin, avec les faubourgs, renferme aujourd'hui plus de six cent mille habitants, dont plus de cent mille Grecs, et un grand nombre d'Arméniens, de Juifs et d'Occidentaux, appelés *Francs* en général. On y voit plus de trois cents mosquées, dont les plus belles sont l'ancienne église de Sainte-Sophie, construite par Justinien, et les mosquées du sultan Achmet, du sultan Soliman, du sultan Osman et de la sultane Validé. On y rencontre aussi environ vingt-quatre églises grecques, et quelques autres, en plus petit nombre, catholiques ou arméniennes. On remarque parmi les monuments de la cité le célèbre château des *Sept-Tours*, qui sert de prison d'état, divers palais, un très-grand nombre de bains publics, de fontaines et d'aqueducs; des bazars où se fait le commerce, presque tout entier entre les mains des Grecs, des Arméniens et des Juifs. Constantinople compte dans son sein de nombreuses écoles supérieures ou primaires, et quelques bibliothèques publiques. Les

rues de la ville sont étroites ; la plupart des maisons, à un ou deux étages, sont bâties en bois, ce qui occasionne de fréquents incendies ; il y a cependant de belles places, entre autres l'Hippodrome... Les environs de la ville sont charmants. Le long des deux rives du détroit, les côtes sont partout bordées de jolis villages, de kiosques gracieux et de maisons de campagne délicieuses. On sait enfin, qu'au rapport de tous les voyageurs, les rivages du Bosphore sont une espèce de paradis terrestre.

Voilà pour la partie descriptive et le côté physique de la cité. Au point de vue moral, elle présente un tout autre tableau. Le sombre despotisme qui pèse sur elle, s'il n'ôte rien aux avantages d'une position unique dans le monde, rembrunit du moins les beaux paysages étalés sur ses bords. Un illustre pèlerin qui les parcourait, au commencement de ce siècle, retrace ses impressions, dans un noble langage empreint à la fois d'admiration et de tristesse :

« L'immensité de ces trois villes étagées, Galata, Constantinople et Scutari ; les cyprès, les minarets, les mâts des vaisseaux qui s'élevaient et se confondaient de toutes parts ; la verdure des arbres, les couleurs des maisons blanches et rouges ; la mer, qui étendait sous ces objets sa nappe bleue, et le ciel qui déroulait au-dessus un autre champ d'azur : voilà ce que j'admirais. On n'exagère point, quand on dit que Constantinople offre le plus beau point de vue de l'univers.

» Nous abordâmes à Galata : je remarquai sur-le-champ le mouvement des quais et la foule des porteurs, des

marchands et des mariniers ; ceux-ci annonçaient par la couleur diverse de leur visage, par la différence de leur langage, de leurs habits, de leurs robes, de leurs chapeaux, de leurs bonnets, de leurs turbans, qu'ils étaient venus de toutes les parties de l'Europe et de l'Asie habiter cette frontière de deux mondes. L'absence presque totale de femmes, le manque de voitures à roues, et les meutes de chiens sans maîtres, furent les trois caractères distinctifs qui me frappèrent d'abord dans cette ville extraordinaire. Comme on ne marche guère qu'en babouches, qu'on n'entend point le bruit de carrosses et de charrettes, qu'il n'y a point de cloches, ni presque point de métiers à marteau, le silence est continuel. Vous voyez autour de vous une foule muette qui semble vouloir passer sans être aperçue, et qui a toujours l'air de se dérober aux regards du maître. Vous arrivez sans cesse d'un bazar à un cimetière, comme si les Turcs n'étaient là que pour acheter, vendre et mourir. Les cimetières sans murs, et placés au milieu des rues, sont des bois magnifiques de cyprès : les colombes font leurs nids dans ces cyprès et partagent la paix des morts. On découvre çà et là quelques monuments antiques, qui n'ont de rapport ni avec les hommes modernes ni avec les monuments nouveaux dont ils sont environnés : on dirait qu'ils ont été transportés dans cette ville orientale par l'effet d'un talisman. Aucun signe de joie, aucune apparence de bonheur ne se montre à vos yeux : ce qu'on voit n'est pas un peuple, mais un troupeau qu'un iman conduit et qu'un janissaire égorge. Il n'y a d'autre

plaisir que la débauche, d'autre peine qne la mort. Les tristes sons d'une mandoline sortent quelquefois du fond d'un café, et vous apercevez de misérables enfants qui exécutent des danses honteuses devant des espèces de singes assis en rond sur de petites tables. Au milieu des prisons et des bagnes s'élève un sérail, capitole de la servitude : c'est là qu'un gardien sacré conserve soigneusement les germes de la peste et les lois primitives de la tyrannie. De pâles adorateurs rôdent sans cesse autour dn temple et viennent apporter leurs têtes à l'idole. Rien ne peut les soustraire au sacrifice; ils sont entraînés par un pouvoir fatal : les yeux du despote attirent les esclaves, comme les regards du serpent fascinent les oiseaux dont il fait sa proie...

» .... Si j'étais fâché de quitter des hôtes d'une bienveillance et d'une politesse aussi rares, dit plus loin le voyageur, j'étais cependant bien aise de sortir de Constantinople : les sentiments qu'on éprouve malgré soi dans cette ville gâtent sa beauté; quand on songe que ces campagnes n'ont été habitées autrefois que par des Grecs du Bas-Empire et qu'elles sont occupées aujourd'hui par des Turcs, on est choqué du contraste entre les peuples et les lieux; il semble que des esclaves aussi vils et des tyrans aussi cruels n'auraient jamais dû déshonorer un séjour aussi magnifique.....

» Le séjour de Constantinople me pesait. Je n'aime à visiter que les lieux embellis par les vertus et par les arts, et je ne trouvais dans cette patrie des Phocas et des Bajazet ni les unes ni les autres. Mes souhaits

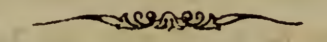
furent bientôt remplis, car nous levions l'ancre le jour de mon embarquement, à quatre heures du soir. Nous déployâmes la voile au vent du nord, et nous voguâmes vers Jérusalem sous la bannière de la Croix qui flottait aux mâts de notre vaisseau[1]. »

Si l'illustre écrivain qui a tracé ces lignes, revenant parmi nous, refaisait aujourd'hui un voyage à Constantinople, il devrait beaucoup adoucir les sombres couleurs de ce tableau. Depuis soixante ans, les idées des Turcs se sont grandement modifiées. Quelques rayons du soleil de la civilisation ont pénétré dans ce chaos de la barbarie musulmane. Au temps de l'empereur Julien, les païens d'Orient, reconnaissant enfin la supériorité des institutions chrétiennes sur celles de leur culte vieilli et prêt à périr, s'efforçaient de ranimer son existence en l'imprégnant de quelques-unes de ces institutions. Ainsi semblent faire les Turcs intelligents d'aujourd'hui. Ne trouvant plus dans les lois, dans les coutumes du Coran, les principes et les éléments de vitalité et de force qu'y trouvaient leurs ancêtres, fascinés qu'ils étaient encore par un fanatisme religieux, diminué de nos jours, les Turcs se sentent faibles en face des autres nations; et voilà pourquoi ils se rapprochent d'elles et implorent leurs secours. Le nom injurieux de *Rayas* ne s'adresse plus aujourd'hui à tous les Chrétiens; il est réservé aux Grecs de Constantinople, tombés depuis quatre siècle sous le joug musulman; tandis que le noms de *Francs* ou Européens est prononcé avec respect. Déjà d'importantes réformes se sont accomplies;

[1] Châteaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem.*

d'autres se préparent, et tout semble leur présager un plein succès. Qui sait où doit s'arrêter le progrès sur cette plage orientale où, comme dit ingénieusement un historien moderne, *le génie du lieu triomphera toujours des révolutions du temps et de la fortune.*

Dans cette marche de Constantinople vers un avenir encore incertain, mais qui cependant semble riche d'espérance, la France paraît devoir être son guide, son soutien. Les fils de Charlemagne et de saint Louis, les fils des Croisés, prêtant leur bras puissant à la fille de Constantin pour aider sa marche pénible vers de nouvelles destinées, offrent un imprévu, mystérieux et magnifique spectacle.



CHAPITRE XVI

Missions de la France dans la guerre d'Orient. — Vœux. — Conclusion.

L'avenir est le secret de Dieu. Que s'est-il passé en 1854 en Europe? Les drapeaux unis de la France et de l'Angleterre, les deux premières nations du monde, ont flotté ensemble dans les mers du Bosphore; nos guerriers et nos marins sont allés protéger contre un pouvoir envahissant les murs de Constantinople. La Croix s'est alliée un moment au Croissant contre une puissance chrétienne bien que schismatique! Et cependant, chose étrange! c'était encore une *guerre sainte*, une nouvelle *Croisade*.

Oui, c'était une *guerre sainte!* Des voix vénérables l'ont proclamé hautement, et l'on se rappelle encore leur langage apostolique, empreint d'un ardent patriotisme. Ecoutons le premier pasteur de notre Capitale : « Pourquoi l'Europe chrétienne, dit-il, durant trois cents ans a-t-elle tourné son épée vers cet Orient d'où la civilisation nous est venue avec la lumière? C'était pour arrêter les flots

de la barbarie, pour mettre une digue à ce torrent qui menaçait de tout envahir. C'était pour sauver l'idée et la civilisation chrétienne, qui, depuis Photius, s'était corrompue en Orient, et était devenue aussi radicalement impuissante à réprimer l'ennemi du dehors, qu'elle était funeste à l'unité et à la paix intérieure de l'Eglise. Voilà pourquoi nos pères ont fait tant de glorieuses expéditions, foulé tous les chemins de l'Asie, fondé un royaume à Jérusalem et fondé un empire français à Byzance.

» Aujourd'hui les mêmes périls se dressent devant nous, plus redoutables que jamais. Une nouvelle barbarie, conduite par des hommes raffinés, nous menace. Le christianisme corrompu de Photius a rendu la foi esclave d'un puissant potentat. Il en fait aujourd'hui l'instrument d'une ambition qui ne connaît plus de bornes. Il veut tout soumettre, corps et âme, à sa menteuse orthodoxie. Si une fois ce colosse était debout sur le Bosphore, un pied sur l'Europe, un pied sur l'Asie, la perte des nations serait accomplie. On pourrait suivre de l'œil leur décadence et marquer l'heure de leur complète ruine. Arrêter la marche du géant du Nord, limiter et circonscrire sa puissance, c'est donc une question de vie et de mort pour les peuples civilisés..... Voilà la vraie et grande raison, la raison providentielle de l'expédition qui se prépare. Et c'est pourquoi nous appelons, nous aussi, cette guerre une guerre sainte. Oui, en partant pour cette glorieuse expédition, nos soldats pourront répéter le cri de nos pères : DIEU LE VEUT !

» Dieu le veut ; car c'est lui qui, malgré tous les efforts

de la sagesse des nations et les expédients de la politique humaine, malgré le désir et le besoin de tout le monde de conserver la paix, a tout conduit dans ces négociations pour les faire aboutir à la guerre. La Providence, dont la main, en ces dernières années, a été si visible dans le gouvernement des choses humaines, et qui se manifeste surtout en faisant sortir de tous les grands faits de notre temps des résultats imprévus, n'a jamais été plus manifeste que dans cet événement auquel personne ne s'attendait, que personne ne voulait, mais qu'on accepte comme une nécessité douloureuse, commandée par les plus hautes raisons et les plus graves intérêts.

» Dieu le veut : car il a mis précisément dans cette cause, qui est la sienne, comme un appât pour entraîner des nations puissantes, d'immenses intérêts politiques et matériels qu'il ne leur est plus permis de négliger. Ces intérêts, qui ont armé les uns et qui ont enchaîné les autres, sont plus réels même qu'ils ne paraissent, mais ils ne sont pas les seuls, ils ne sont pas les plus importants. Sous eux se trouvent des intérêts religieux de premier ordre. La pensée qui agite le monde, alors même qu'il n'en a pas complétement la conscience, est une pensée religieuse... Cette pensée est au plus haut point engagée dans la lutte solennelle qui commence, et nous espérons qu'elle se dégagera victorieuse à la fin.

» Oui, Dieu le veut; car son dessein est de conduire le monde à l'unité dans la vérité; or, si les tendances orgueilleuses que nous allons combattre triomphaient, le monde serait conduit à l'unité dans l'erreur. Il y a en

Orient en ce moment, au sein de l'hellénisme chrétien, plusieurs symptômes de retour à l'unité. Les haines tendent à s'apaiser, les préjugés à décroître. Ces symptômes seront étouffés si l'influence moscovite continue, et surtout si elle grandit. L'influence de l'Occident, au contraire, les favoriserait et les conduirait à l'unité véritable.

» Dieu le veut, car l'obstacle à l'unité, maintenant, ce n'est plus l'islamisme : disons-le, c'est le césarisme moscovite, avec ses prétentions, avec son fanatisme. Rien ne menace l'Eglise de Dieu comme les développements de cette puissance, déjà trop colossale. Ils disent que c'est une honte pour l'Europe chrétienne d'aller en Orient à la défense des Turcs. Mais est-ce, au fond, pour défendre les Turcs que nous allons en Orient? n'est-ce pas plutôt pour mettre une digue aux progrès menaçants d'un pouvoir dont il est temps d'arrêter la marche? Est-ce notre faute si les ennemis de la civilisation, si les ennemis de l'Eglise, ne sont plus en Turquie, mais ailleurs, et si c'est un peuple chrétien qui, en corrompant le christianisme et en le rendant complice de son ambition, a pris aujourd'hui la succession et le rôle des anciens ennemis de Jésus-Christ? Qu'il soit donné au czar-pontife, qui est aujourd'hui perdu dans ses steppes, de venir s'asseoir, comme nous le disions, sur le trône de Constantinople, portant sur sa tête la triple couronne unie au diadème impérial; qu'il règne de là sur l'Orient et qu'il pèse sur l'Occident en attendant de l'asservir, et rien ne ressemblera davantage à cette universelle apostasie dont parlent les livres saints et à cette œuvre impie qui doit être le contre-pied

de celle de Jésus-Christ, et signaler, en les épouvantant, les derniers jours du monde.

» Oui, Dieu le veut, car sa justice n'attend pas toujours l'éternité pour punir les persécuteurs. Il y a dans le Nord des nations martyrisées; il y a des églises entières dont la foi a été violemment étouffée; du fond des déserts glacés de la Sibérie, des milliers de voix s'élèvent chaque jour vers le ciel; sur tous les chemins de l'exil on rencontre des victimes de cette inexorable persécution. Dieu ne peut rester longtemps sourd à tant de plaintes. Un pouvoir si coupable sera puni. Le Ciel permet qu'il s'aveugle, et ce sera l'excès même de son orgueil qui amènera sa punition et sa ruine.... [1] »

On le voit donc, la France s'est trouvé engagée dans une nouvelle croisade, glorieuse aussi comme celles de nos pères. Les rôles seulement sont changés. L'islamisme, réduit aux abois, n'est plus le pouvoir menaçant et envahisseur : il a cédé son ancien rôle à une autre puissance non moins terrible. Mais sous une autre forme, c'est toujours la barbarie que nous allons repousser en Orient. C'est le knout moscovite qui, remplaçant le sabre de Mahomet, menace de tout avilir ou de tout détruire. Et la France, l'héroïne des Croisades, reprenant fièrement son épée victorieuse, s'est levée contre ce nouvel ennemi. Quelle est sa mission dans la guerre d'Orient? Sa mission, la voici.

Il est des nations à qui la Providence, comme nous le

[1] Mandement de Mgr Sibour, archevêque de Paris, qui ordonne des prières pour le succès de nos armes en Orient.

disions ailleurs, a confié un rôle de justice et de châtiment. Ce sont celles qui, comme jadis les Huns, les Vandales, les Goths et les autres barbares, ont laissé partout sur leur passage des traces de destruction et de mort. D'autres, plus heureuses, ont reçu un rôle de miséricorde : celui de protéger, de défendre et de reconstruire. A la France, terre de l'ancienne chevalerie qui protégeait le faible et l'opprimé, le Ciel a départi surtout cette noble mission. Son rôle dans la nouvelle guerre sera donc toujours le même. C'est toujours l'œuvre de Dieu qu'elle doit accomplir : *Gesta Dei per Francos*, comme disaient nos anciens chroniqueurs.

N'oublions pas que presque toujours elle a joué dignement son magnifique rôle dans l'histoire de l'humanité; elle le remplira encore de nos jours. Laissons la Providence agir de son côté, pendant que nous combattons, et ouvrons nos cœurs à l'espérance.

« Nous devons, dit un de nos écrivains distingués, comme indemnité des perturbations et des sacrifices que la guerre aujourd'hui engagée doit amener à sa suite, espérer de voir la civilisation chrétienne reprendre ce bel empire d'Orient que l'islamisme lui avait enlevé. Nos soldats n'auront pas vainement séjourné au milieu des enfants de Mahomet, et la présence seule des légions françaises venant secourir les Turcs et les préserver d'une expulsion sans cela imminente, fera évanouir d'orgueilleux préjugés de race et de religion qui étaient le plus grand obstacle aux progrès des Musulmans dans la voie où marche l'Europe.

» Nous ne croyons pas, comme plusieurs, que le Coran soit parfaitement conciliable avec les principes de civilisation qui ont fait la France ce qu'elle est; mais nous ne sommes pas animés d'une telle sollicitude pour le Coran, que nous ayons à nous inquiéter de ce qu'il deviendra dans la crise actuelle : toujours est-il certain que la loi de Mahomet n'a pu soutenir l'empire ottoman et le conserver comme une digue contre l'inondation moscovite. Puisqu'on a jugé plus sage de fortifier cette digue que d'en construire une nouvelle, on voudra sans doute établir la Turquie dans des conditions de puissance et de force qui lui permettent de suffire seule à la tâche pour laquelle on la maintient.

» Laissons donc les principes chrétiens agir dans ces contrées comme ils ont agi dans le monde entier, à l'insu des hommes et souvent contre leur volonté. Nous pouvons être sûrs que d'une manière ou de l'autre la Turquie sera entraînée dans le développement de la civilisation chrétienne, et qu'ici comme ailleurs « *les choses de Dieu se feront par les Francs* [1]. »

Voyez quel grand spectacle! Tandis que les drapeaux de la France, vainqueurs en Algérie, voient s'incliner devant eux les Turcs de l'Afrique, ces mêmes drapeaux flottent sur les murs de Constantinople, entourés du respect et de l'amour des Turcs de l'Europe et de l'Asie. Ainsi partout, désormais, l'islamisme est pour ainsi dire soumis à la puissance de la France. La conquête de l'Algérie se lie visiblement dans les desseins de la Pro-

[1] M. de Lourdoueix.

vidence à la guerre actuelle d'Orient. Elle semble avoir préparé, un quart de siècle après, sinon une nouvelle conquête, au moins cette alliance étroite de la France avec Constantinople, qui sera pour cette grande cité un élément régénérateur de vie et de salut; car la mort est dans son sein, et nous allons la combattre. « La vie de l'islamisme, dit un vénérable prélat, est plus mourante que jamais, et nous estimons, nous autres, hommes de foi, qu'il faut se préoccuper infiniment peu de ces restes de paganisme, de ce culte de la chair, dont l'Europe ne veut plus à cette heure. La civilisation qu'il subit tous les jours, comme malgré lui, achève de tuer ses croyances, évidemment faites pour la barbarie. Son glaive, que la persécution a usé, comprend enfin qu'il ne doit plus se lever contre les adorateurs de Jésus-Christ..... [1] »

Nous venons de parler de l'Algérie. Ecoutons la voix du successeur du grand évêque d'Hippone, qui s'écrie à son tour, du sein des rivages d'Afrique : « Ce n'est point l'affranchissement des Grecs, ses coréligionnaires, que poursuit en réalité le czar moscovite, c'est la succession de Constantin qu'il convoite. Ce n'est point l'islamisme que vont défendre la France et l'Angleterre : c'est le droit d'un allié, c'est le territoire même de l'Europe, c'est l'équilibre de l'Occident, c'est la liberté déjà préparée des Chrétiens, c'est le repos du monde, c'est la civilisation : immenses intérêts dont la sécurité serait mise en péril par le triomphe d'un souverain qui a déjà coûté tant de pleurs à l'humanité et au catholicisme [2]. »

[1] Mgr l'évêque de Montpellier. [2] Mgr l'évêque d'Alger.

Et maintenant, à nos braves compatriotes, marins et soldats, les défenseurs en Orient de ces *immenses intérêts*, nous adresserons nos vœux, nos souhaits fraternels. Dociles à la voix de nos vénérables pasteurs, nous ferons monter pour eux au Ciel les accents d'une ardente prière. Oui, nous saluons de loin avec amour et une sainte fierté, sur ces beaux rivages du Bosphore, ces conquérants d'un genre nouveau, ces conquérants, par la civilisation, d'une cité dont la charité chrétienne et française, qui s'étend aujourd'hui sur toutes les plages, a déjà pris possession. Nos soldats retrouvent à Constantinople les fils de saint Vincent de Paul, les angéliques filles de la Charité, les humbles enfants du bienheureux La Salle, et bien d'autres religieux, missionnaires et prêtres venus de France; tous s'efforcent depuis longtemps d'implanter de nouveau la Croix du Christ dans la ville que Constantin consacrait, il y a quinze siècles, à la Vierge Marie. Nos guerriers travailleront au succès de leur œuvre. Quelle part de gloire les attend? L'avenir, encore une fois, nous l'apprendra bientôt.

Ce que l'histoire nous a déjà appris, c'est que la France, poussée par un instinct inconnu, providentiel, va presque toujours plus loin qu'elle ne songeait dans le chemin de la victoire. Lorsqu'à l'aurore du treizième siècle elle s'efforçait de replacer un empereur sur le trône de Byzance, elle ne pensait point qu'elle allait fonder un nouveau royaume. Lorsqu'elle allait sur la rive africaine venger un coup d'éventail donné à son consul, était-ce pour ajouter à son domaine deux cents lieues de fertiles côtes? Qui

sait ce que de nouveaux triomphes lui gardent ? Loin d'elle en ce moment toute vue d'ambition ! Si quelque jour, cependant, les chances imprévues de la guerre l'entraînaient à dominer sur les rives du Bosphore comme elle domine sur les rives d'Alger, elle ne ferait après tout que rentrer dans un ancien héritage conquis par sa valeur.

Un autre désir, une autre espérance est dans notre cœur. Qu'ont présagé la vue de ces trois nations, la Turquie, la France et l'Angleterre, longtemps ennemies, aujourd'hui se rapprochant, s'embrassant, confondant leurs intérêts? ne semble-t-il pas que nous approchions de ces temps, entrevus par le comte de Maistre, où l'on célébrera la messe à Saint-Paul de Londres et à Sainte-Sophie de Constantinople?

FIN

NOTE I

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DES

DIVERS SOUVERAINS QUI ONT RÉGNÉ A CONSTANTINOPLE

EMPEREURS D'ORIENT

1° DYNASTIE THÉODOSIENNE.

	année
Arcadius.	395
Théodose II.	408
Pulchérie, seule.	450
Pulchérie et Marcien.	450
Marcien seul.	453

2° DYNASTIE DE THRACE.

Léon Ier.	457
Léon II.	474
Zénon, première fois.	474
Basilisque.	475
Zénon, deuxième fois.	477
Anastase Ier.	491

3° DYNASTIE DE JUSTINIEN ET SES ANNEXES.

	année
Justin Ier.	518
Justinien Ier.	527
Justin II.	565
Tibère II.	578
Maurice.	582
Phocas.	602

4° DYNASTIE D'HÉRACLIUS.

Héraclius Ier.	610
Héraclius Constantin.	641
Héracléonas Constantin.	641
Constant II.	641

	année
Constantin III Pogonat.	668
Justinien II, première fois.	685
Léonce.	695
Tibère III (Absimare).	698
Justinien II, deuxième fois.	705
Philépique ou Philippique (Vartan).	711
Anastase II.	713
Théodose III.	716

5° DYNASTIE ISAURIENNE ET LES TROIS MICHEL.

Léon III *l'Isaurien*.	717
Constantin IV *Copronyme*.	741
Léon IV *Khazare*.	775
Constantin V *Porphyrogenète I*.	780
Irène (impératrice).	797
Nicéphore Ier.	802
Staurace.	811
Michel Ier *le Curopalate*.	811
Léon V *l'Arménien*.	813
Michel II *le Bègue*.	820
Théophile.	829
Michel III *l'Ivrogne*.	842

6° DYNASTIE MACÉDONIENNE.

	année
Basile Ier.	867
Constantin VI avec Basile son père.	868 — 878
Léon VI *le Philosophe*.	886
Alexandre.	911
Constantin VII, dit *Porphyrogenète II*, d'abord seul.	912
Puis avec Romain Ier Lécapène, et ses trois fils, Christophe, Etienne et Constantin VIII.	919
Seul de nouveau.	945
Romain II.	959
Basile II et Constantin IX.	963
Avec Nicéphore II. Phocas.	963
Avec Jean Ier Zimiscès.	969
Seuls tous deux.	976
Constantin IX seul.	1025
Romain III *Argyre*.	1028
Michel IV *le Paphlagonien*.	1034
Michel V *le Calfat*.	1041
Zoé, avec Constantin X *Monomaque*.	1042
Théodora.	1054
Michel VI *Stratiotique*.	1056

7° COMNÈNES, DUCAS ET ANGES.

AVANT ALEXIS.

Isaac Ier Comnène.	1057
Constantin XI Ducas.	1059
Eudocie, avec Michel VII Parapinace, Andronic et Constantin XI *bis* (tous trois Ducas).	1067

	année
Romain IV (et Eudoxie).	1068
Michel VII, deuxième fois et seul.	1071
Nicéphore III Botaniate (et Nicéphore IV *Bryenne*, compétiteur).	1078

LES CINQ COMNÈNES,

Alexis Ier.	1081
Jean II (Jean Ier Comnène).	1118
Manuel Ier.	1143
Alexis II.	1180
Andronic Ier (Andronic Comnène).	1183

ANGES.

saac II, première fois.	1185
Alexis III.	1195
Isaac II, deuxième fois, avec Alexis IV, son fils.	1203
Alexis V *Murzufle*.	1204
Les Grecs règnent à Nicée pendant que les Latins règnent à Constantinople.	1204 — 1261

8e EMPEREURS LATINS.

	année
Baudouin Ier de Flandre.	1204
Henri de Flandre.	1206
Pierre de Courtenay.	1216
Robert de Courtenay.	1219
Baudouin II.	1228
Jean de Brienne, tuteur, puis empereur.	1231

ANARCHIE.

9e DYN. DES PALÉOLOGUES, PLUS DEUX CANTACUZÈNES.

Michel VII Paléologue, ou Michel Andronic Ier.	1261
Andronic seul.	1282
Andronic II et Michel IX, ou Michel Andronic II.	1295
Andronic II, seul pour la deuxième fois.	1320
Andronic III *le Jeune* (Paléologue).	1328
Jean V Paléologue.	1341
Jean V Cantacuzènes et Jean V Paléologue.	1347
Jean VI, Mathieu Cantacuzène et Jean V.	1355
Mathieu Cantacuzène et Jean V.	1355
Jean V seul.	1356
Manuel II Paléologue.	1391
Jean VII Paléologue, corégent.	1399
Jean VIII Paléologue.	1425
Constantin XII, Diacosès Paléologue.	1448 — 1453

EMPEREURS OU SULTANS OTTOMANS

	année		année
Mahomet II.	1453	Mahomet IV.	1649
Bajazet II.	1481	Soliman III.	1687
Sélim Ier.	1512	Ahmed II.	1691
Soliman II.	1520	Mustapha II.	1695
Sélim II.	1560	Ahmed III.	1703
Amurat III.	1574	Mahmoud Ier.	1730
Mahomet III.	1595	Othman III.	1754
Ahmed Ier.	1603	Mustapha III.	1767
Mustapha Ier.	1617	Abdoul-Hamid.	1774
Othman II.	1618	Selim III.	1789
Mustapha Ier, deuxième fois.	1622	Mustapha IV.	1807
Amurat IV.	1623	Mahmoud II.	1808
Ibrahim	1640	Abdoul-Medjid.	1839

NOTE II

DATES DES DIVERS SIÉGES DE CONSTANTINOPLE

Les vingt-neuf siéges eurent lieu d'après l'ordre chronologique suivant :

1° En l'année 477 avant Jésus-Christ, par Pausanias, après la bataille de Platée.

2° En l'année 410, par Alcibiade.

3° En l'année 347, par Léon, général de Philippe de Macédoine.

4° En l'année 197 après Jésus-Christ, sous l'empereur Septime Sévère.

5° En l'année 313, par César Maximus.

6° En l'année 315, par Constantin le Grand.

7° En l'année 316, par Chosroès, roi de Perse.

8° En l'année 626, par le chakan des Awares.

9° En 654, par les Arabes, sous les ordres de Moawia, général d'Ali, dans la treizième année du règne de Constance III.

10° En 667, par Jezid, fils de Moawia, dans la seizième année du règne de Constance III.

11° En 672, par Sofian-ben-Aouf, général de Moawia.

12° En 715, par Moslema et Omar Abdol-Abziz, fils du calife Merwan, sous le règne de l'empereur Anastase II.

13° En 739, par Soliman, fils du calife Abdolmelek.

14° En 764, par Paganos, kral des Bulgares, dans la vingt-troisième année du règne de Constantin V.

15° En 780, par Haroun-al Raschid, dans la cinquième année du règne de Léon IV.

16° En 798, par Adolmelek, général d'Haroun-al-Raschid, dans la deuxième année du règne d'Irène.

17° En 811, par Krumus, le despote des Slaves.

18° En 820, par le slave Thomar, dans la première année du règne de Michel le Bègue.

19° En 866, par les Russes, sous le commandement d'Ascold et Dir. (*Karamsim*, *Hist. de Russie*, t. I. p. 95.)

20° En 914, par Siméon, kral des Bulgares, dans la troisième année du règne de Constantin Porphyrogénète.

21° En 1048, par Tornicius le Rebelle, dans la septième année du règne de Michel Monomaque.

22° En 1081, par Alexis Comnène.

23° En 1204, par les Croisés, le 12 avril.

24° En 1261, par Michel Paléologue, le 25 juillet.

25° En 1396, par Bajazet Ier, pour la première fois.

26° En 1402, par le même, pour la deuxième fois.

27° En 1414, par Mousa, son fils.

28° En 1422, par Amurat II, fils de Mahomet Ier.

29° En 1453, par Mahomet II, le 29 mai.

NOTE III

DE QUELQUES SAINTS DE CONSTANTINOPLE

Notre marche rapide à travers tant d'événements qui se sont passés dans le cours de cette histoire, ne nous a pas permis de passer en revue une foule de saints personnages dont s'honore la ville de Constantinople. Quelques-uns seulement, comme *saint Grégoire de Nazianze* et son frère *saint Césaire*, *saint Jean Chrysostôme*, etc., nous sont connus. Beaucoup d'autres méritent de fixer nos regards. A défaut de détails plus étendus, nous croyons devoir grouper leurs noms dans une *note*, afin de payer du moins à leur mémoire le tribut d'un pieux souvenir.

1° *Saint Paul de Thessalonique*, d'abord diacre de l'église de Constantinople, puis en 340 successeur d'Alexandre sur le siége épiscopal de cette ville. Il montra beaucoup de zèle pour la foi catholique contre les ariens. L'empereur Constance le fit exiler, et ensuite périr dans une caverne du mont Taurus, en 350. Il est honoré le 7 juin.

2° *Saint Procle*, né à Constantinople, lecteur de l'église de cette ville, puis archevêque, vers 434, à la mort de Maximien qu'on avait exilé, après la déposition de Nestorius. Saint Procle défendit la foi contre cet hérésiarque. C'était un prélat très-savant. On a de lui vingt homélies remarquables. Il mourut le 24 octobre 447, la même année qu'arriva un grand tremblement de terre à Constantinople. Procle fut dans cette circonstance la consolation et l'appui de son peuple. Il eut recours avec lui à la prière dite *Trisagion*,

qu'on avait entendu, suivant les historiens grecs, chanter par les anges, et les secousses violentes qui désolaient la ville cessèrent. On inséra dans l'office divin ce *Trisagion*, qui consiste en ces mots : *Deus sanctus*, *sanctus fortis*, *sanctus immortalis*, *miserere nobis ;* et que le chœur chante le vendredi-saint, après l'*Ecce lignum*, alternativement en grec et en latin.

3° *Saint Flavien*, patriarche de Constantinople en 447, fit condamner Eutychès, en 448 : victime de son zèle à défendre la foi catholique à Ephèse, il fut indignement maltraité par les eutychéens, puis envoyé en exil, où il mourut trois jours après, des suites de leurs violences. On l'honore le 18 février.

4° *Saint Marcien*, né à Constantinople, de parents alliés à la famille impériale des Théodose, s'était signalé par une charité extraordinaire pour les pauvres, lorsqu'il fut ordonné prêtre par le patriarche Anatole. Plus tard, le patriarche Gennade le fit grand économe de l'église de Constantinople. C'était la première dignité après le patriarcat. Marcien, dévoré de zèle pour la maison de Dieu, bâtit et répara avec magnificence un grand nombre d'églises. Il combattit aussi les ariens et autres hérétiques jusqu'à sa mort, arrivée vers la fin du cinquième siècle. Il est honoré le 10 janvier.

5° *Saint Platon* (734 – 813), abbé en Bithynie, puis à Constantinople, homme d'une grande vertu, qui remplit cette ville de ses bienfaits, et se signala par son zèle pour la foi et pour la discipline ecclésiastique. Il est honoré le 4 avril.

6° *Saint Germain*, fils du patrice Justinien, élu en 715 patriarche de Constantinople, se distingua par son zèle à défendre le culte des images contre Léon l'Isaurien et les iconoclastes. Forcé par les hérétiques de quitter son église, après l'avoir gouvernée quatorze ans, il se retira à Platanium, dans la maison de ses pères. Il mourut trois ans après, le 12 mai 733.

7° *Saint Taraise*, né à Constantinople vers le milieu du huitième siècle, fut l'un des plus illustres patriarches de cette ville, qu'il

gouverna avec grande sagesse et fermeté pendant vingt et un ans. Il n'avait accepté cette dignité qu'en cédant aux vives instances de l'impératrice Irène. Il fit condamner les iconoclastes au deuxième concile de Nicée (787), et empêcha Constantin v de répudier l'impératrice Marie, son épouse. On a de lui des *Lettres*. Il mourut en 806. On l'honore le 25 février.

8° *Saint Nicéphore*, patriarche de Constantinople, en 806, réforma les mœurs dans son diocèse, défendit le culte des images contre l'empereur Léon l'Arménien, fut exilé et mourut en 828. On a de lui un *Breviarium historicum*, qui se trouve dans la Collection des Byzantins. On l'honore le 13 mars.

9° *Saint Méthode*, d'une des plus illustres familles de Sicile, fut disciple du saint patriarche Nicéphore, qu'il accompagna dans ses deux exils. Il fut lui-même retenu en prison sous le règne de Michel le Bègue. Après la mort de ce prince, en 842, la régente Théodora rendit la liberté à saint Méthode, et le plaça sur le siége patriarcal de Constantinople, qu'il occupa dignement quatre années, pendant lesquelles il fit revivre partout la piété avec la saine doctrine. Il mourut le 14 juin 846.

10° A *saint Méthode* succéda *saint Ignace*, fils de l'empereur Michel Curopalate. Elu patriarche en 846, il fut envoyé en exil en 857 pour avoir courageusement blâmé les vices de Bardas, frère de l'impératrice Théodora, et fut remplacé par le célèbre Photius, qui voulut en vain le faire renoncer à son titre. Il fut rétabli sur son siége en 867 par l'empereur Basile, et mourut en 877. On le fête le 23 octobre.

11° On peut aussi ranger parmi les saints de Constantinople les deux frères *saint Cyrille* et *saint Méthode*, les apôtres des Bulgares, des Moraves et de presque tous les peuples slaves. Méthode, peintre habile et moine d'une sainteté éminente, se trouvait à Constantinople en 853, lorsque, sur la demande de Bogoris, roi des Bulgares, il fut envoyé par l'empereur à Nicopolis, pour peindre une

salle de festin dans le palais du roi barbare. Le moine y représenta le jugement dernier, et produisit un tel effet sur l'âme de Bogoris, que celui-ci se fit chrétien et décida toute son armée à embrasser le christianisme. Ces deux frères allèrent ensuite prêcher l'Evangile aux Moraves et aux autres peuples slaves. Ils sont tous deux nommés le 9 mars dans le martyrologe romain.

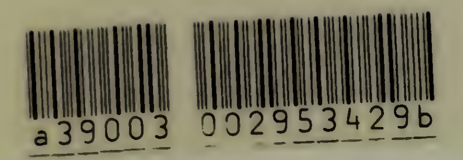
Enfin, citons encore *saint Eleuthère*, évêque de Constantinople et martyr (20 février); *saint Evagre*, évêque de Constantinople (6 mars); *saint Tigre* et *saint Eutrope* lecteur, martyrs sous l'empereur Arcadius (12 janvier).

Beaucoup d'autres illustres personnages, saints, docteurs, confesseurs ou martyrs, trouveraient sans doute ici encore leur place : mais en voilà assez pour montrer quel éclat de vertu a brillé sur le siége de Constantinople, comme pour faire disparaître les taches dont l'avait souillé le triste passage des Nestorius et des Photius.

TABLE

FIN DE LA TABLE.

— LILLE. TYP. L. LEFORT. MDCCCLXV. —


a39003 002953429b

